26951

National Library of Canada | Bibliothèque nationale du Canada

CANADIAN THESES ON MICROFICHE | THÈSES CANADIENNES SUR MICROFICHE

NAME OF AUTHOR/*NOM DE L'AUTEUR* PRISCILLA JANE WEBB

TITLE OF THESIS/*TITRE DE LA THÈSE* LA METAPHORE DU POISON DANS LE THÉÂTRE DE RACINE

UNIVERSITY/*UNIVERSITÉ* UNIVERSITY OF ALBERTA

DEGREE FOR WHICH THESIS WAS PRESENTED/ *GRADE POUR LEQUEL CETTE THÈSE FUT PRÉSENTÉE* MASTER OF ARTS

YEAR THIS DEGREE CONFERRED/*ANNÉE D'OBTENTION DE CE GRADE* 1975

NAME OF SUPERVISOR/*NOM DU DIRECTEUR DE THÈSE* DR MICHEL BAREAU

Permission is hereby granted to the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author reserves other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's written permission.

L'autorisation est, par la présente, accordée à la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation écrite de l'auteur.

DATED/*DATÉ* 22 July 1975 SIGNED/*SIGNÉ* Priscilla J Webb

PERMANENT ADDRESS/*RÉSIDENCE FIXÉ* 6 CHRISTCHURCH RD
NORWICH NOR 82E
ENGLAND

NL-91 (3-74)

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS LE THÉÂTRE DE RACINE

by

PRISCILLA WEBB

©

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF: MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1975

THE UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies and Research, for acceptance, a thesis entitled La Métaphore du poison dans le théâtre de Racine, submitted by Priscilla Webb in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

.....
Supervisor

.....

.....

Date, July 7th, 1975

RÉSUMÉ

Le thêatre racinien devait être envisagé suivant une structure métaphorique issue du donné élémentaire de la mentalité collective de l'époque: à savoir, la métaphore du "poison". Afin d'en dégager l'amplitude et la signification, nous avons été conduit à faire une étude systématique de chacune des tragédies de Racine. Nous avons examiné en premier lieu la métaphore du "poison" dans ses manifestations les plus évidentes, concrètes et littérales. Nous avons dégagé les situations et les personnages les plus dépendants de cette métaphore, et nous avons étudié leurs motivations, et les modifications qu'ont déterminé sur leurs états psychologiques et sur leur comportement, les contraintes qu'ils subissent. Les types de "poison" que nous avons définis dans le théâtre de Racine, se répartissent en quatre catégories: le "sang corrompu", agent de destruction; le "poison-passion"; le Mal, dans les drames sacrés; et l'"atmosphère empoisonnée" qui entraîne la corruption ou la destruction des personnages qui la respirent. Nous avons démontré que la structure de la métaphore du "poison" est essentielle à l'univers du théâtre racinien.

ABSTRACT

This study examines the theatre of Racine in the light of a metaphor present in the collective consciousness of the seventeenth century: the "poison" metaphor. To show its considerable importance in Racinian theatre, we have undertaken a systematic study of each of the tragedies of Racine. After determining which of the characters and situations in the play are most closely linked with this metaphor, we studied the reactions of the characters concerned, to the pressures brought to bear on them, and the pernicious effects of these pressures on their behaviour and personalities. We have defined as follows the different types of "poison" we encountered in the tragedies of Racine: the destructive "sang corrompu", the no less deadly "poison-passion", the concept of "le Mal" in the sacred dramas, and finally, a certain "atmosphère empoisonnée", which brings about the corruption or destruction of all those who breathe it. This study shows that the "poison" metaphor is essential to the Racinian universe.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
INTRODUCTION	1
LA MÉTAPHORE DU POISON DANS:	
La Thébaïde	2
Alexandre le Grand	15
Andromaque	26
Britannicus	41
Bérénice	57
Bajazet	72
Mithridate	96
Iphigénie	120
Phèdre	138
Esther	163
Athalie	173
CONCLUSION	185
NOTES	187
BIBLIOGRAPHIE	197

INTRODUCTION

En dépit d'études critiques nombreuses consacrées au théâtre racinien, il nous a semblé que ce théâtre pouvait être envisagé de façon à permettre l'étude d'une structure métaphorique issue du donné élémentaire de la mentalité collective de l'époque: la métaphore du "poison"[1]. Charles Baudouin en signale l'existence[2] dans quelques tragédies seulement. Après avoir constaté le rôle fondamental joué par cette métaphore dans les trois dernières pièces, nous avons étendu notre étude aux autres tragédies, suivant l'ordre chronologique. Par métaphore nous entendons l'ensemble des thèmes et images qui se rattachent à l'idée de poison, pris dans sa plus large acception, tels le sang corrompu, l'"atmosphère empoisonnée" et la contagion du mal. Nous avons aussi été amené à considérer le personnage du courtisan flatteur, en raison de ses liens avec le thème de la corruption de l'État, de même que le "poison-passion", et le concept du "Mal" dans les drames sacrés, Afin de pouvoir comparer les résultats obtenus des pièces que nous étudions, nous avons adopté une méthode et une présentation uniformes. Nous examinerons en premier lieu la métaphore du "poison" dans ses manifestations textuelles les plus évidentes, concrètes et littérales. Après avoir dégagé quels sont les situations et les personnages les plus dépendants de cette métaphore, nous passerons à l'étude de leurs motivations et des modifications qu'ont déterminé sur leurs états psychologiques, et sur leur comportement, les contraintes qu'ils subissent.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS LA THÉBAÏDE

Nous n'avons relevé qu'une allusion au "poison" dans La Thébaïde. Au troisième acte Créon, s'adressant à son confident Attale, parle de la haine qui existe entre Etéocle et Polynice:

> Des deux frères, d'ailleurs, la haine est trop puissante,
> Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente.
> Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
> Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
> (III,6, v.875-78)

Les vers cités soulignent la volonté d'"empoisonner" de Créon, et nous étudierons ce personnage sous cet angle. Cependant, avant d'aborder l'examen de son comportement, il nous faut considérer le concept du "sang" dans cette tragédie.

M. Jules Brody, se proposant de démontrer que La Thébaide, généralement reconnue comme très imparfaite, est cependant une tragédie "racinienne" par l'unité de son action, démontre dans son article "Racine's Thébaïde; an analysis,"[1] que le thème du "sang" fait l'unité de la pièce.

Étroitement lié à la métaphore du "poison", le concept du "sang" corrompu et agent de "contamination" doit en effet être considéré comme le thème dominant de cette première tragédie de Racine. Le sang qui lie entre eux les membres de la famille infortunée de Laïus est un sang "pollué", corrompu par l'inceste, car le crime d'Oedipe pèse sur tous les personnages qui sont issus de lui. Il faudra donc que la dernière goutte de ce sang "mauvais" soit éliminée pour que la paix règne de nouveau à Thèbes.

M. Brody démontre que l'action de la pièce est concentrée sur la reconnaissance finale, de la part de chacun des protagonistes, de la nature irrémédiablement corrompue du sang qui leur est commun. Ainsi Jocaste croit d'abord que par les liens du sang, ses deux fils finiront par se réconcilier; l'amour "naturel", tel qu'elle le conçoit, devant l'emporter sur la haine. C'est cependant parce qu'elle prend tragiquement conscience de l'impossibilité de voir se réaliser ce postulat que, s'abandonnant au désespoir, elle se donne la mort. À l'inverse, pour Créon, la relation qui existe entre ses neveux est profondément dénaturée; une opposition aussi radicale n'admet pas d'accomodements.

Il semble que M. Brody lors de son étude du "sang" dans La Thébaïde, pourrait accorder davantage d'importance à la genèse de cette haine, telle que la décrit Etéocle. La haine que se portent ces deux frères est une manifestation de la corruption par le sang. Cette division contre nature, qui a préexisté à la naissance des frères, est une conséquence logique des rapports dénaturés dont ils sont issus:

> Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée;
> (...)
> Elle est née avec nous; et sa noire fureur,
> Aussitôt que la vie, entra dans notre coeur.
> Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance;
> Que dis-je! nous l'étions avant notre naissance.
> Triste et fatal effet d'un sang incestueux!
> Pendant qu'un même sein nous enfermait tous deux,
> Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
> De nos divisions lui marqua l'origine.
> (...)
> On dirait que le ciel, par un arrêt funeste,
> Voulût de nos parents punir ainsi l'inceste;

> Et que dans notre sang il voulût mettre à jour
> Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour
> (IV,1, v.915-30)

On peut voir dans la haine que se portent les deux frères, la manifestation des forces de destruction inhérentes au caractère corrompu de ce sang "empoisonné". Plus la présence physique de Polynice s'affirme, plus la haine et la rage de destruction de son frère augmentent. S'adressant à son oncle, Etéocle déclare: "Plus il approche, et plus il me semble odieux";[2] et dans la scène suivante, il s'exclame:

> Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
> Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!
> (IV,2, v.969-70)

Mais Créon s'en était déjà rendu compte:

> Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient;
> Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient;
> Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
> Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.
> (III,6, v.887-90)

Il nous semble aussi que M. Brody n'a pas accordé à l'idée de "contagion" l'attention qu'elle mérite. Antigone craint que l'amour qu'elle porte à son fiancé Hémon ne lui soit plus nuisible que son appartenance à cette famille funeste:

> Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui;
> Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
> Le ciel punit sur vous et sur votre famille,
> Et les crimes du père et l'amour de la fille;
> Et ce funeste amour vous nuit encore plus

Que les crimes d'Oedipe et le sang de Laïus.

(II,2, v.425-30)

Le danger de la "contagion" peut tirer son origine du fait que tandis qu'Hémon n'est lié qu'indirectement aux auteurs du crime initial (Antigone est sa cousine), la princesse, elle, est née de l'union incestueuse d'Oedipe et de Jocaste. Elle est donc plus "contaminée" que son amant, et Hémon risque de contracter cette "infection" en s'unissant à Antigone. On peut penser également que la nature du crime perpétré par les parents d'Antigone ne peut manquer d'exercer une influence néfaste sur toute liaison amoureuse envisagée par les héritiers de ce sang maudit. Le sang commun aux membres de cette malheureuse famille semble donc les pousser à se détruire les uns les autres. Jocaste, déchirée par la haine meurtrière que se portent ses deux fils, se donne la mort. Antigone se suicide à la suite du trépas de son amant, membre, lui aussi, de la famille de Laïus. Mais il y a dans cette tragédie où le sang qui lie entre eux les protagonistes détermine leur conduite, un élément discordant, à savoir, le comportement de Créon, dont les manoeuvres machiavéliques semblent uniquement inspirés par l'ambition qui le possède. Bien que Créon saisisse parfaitement la situation qui existe entre ses deux neveux, ce n'est qu'à la fin de la pièce qu'il semble prendre conscience du fait que le même sang taré coule dans ses propres veines.

Examinons maintenant la façon dont Créon, afin de parvenir au trône, s'efforce d'exciter la haine entre Etéocle et Polynice, pour les inciter à se battre, car, "envenimée", leur inimitié se traduira en actes destruc-

teurs. Dès le premier acte, Créon affirme que, s'il a prêté son appui à Etéocle, il n'a agi que dans l'intérêt de l'État:

> L'intérêt de l'État est de n'avoir qu'un roi,
> Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
> Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
> Ce règne, interrompu de deux rois différents,
> En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
> Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire,
> Un frère détruirait tout ce qu'aurait fait un frère.
>
> (I,5, v.206-212)

Jocaste n'est pas trompée; elle sait quelles sont les véritables préoccupations de Créon:

> Mais avouez, Créon, que toute votre peine
> C'est de voir que la paix rend votre attente vaine,
> Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
> Et va rompre le piège où vous les attendez.
>
> (ibid., v.223-26)

Après la mort héroïque de Ménécée, Créon se range en apparence aux côtés de Jocaste, qui supplie Etéocle d'abandonner le trône à son frère, pour éviter un nouveau carnage. Etéocle ne dissimule pas sa surprise: "Eh quoi! même Créon pour la paix se déclare?".[3] Créon l'assure que c'est le cas, en déclarant qu'il ne voudrait point que son fils se soit sacrifié inutilement:

> Je me consolerai, si ce fils que je plains
> Assure par sa mort le repos des Thébains.
> Le ciel promet la paix au sang de Ménécée;
> Achevez-la, seigneur, mon fils l'a commencée;
> Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu,
> Et que son sang en vain ne soit pas répandu.
>
> (III,4, v.766-70)

En outre, dit-il, il ne tient pas à perdre son deuxième fils, Hémon, qui sert Polynice. Sa bonne foi peut être mise en doute car, au premier acte, Créon avait déclaré, à propos de ce même fils:

> Et je souhaiterais, dans ma juste colère,
> Que chacun le haït comme le hait son père.
>
> (I,5, v.255-56)

Cherchant à entretenir l'hostilité entre les deux frères, il conseille à Etéocle d'accorder à Polynice l'entrevue qu'il lui demande, et de lui promettre tout, sauf le trône, en sachant très bien que c'est la seule chose qui importe vraiment à Etéocle et à Polynice:

> Créon: Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
> Ce jour la doit conclure ou la rompre à jamais.
> Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même,
> Et lui promettez tout, hormis le diadème.
>
> Etéo.: Hormis le diadème, il ne demande rien.
>
> (III,5, v.801-05)

Le but réel de Créon est de ménager une rencontre entre les deux frères; il prévoit que leur hostilité naturelle fera le reste:

> Jocaste: Mais voyez-le du moins.
>
> Créon: Oui, puisqu'il le veut bien;
> Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire;
> Et le sang reprendra son empire ordinaire.
>
> (ibid., v.806-08)

L'on ne manquera pas de remarquer l'ironie contenue dans cette

dernière affirmation. Il est en effet persuadé que le "sang" reprendra le dessus au cours de cette entrevue, le sang corrompu et destructif. Il l'avoue, d'ailleurs, à Attale:

> Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient;
> Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se deploient;
> Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
> Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.
>
> (III,6, v.887-90)

Créon, nous l'avons vu, est le seul membre de la famille qui se rende compte que Polynice et Etéocle, par la nature même du "mauvais" sang qui les lie l'un à l'autre, sont totalement inconciliables. Il va donc veiller à ce que les frères s'entre-déchirent, en mettant à profit leur haine irréductible.

C'est au cours du troisième acte que Créon laisse voir jusqu'où s'étend son ambition:

> Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères;
> Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères;
> Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,
> Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
> Surtout depuis deux ans, ce noble soin m'inspire;
> Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire.
>
> (III,6, v.843-48)

et il indique la politique de dissention qu'il emploie afin de parvenir à son but:

> Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
> Et mon ambition autorise la leur.
>
> (ibid., v.849-50)

C'est encore Créon qui a conseillé à Etéocle de refuser de

livrer le trône à son frère:

> D'Etéocle d'abord j'appuyai l'injustice;
> Je lui fis refuser le trône à Polynice.
> Tu sais que je pensais dès lors à m'y placer;
> Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.
>
> (ibid., v.851-54)

Au début de l'acte IV, on voit Créon à l'oeuvre, cherchant à "envenimer" la haine d'Etéocle. Celui-ci ayant déclaré à Créon que rien ne pourra changer l'attitude de Polynice,

> Tu verras que sa rage est encore la même,
> Et que toujours son coeur aspire au diadème;
> Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner,
> Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.
>
> (IV,1, v.943-46)

Créon, qui ne prétend plus vouloir effectuer une réconciliation entre les deux frères, tâche de pousser Etéocle à combattre Polynice:

> Domptez-le donc, seigneur, s'il demeure inflexible.
> Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible;
> Et puisque la raison ne peut rien sur son coeur,
> Éprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
>
> (ibid., v.947-50)

Pour affermir son neveu dans sa résolution, Créon se sert de l'argument invoqué par celui-ci auparavant, lorsqu'il plaidait en sa faveur: plutôt que d'ouvrir leurs portes à un "tyran" qui les a fait souffrir, les Thébains préfèrent garder un roi qu'ils aiment:

> Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche;
> Ne le soumettez pas à ce prince farouche;
> Si la paix se peut faire, il la veut comme moi;
> Surtout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi.
>
> (ibid., v.959-62)

La rencontre tant souhaitée par Créon a lieu, ce qui entraîne la mort d'Etéocle et de Polynice. Hémon, deuxième fils de Créon, est également tué, ayant voulu empêcher les deux frères de se battre, et Créon s'en réjouit, car depuis longtemps il convoite Antigone, fiancée à Hémon. S'adressant à son confident, il déclare:

> S'il vivait, son amour au mien serait fatal.
> En me privant d'un fils, le ciel m'ôte un rival.
> Ne me parle donc plus que de sujets de joie.
>
> (V,4, v.1451-53)

Sans perdre un instant, Créon va faire sa demande auprès d'Antigone:

> Ah! madame! régnez, et montez sur le trône:
> Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.
>
> (V,3, v.1405-06)

La malheureuse Antigone, ayant perdu sa mère, ses frères, son amant, ne souhaite plus que se retrouver seule pour pleurer. La seule idée d'accepter la couronne, et de la main de Créon, déchaîne son indignation:

> Je la refuserais de la main des dieux même;
> Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème!
>
> (ibid., v.1419-20)

La passion qu'elle inspire à Créon lui fait horreur; elle le lui a appris dès le premier acte:

> Je la sais; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
> Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.
>
> (I,5, v.281-82)

En fait, Antigone ne cherche qu'à mourir. Échappant à

Créon qui veut la retenir, elle s'enfuit dans la chambre voisine, où elle se poignarde.

Apprenant la mort d'Antigone, Créon déclare sans hésiter son intention de suivre la princesse au tombeau:

> Mais dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
> Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
> Dût après le trépas vivre votre courroux,
> Inhumaine, je vais y descendre après vous.
> (...)
> Mourons donc...
>
> (V,6, v.1485-93)

Rien n'avait préparé le spectateur à une telle réaction de la part de Créon, dont l'inclination pour la princesse avait, jusqu'à présent, semblé être une préoccupation bien inférieure à la soif de régner qui, il l'avoue, gouverne son comportement. Chose encore moins vraisemblable, cet être machiavélique, qui a sacrifié ses neveux à son ambition, qui a perdu deux fils sans sourciller, est tout d'un coup terrassé par le remords:

> Polynice, Etéocle, Jocaste, Antigone,
> Mes fils, que j'ai perdus, pour m'élever au trône,
> Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
> Font déjà dans mon coeur l'office de bourreaux,
> Arrêtez... mon trépas va venger votre perte;
> La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte;
> Je ressens à la fois mille tourments divers,
> Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.
>
> (ibid., v.1509-16)

Peut-on penser que Créon, victime d'un amour forcené pour Antigone, soit "empoisonné" par sa passion au point de perpétrer des actes "contre nature"? Si telle était effectivement l'intention de Racine, l'on s'attendrait à ce que Créon manifeste une forte émotion, ou les signes

d'un conflit interne. Or, il n'en est rien: jusqu'à la fin du dernier acte, c'est avec une complaisance remarquable qu'il voit périr sa famille. Il semblerait tout simplement que Racine se soit trouvé embarrassé pour éliminer ce personnage qui devait trouver la mort à la fin de la pièce. Il lui fait donc subir un "empoisonnement-éclair", auquel rien n'avait préparé le spectateur.

L'on ne peut guère affirmer non plus que le suicide d'Antigone ait été préparé avec le souci de la vraisemblance que Racine montrera dans ses tragédies ultérieures. Après la mort de cette princesse, le spectateur peut bien se demander quelle en a été la véritable cause. Veut-elle à tout prix échapper aux griffes de Créon, comme le prétend celui-ci?

> Ainsi donc vous fuyez un amant odieux,
> Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux?
> (...)
> Quoique Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
> Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
> (V,6, v.1479-84)

Ou bien, se rendant compte enfin qu'aucun des membres de cette famille maudite n'échappera au sort prédit par l'oracle, et les ayant vus mourir tous, succombe-t-elle à un fatalisme qui la pousse au suicide? Les vers qui suivent, tirés de la scène où Antigone apprend la mort de ses frères et celle de son amant, peuvent étayer cette hypothèse:

> Fatale ambition, aveuglement funeste!
> D'un oracle cruel suite trop manifeste!
> De tout le sang royal il ne reste que nous;
> Et plût aux dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
> Et que mon désespoir, prévenant leur colère,
> Eût suivi de plus près le trépas de ma mère!
> (V,3, v.1385-90)

D'un autre côté, si l'on tient compte des dernières paroles d'Antigone, telles que les rapporte Olympe :

> "Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie",
> Dit-elle; et ce moment a terminé sa vie.
>
> (V,5, v.1472-73)

une troisième hypothèse s'impose. Ne peut-on supposer qu'Antigone, accablée surtout par la mort de son amant, ne peut pas envisager de vivre sans lui? Citons quelques vers tirés de la première scène de l'acte V, où Antigone déclare:

> Oui, tu retiens, amour, mon âme fugitive;
> (...)
> Tu dis que mon amant me suivrait au tombeau
> Que je dois de mes jours conserver le flambeau
> Pour sauver ce que j'aime.
> Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi:
> Je ne vivrais pas pour moi-même,
> Et je veux bien vivre pour toi.
>
> (V,1, v.1223-32)

Ou encore faut-il voir ici un "empoisonnement" du même genre que celui que subiront plus tard Atalide et Monime; c'est-à-dire un sentiment écrasant de culpabilité à l'égard de l'amant mort, ou cru mort? Il convient de noter qu'Antigone, aussi bien qu'Atalide et Monime, parlent de se "sacrifier" à leur amant. Nous rappelons à ce propos qu'Antigone au deuxième acte craignait qu'Hémon ne souffre davantage du fait d'aimer Antigone, que de son appartenance à la famille de Laïus:

> Et ce funeste amour vous nuit encore plus
> Que les crimes d'Oedipe et le sang de Laïus.
>
> (II,2, v.429-30)

L'on ne saurait nier que le suicide d'Antigone, ainsi que celui de Créon, n'aient été traités d'une façon maladroite. Mais le personnage de Créon est intéressant, dans la mesure où l'on distingue déjà chez ce monstre d'égoïsme, les premières indications de cette habileté diabolique dans la persuasion que manifesteront plus tard Narcisse, Mathan, Aman... Mais l'intérêt principal de l'étude du "poison" dans La Thébaïde, réside dans l'usage que fait Racine du thème du sang "mauvais", pollué et agent de contagion, et qu'il faut éliminer. Thème qu'il reprendra dans plusieurs autres tragédies.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS ALEXANDRE LE GRAND

Nous n'avons relevé aucune allusion au "poison" dans cette tragédie. Cependant, nous avons trouvé que certains éléments dans le comportement de Taxile se rattachaient directement à notre étude. Ce personnage qui, au cours du quatrième acte, déclare qu'il est persécuté par une fortune maligne,[1] qui affirme dans le même acte qu'il doit, "malgré tous ses mépris", et contre sa propre volonté, continuer à adorer Axiane,[2] et qui, à la fin de la pièce, tente de détruire celui qui est aimé d'Axiane, nous semble manifester les "symptômes" de l'"empoisonnement" par la passion. Nous nous proposons donc d'étudier le comportement de Taxile sous cet angle.

Considérons d'abord la façon dont la critique a traité Taxile jusqu'ici. Pour Roland Barthes, c'est d'abord et avant tout un lâche:

> Tout l'intérêt d'Alexandre, (...) c'est la lâcheté de Taxile.(...) C'est un collaborateur né.[3]

D'un autre côté, le critique canadien Marcel Gutwirth pense que Taxile, à la différence de Porus, est "ouvert à une vue raisonnable des choses". Pour lui, ce personnage n'a pas "cet orgueil, ni cette démesure" qui caractérisent Porus, et il poursuit: "Ce n'est pas un héros. Voilà tout son crime, et il le paiera de sa vie."[4] Nous tâcherons de déterminer, au cours de cette étude, si le refus de Taxile de combattre Alexandre, ainsi que l'agressivité qu'il manifeste à l'égard de Porus, sont liés à des considérations politiques, s'ils proviennent d'une crainte du combat, ou bien s'ils sont les conséquences de sa passion pour Axiane,

et de la jalousie qu'il éprouve à l'égard de Porus.

La première question qui se pose est la suivante: qu'est-ce qui a pu amener Taxile, qui, au début de la pièce, avait déclaré son intention de combattre Alexandre, à changer d'idée avant la scène 2 du premier acte? Rapportons-nous à la première scène de ce même acte, où Taxile s'entretient avec sa soeur Cléofile. Celle-ci supplie son frère de ne pas mener une armée contre Alexandre, mais d'accepter plutôt l'offre d'amitié que lui tend ce conquérant apparemment invincible. Taxile s'oppose aux volontés de sa soeur, déclarant avoir à coeur les intérêts de son État, dont il prétend vouloir assurer la liberté:

> Mais l'état aujourd'hui suivra ma destinée,
> Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée;
> Et quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
> Je dois demeurer libre, afin de l'affranchir.
>
> (I,1, v.61-64)

Cependant, il apparaît quelques vers plus loin, qu'en se décidant à combattre Alexandre, Taxile cherche avant tout à plaire à Axiane:

> Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
> Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits,
> Reine de tous les coeurs, elle met tout en armes
> Pour cette liberté que détruisent ses charmes.
> Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
> Et n'y saurait souffrir de tyrans que ses yeux.
> Il faut servir, ma soeur, son illustre colère.
>
> (ibid., v.67-73)

Cléofile répond que Taxile perd son temps s'il espère gagner l'amour d'Axiane en combattant Alexandre, car c'est Porus seul qu'elle aime.

> Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne,

> Et, par de beaux exploits appuyant sa rigueur,
> Assurez à Porus l'empire de son coeur.
>
> (ibid., v.78-80)

L'attitude de Taxile se modifie aussitôt. Le calme et la maîtrise de soi qu'il a manifestés jusqu'ici disparaissent. Accablé par la douleur, il reproche à Cléofile de lui avoir confirmé ce dont il se doutait déjà:

> Hélas! dans son erreur affermissez Taxile.
> Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux?
> Aidez-lui bien plutôt à démentir ses yeux;
> Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
> Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère;
>
> (ibid., v.94-98)

En raison de l'amour que lui porte Axiane, Porus est devenu pour Taxile un "objet odieux". Il ne peut pas supporter d'arrêter sa pensée sur l'image angoissante d'un Porus aimé d'Axiane. Poursuivant son avantage, Cléofile déclare que ceux qui combattent aux côtés de Porus ne peuvent apparaître que comme les "sujets" de celui-ci, car Porus remporte lui-même toute la gloire du combat:

> Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée
> Semble oublier les noms du reste de l'armée:
> Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat,
> Et comme ses sujets il vous mène au combat.
>
> (ibid., v.105-08)

La réaction de Taxile lorsque Porus survient, montre qu'il a été très affecté par les paroles de Cléofile. Porus ne représente plus pour lui que le "rival" heureux:

> Ah! ma soeur! je me trouble; et mon coeur alarmé,
> En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.
>
> (ibid., v.119-20)

Au cours de l'entretien qui suit entre Taxile et Porus, le spectateur se rend compte que Taxile a changé d'idée: il n'a plus du tout l'intention de mener une armée au combat. Essayant de justifier son attitude, il affirme qu'il est inutile de vouloir offrir une résistance à ce grand conquérant devant lequel tout cède, et que l'"honneur" demande qu'il mette son empire à l'abri de l'orage qui les menace tous. Il convient de noter qu'à la scène précédente, Taxile avait parlé de la "honte" que lui inspirait l'idée d'une telle démarche.[5] Il semble que Taxile se soucie peu, en réalité, de la sécurité de ses États. A la différence de Porus, qui brûle de rencontrer Alexandre sur le champ de bataille, Taxile ne manifeste aucune émotion lors de cet entretien - jusqu'au moment où la conversation porte sur Axiane. Alors il s'exclame: "La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous." La fière déclaration de Porus, affirmant qu'il attend avec plaisir la venue d'Alexandre, pour éprouver la valeur de ce grand conquérant, suscite l'ironie de Taxile:

> La reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle;
> Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
> Pour moi, je troublerais un si noble entretien,
> Et vos coeurs rougiraient des faiblesses du mien.
>
> (ibid., v.253-56)

Il semblerait donc que Taxile se soit décidé contre le combat non pas pour des raisons politiques, mais parce qu'il n'a plus aucune envie de combattre aux côtés d'un rival détesté, que ses prouesses ne rendront que plus estimable aux yeux d'Axiane.

La Reine, qui se rend très bien compte que l'hostilité de Taxile est dirigée, non pas contre Alexandre, mais

contre Porus, exprime, au cours de l'acte II, sa crainte que Taxile n'envisage d'assassiner son rival. S'adressant à Porus, elle déclare:

> Et sa haine, seigneur, qui cherche à vous abattre,
> Attend pour éclater que vous alliez combattre.
>
> (II,5, v.625-26)

Au début de l'acte III, l'on voit Axiane s'indigner du fait que Taxile la tient enfermée dans son camp, l'empêchant ainsi de s'approcher du lieu du combat. Bien que Cléofile, tentant de l'apaiser, lui dise que son frère ne cherche qu'à assurer la sécurité de la femme qu'il aime, Axiane ne voit en Taxile qu'un tyran, qui, n'ayant pas réussi à gagner son amour, fait d'elle sa prisonnière:

> C'est donc là cette ardeur qu'il me faisait paraître!
> Cet humble adorateur se déclare mon maître!
> Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
> Captive ma personne au défaut de mon coeur!
>
> (III,1, v.681-84)

À la fin de cette scène Taxile survient, le visage exprimant une grande satisfaction. Pour Axiane, convaincue de l'inimitié profonde que Taxile porte à son rival, cette expression est éloquente: Porus est perdu:

> Ah! je n'en doute plus; et ce front satisfait
> Dit assez à mes yeux que Porus est défait.
>
> (ibid., v.731-32)

Cette affirmation se trouve justifiée l'instant d'après par les paroles de Taxile, en apparence charitables, mais qui n'expriment en réalité que l'exultation et la satisfaction de soi:

Taxile: Madame, si Porus avec moins de colère,

Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'aurait en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

Axiane: Quoi! Porus...

Taxile: C'en est fait, et sa valeur trompée
Des maux que j'avais prévus se voit enveloppée.

(III,2, v.733-38)

Cherchant à étaler aux yeux d'Axiane sa propre sagesse, Taxile lui représente Porus comme un téméraire qui n'a pas voulu écouter la voix de la raison.

Au cours de cette même scène le spectateur commence à soupçonner que la haine de Taxile pour Porus peut éventuellement l'amener à tenter d'assassiner son rival, car, affirmant à Axiane qu'Alexandre ne voudrait point la chasser de son trône, il déclare:

Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devait moins hasarder.
Et moi-même en aveugle on me verrait combattre
La sacrilège main qui le voudrait abattre.

(ibid., v.775-78)

L'on remarque que Taxile voit Axiane comme une sorte de déesse. Toucher à ce qui lui appartient constitue un acte "sacrilège", qui livrerait son auteur à la fureur vengeresse de Taxile.

C'est dans cette même scène qu'Axiane déclare à Taxile sans la moindre ambiguïté, la haine qu'elle lui porte et son amour pour Porus, bien qu'elle le croie mort,

Je l'adore! et je veux, avant la fin du jour,
Déclarer à la fois ma haine et mon amour;
Lui vouer, à tes yeux, une amitié fidèle,
Et te jurer, aux siens, une haine immortelle.
Adieu. Tu me connais: aime-moi si tu veux.

(ibid., v.767-71)

Par l'intermédiaire de sa soeur, amante d'Alexandre, Taxile se fait nommer "arbitre" des États d'Axiane. Celle-ci, déclarant à Taxile qu'elle le détestera toujours, lui affirme avec amertume que désormais elle trouvera son unique plaisir à lui parler de l'amant qu'elle adore:

> C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire;
> Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire;
> Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
> Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.
>
> (IV,2, v.1181-84)

Elle laisse cependant à Taxile la possibilité de recouvrer une partie de son estime, en se précipitant au combat:

> De mon trône et du tien deviens le défenseur;
> Cours, et donne à Porus un digne successeur.
>
> (ibid., v.1199-1200)

Provocation à laquelle Taxile ne répond rien. Est-ce, comme le déclare Axiane,[6] la crainte qui le retient? Ou bien n'en est-ce pas tout simplement que la question du combat est devenue hors de propos pour Taxile. "Maître" désormais des États d'Axiane, il pense tenir la Reine en son pouvoir. Ainsi, il lui déclare:

> Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être
> Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître;
> Que je puis me lasser de souffrir vos dédains;
> Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
> Je pourrai...
>
> (ibid., v.1205-09)

Puisqu'il croit Porus mort, Taxile n'a plus aucune raison de se battre. Son "ennemi" disparu, le "prix" revient à Taxile.

Ce n'est qu'à la fin de cette scène, lorsque Axiane

en vient à envisager de suivre son amant dans la tombe, que Taxile manifeste quelque signe d'alarme:

Axiane: Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.
Taxile: Ah! plutôt...

(ibid., v.1220-21)

À partir de ce moment, l'on peut remarquer un changement dans l'attitude de Taxile vis à vis d'Axiane. Jusqu'à présent, il ne semblait pas tenir compte de la haine et des insultes de la Reine. L'important, selon toute apparence, était de se rendre maître d'Axiane. Peut-être a-t-il pu penser, comme le prétend Axiane,[7] qu'elle finirait bien par aimer ce "maître".

L'assurance que Taxile a manifestée jusqu'ici disparaît brusquement. A-t-il fini par admettre, lorsque Axiane lui déclare qu'elle envisage de mourir, que la Reine n'aura jamais pour lui qu'une haine implacable? Avouant qu'il ne peut plus vivre "accablé" de la haine d'Axiane, il déclare à sa soeur qu'il va finalement combattre Alexandre, dans l'espoir de plaire à la femme qu'il aime, et malgré les sentiments de Cléofile:

> Non, je ne peux plus vivre accablé de sa haine;
> Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
> J'y cours: je vais m'offrir à servir son courroux,
> Même contre Alexandre, et même contre vous.
> Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre,
> Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre;
> Et, sans m'inquiéter du succès de vos feux,
> Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.
>
> (IV,4, v.1237-44)

Faut-il voir ici une dernière tentative de la part de Taxile de se faire aimer d'Axiane? La violence du langage, l'emploi des expressions "il faut que tout périsse", "je

vais m'offrir", "j'y cours", "je me jette", nous fait croire que son dessein trahit un besoin forcené d'auto-destruction. Il faut absolument que Taxile se libère du poids oppressant que représente pour lui la haine d'Axiane, ("je ne peux plus vivre accablé de sa haine"). Il cherche désormais le "repos", c'est-à-dire l'anéantissement de soi.

Apprenant, peu de temps après, que son rival vit encore, Taxile pousse un cri de rage et de désespoir:

> Quoi! la fortune, obstinée à me nuire,
> Ressucite un rival armé pour me détruire!
>
> (IV,5, v.1261-62)

Sa réaction irrationelle fait penser à celle qu'auront plus tard Oreste et Antiochus, personnages "faibles" eux aussi; comme Taxile, il se croiront visés par une fortune maligne. Notons que Taxile en est venu à envisager Porus, son rival en amour, comme un ennemi de <u>combat</u> ("... un rival armé pour me détruire:"), qu'il tentera d'abattre: sa fureur destructrice est maintenant dirigée contre ce rival détesté:

> Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
> Qui, tout mort qu'il était, me l'avaient préféré?
> Ah! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête,
> A qui doit demeurer une si noble conquête.
>
> (ibid., v.1263-66)

Il n'est plus question pour Taxile de combattre Alexandre, ni même de chercher à plaire à Axiane. Peu soucieux du fait qu'il est en train de trahir son pays et son peuple, Taxile, dominé par sa haine et sa jalousie, se précipite au combat, dans le but d'abattre son allié politique. Trouvant Porus vaincu et épuisé sur le champ de bataille,

il demande aux chefs de l'armée d'Alexandre de lui livrer le captif qu'ils épargnent encore. Éphestion nous décrit la scène:

> "Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû.
> "C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
> "Porus; il faut périr ou me livrer la reine".
> Porus, à cette voix ranimant son courroux,
> A relevé ce bras lassé de tant de coups;
> Et cherchant son rival d'un oeil fier et tranquille:
> "N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile,
> "Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi?
>
> (V,3, v.1440-47)

L'attitude "fière et tranquille" de Porus contraste avec la rage meurtrière manifestée par Taxile. Pour Porus, Taxile reste ce qu'il a toujours été: un lâche qui a trahi son pays, et qui mérite bien la mort qu'il reçoit de la main de l'allié qu'il a également trahi.

Il nous semble avoir cependant démontré qu'il est vain de vouloir expliquer le comportement de Taxile à partir des données politiques auxquelles on a traditionellement recours pour l'expliciter. Comme nous l'avons vu, sa vision du monde se réduit à une stricte relation triangulaire, définissant ses rapports avec Axiane et Porus. Son comportement est uniquement gouverné par sa passion pour l'une, et par la haine et la jalousie qu'il éprouve à l'égard de l'autre. L'intérêt de cette tragédie, généralement tenue pour fade et plate, réside justement en la peinture de l'aveuglement de Taxile; en la destruction de sa personnalité par la passion et par la jalousie qui finissent par entraîner la mort de ce personnage "faible". Si Taxile semble être un personnage déplacé dans cette tragédie "cornélienne", c'est que l'atmosphère "empoisonnée"

dans laquelle il se débat, exclut l'univers héroïque des autres personnages.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS ANDROMAQUE

Nous n'avons relevé qu'une allusion au "poison" dans Andromaque. Au deuxième acte Hermione, voulant se dérober aux observations trop perspicaces d'Oreste, lui répond:

> Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
> Répand sur mes discours le venin qui la tue,
> (II,2, v.577-78)

Nous nous proposons d'étudier sous l'angle du "poison" la relation Hermione/Oreste, en considérant d'abord le tempérament "venimeux" d'Hermione. Nous examinerons ensuite le comportement d'Oreste, personnage "faible", et nous envisagerons en termes d'"empoisonnement" l'anéantissement progressif de sa personnalité. Nous passerons ensuite à l'examen de la situation de Pyrrhus, qui, en raison de la passion qu'il éprouve pour Andromaque, sème la discorde dans son propre royaume.

Revenons à Hermione, et notons d'abord que, loin d'éprouver de la sympathie pour cette amante délaissée, les autres personnages ont tendance à vouloir la fuir. Pyrrhus avoue à son confident que la présence de cette princesse le gêne; il aimerait qu'elle parte: "Qu'elle m'épargnerait de contrainte et d'ennui!"[1] Pylade conseille à Oreste de fuir Hermione,[2] qu'il traite de "furie":

> Quoi, votre amour se veut charger d'une furie
> Qui vous détestera, qui, toute votre vie,
> Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
> Voudra...
> (III,1, v.753-56)

Même Oreste, qui aime Hermione, l'aime à contre-coeur, et ne cesse de la traiter d'"inhumaine", d'"ingrate" et de

"cruelle".

Hermione, vindicative, éprouve le besoin de faire souffrir celle qui s'est fait aimer de Pyrrhus. Ayant envisagé d'attirer sur Andromaque la colère des Grecs, elle poursuit: "Rendons-lui les tourments qu'elle m'a fait souffrir;"[3] L'idée que Pyrrhus et Andromaque puissent être heureux ensemble lui est intolérable. Elle veut rester auprès d'eux pour leur infliger sa présence importune, et "empoisonner" leur bonheur:

> Demeurons toutefois pour troubler leur fortune;
> Prenons quelque plaisir à leur être importune;
>
> (II,1, v.441-42)

La malveillance d'Hermione finit par la perdre. Suppliée par Andromaque de plaider la vie d'Astyanax auprès de Pyrrhus, elle lui répond:

> Je conçois vos douleurs; mais un devoir austère,
> Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
> C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
> S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
> Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme;
> Faites-le prononcer: j'y souscrirai, madame.
>
> (III,4, v.881-86)

Sensible au ton malveillant et rancunier d'Hermione, et encouragée par Céphise qui lui conseille de revoir Pyrrhus: "Un regard confondrait Hermione et la Grèce..."[4], Andromaque finit par rendre l'espoir à Pyrrhus. Hermione sera délaissée de nouveau.

Le caractère vindicatif d'Hermione apparaît clairement lors de l'assassinat de Pyrrhus. Il ne lui suffit pas que ce roi soit immolé, il faut qu'il se rende parfaitement compte, à l'instant de sa mort, qu'Hermione se venge. En-

voyant sa confidente à la poursuite d'Oreste, elle déclare:

> Va le trouver: dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
> Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'état.
> Chère Cléone, cours: ma vengeance est perdue
> S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.
>
> (IV,4, v.1267-70)

Se délectant de l'image qu'elle se fait d'un Pyrrhus poignardé de sa main, elle s'exclame:

> Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
> De retirer mon bras teint du sang du parjure,
>
> (ibid., v.1261-62)

Si elle pouvait agir de sorte que Pyrrhus soit privé de la vue de celle qu'il aime, son plaisir n'en serait que plus intense:

> Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
> De cacher ma rivale à ses regards mourants!
>
> (ibid., v. 1263-64)

Nous avons noté que Pylade traite Hermione de "furie". Il semble que la "fureur" qui, très souvent, gouverne le comportement d'Hermione, puisse être alimentée à volonté. S'adressant à sa confidente, elle s'exclame:

> Ah! Laisse à ma fureur le temps de croître encore!
> Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer;
> Cléone, avec horreur je m'en veux séparer.
>
> (II,1, v.418-20)

Hermione a en quelque sorte l'impression d'être victime d'un complot. Elle se sent "trahie", non seulement par Pyrrhus et par Andromaque, mais par tous ceux qui l'environnent. Ils étaient, comme elle, "éblouis" par Pyrrhus. Tout a "conspiré" pour faire accroire à Hermione ce qui n'était

pas, et elle en éprouve un ressentiment profond. S'adressant à Cléone, elle déclare:

> Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui:
> Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
> Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
> Les exploits de son père effacés par les siens,
> Ses feux que je croyais plus ardents que les miens,
> Mon coeur... toi-même enfin de sa gloire éblouie,
> Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.
>
> (II,1, v.464-70)

L'on peut donc dire d'Hermione que c'est un personnage "venimeux", qui répand autour de lui le "poison" de sa rancune et de sa malveillance.

Passons maintenant à l'examen du personnage d'Oreste, et tentons de déterminer dans quelle mesure la perte progressive de sa lucidité et l'effacement de sa personnalité sont liés au comportement d'Hermione.

Oreste est depuis quelque temps victime d'une mélancolie profonde. Dès la première scène, Pylade, heureux de retrouver l'ami qu'il croyait perdu, lui déclare:

> Surtout je redoutais cette mélancolie
> Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie:
> Je craignais que le ciel, par un cruel secours,
> Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours.
>
> (I,1, v.17-20)

Oreste n'oublie jamais qu'il appartient à la famille maudite des Atrides: il en garde un ressentiment profond, imputant ses malheurs à la haine que lui portent les dieux:

> Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!
> Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance!
> Appliqué sans relâche au soin de me punir,
> Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir;
> Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
> J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,

Pour être du malheur un modèle accompli.

(V,5, v. 1613-19)

Ses plaintes vont jusqu'au sacrilège: les dieux, en raison de la malveillance et de l'injustice qu'il leur attribue, sont "condamnables":

> Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
> Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence.
> De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
> Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux.
>
> (III,1, v.773-76)

En proie à un sentiment de persécution, Oreste se croit haï de tout le monde. S'adressant à son confident, il déclare:

> Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,
> Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même,
>
> (ibid., v.797-98)

Il est intéressant de noter qu'Oreste considère comme "contagieux" le mal qui le poursuit. Il conseille à son ami Pylade d'éviter sa présence, pour empêcher que son mal se répande sur cet ami qui, "séduit" par la pitié, cherche à le secourir:

> Assez et trop longtemps mon amitié t'accable;
> Évite un malheureux, abandonne un coupable.
> Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit.
>
> (ibid., v.781-83)

À la fin de la pièce, Hermione, qui ne cache plus ses véritables sentiments à l'égard d'Oreste, l'envisage, elle aussi, comme un être abhorré de tous: "Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?"[5] s'exclame-t-elle,

et elle poursuit:

> Voilà de ton amour le détestable fruit:
> Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
>
> (V,3, v.1555-56)

L'amour que lui porte Oreste, personnage maudit des dieux, est un don "empoisonné" qui ne peut être que néfaste à celle qui en est l'objet.

Déjà incapable de voir clair en lui-même en ce qui concerne sa relation avec Hermione - "Je pris tous mes transports pour des transports de haine."[6] avoue-t-il à Pylade dès la première scène - il déclare dans cette même scène que désormais il se livre "en aveugle" à la passion qui l'"entraîne". Il ne tient plus compte, ni de l'indifférence d'Hermione, ni de l'ambassade qui lui a servi de prétexte pour son arrivée en Epire. S'adressant à Hermione au début du deuxième acte, il déclare:

> Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,
> Vous le savez, madame! et le destin d'Oreste
> Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
> Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
> Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures,
> Que tous les pas vers vous sont autant de parjures:
>
> (II,2, v.481-86)

La phrase "tous les pas vers vous" fait penser à un état d'hypnose. Oreste éprouve sa passion comme un "ensorcellement" contre lequel il est inutile d'offrir la moindre résistance, et il n'est pas le seul à l'envisager ainsi, car Pylade lui demande dans la première scène:

> Par quel <u>charme</u>, oubliant tant de tourments soufferts,
> Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers?
>
> (I,1, v.31-32)

Quels sont les sentiments d'Hermione à l'égard de cet amant si fidèle? Autrefois, elle ne trouvait nullement désagréable de plaire à Oreste; lorsqu'il la prie, à l'acte II, d'"ouvrir ses yeux", elle répond:

> Oui. C'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
> Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes.
>
> (II,2, v.533-34)

Maintenant que Pyrrhus a son coeur, elle n'a pour Oreste que du mépris. Se réjouissant de la décision de Pyrrhus, qui affirme à l'acte III son intention d'épouser Hermione, elle s'exclame:

> Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs;
> N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?
> Pyrrhus revient à nous! (...)
>
> (III,?, v.847-49)

Hermione n'en cherche pas moins à s'assurer qu'Oreste lui restera fidèle, soit parce qu'il importe à son amour-propre de savoir qu'il y en a un qui l'aime encore, soit parce qu'elle pressent qu'Oreste pourrait lui rendre service plus tard; elle lui montre une amabilité qui n'est pas dépourvue de coquetterie:

> De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?
> Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée?
> (...)
> Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,
> Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir?
>
> (II,2, v.520-28)

Si elle rend l'espoir à Oreste pendant un moment, elle le lui ôte complètement quelques instants plus tard, car elle ne parvient pas à cacher sa passion pour Pyrrhus. Lorsque Oreste lui propose de partir avec lui, sa réponse est éloquente: "Mais, seigneur, cependant, s'il épouse Andromа-

que!"[7] Le doute n'est plus permis à Oreste. Tout à fait lucide dans cette scène, il reconnaît que c'est Pyrrhus seul qu'aime Hermione:

> Et vous le haïssiez! Avouez-le, madame,
> L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme;
> Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux;
> Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.
>
> (ibid, v.573-76)

A la fin de l'acte II, Pyrrhus, déclarant à Oreste qu'il s'apprête à épouser Hermione, demande à l'ambassadeur des Grecs de lui servir de témoin. Oreste, atterré par la nouvelle de ce mariage, s'exclame:

> Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue
> Du coup dont ma raison vient d'être confondue?
>
> (III,1, v.729-30)

Se déclarant "las d'écouter la raison", il se résoud à mourir ou à enlever Hermione:

> C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice:
> Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse.
>
> (ibid., v.713-14)

Pylade, ne reconnaissant plus son ami, s'inquiète de son état:

> Modérez donc, seigneur, cette fureur extrême:
> Je ne vous connais plus; vous n'êtes plus vous-même.
>
> (ibid., v.709-10)

C'est dans cette scène qu'apparaissent les premiers signes de la perte progressive de la raison chez Oreste. Imputant au seul désir de désespérer son rival, le projet de Pyrrhus, il affirme:

> Sans moi, sans mon amour, il dédaignait l'ingrate;
> Ses charmes jusque-là n'avaient pu le toucher:
> Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
>
> (ibid., v.738-40)

Ce n'est point dans l'espoir de se faire aimer d'Hermione qu'Oreste est décidé à l'enlever. Il déclare qu'il ne tolérera pas que celle qu'il aime trouve le bonheur avec un autre, et le condamne, lui, à retrouver sa solitude et sa douleur:

> Tout lui rirait, Pylade, et moi, pour mon partage,
> Je n'emporterais qu'une inutile rage?
> J'irais loin d'elle encor tâcher de l'oublier?
>
> (ibid., v.757-59)

Opprimé par ce qu'il conçoit comme l'injustice de son sort, il veut entraîner Hermione dans l'univers "empoisonné" qui est le sien:

> Non, non; à mes tourments, je veux l'associer:
> C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne.
>
> (ibid., v.760-61)

L'enlèvement d'Hermione représente pour lui, en quelque sorte un acte de justice. Il la "condamne" à subir à son tour les "tourments" qu'il a lui-même soufferts:

> Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
> Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
> Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.
>
> (ibid., v.762-64)

La souffrance d'Oreste se trouve accrue à la scène suivante. Hermione, qui ne parvient guère à cacher la joie que lui inspire la décision de Pyrrhus, affirme cependant qu'en s'unissant au roi d'Épire, elle ne fait qu'accomplir son devoir:

L'amour ne règle pas le sort d'une princesse:
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.

(III,2, v.821-22)

Elle va jusqu'à déclarer qu'elle se préparait à partir avec Oreste:

Cependant je partais; et vous avez pu voir
Combien je relâchais pour vous de mon devoir.

(ibid., v.823-24)

Oreste ne peut s'empêcher de se récrier contre cette affirmation manifestement fausse, mais il se reprend aussitôt:

Ah! que vous saviez bien, cruelle... Mais madame,
Chacun peut à son choix disposer de son âme.
La vôtre était à vous (...)

(ibid., v.825-27)

Au quatrième acte Hermione, délaissée de nouveau par Pyrrhus, décide qu'Oreste sera l'agent de sa vengeance. Toute emplie de rage qu'elle soit, elle n'en garde pas moins sa lucidité; elle sait très bien de quel côté assaillir Oreste. "Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez."[8] déclare-t-elle, et, coupant court aux protestations ardentes d'Oreste, elle affirme: "Vengez-moi, je crois tout."[9] Lorsqu'Oreste semble reculer devant l'énormité du crime qu'elle lui propose, Hermione lui dépeint Pyrrhus sous un aspect destiné à réveiller sa passion:

Je ne m'en cache point: l'ingrat m'avait su plaire;
(...)
Tant qu'il vivra, craignez que je lui pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort, d'un courroux incertain:
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

(IV,3, v.1193-1200)

Mais Oreste hésite encore. Hermione prend alors un ton méprisant: il la déçoit, il ne la mérite pas:

> J'ai voulu vous donner un moyen de me plaire,
> Rendre Oreste content, mais enfin je vois bien
> Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
>
> (ibid., v.1234-36)

C'est lorsque Hermione amène Oreste à envisager non seulement la mort de celle qu'il aime, mais aussi une sorte d'union charnelle de Pyrrhus et d'Hermione dans la mort:

> Je percerai le coeur que je n'ai pu toucher;
> Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
> Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées;
> Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
> De mourir avec lui que de vivre avec vous.
>
> (ibid., v.1244-48)

qu'Oreste cède enfin:

> Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
> Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.
>
> (ibid., v.1249-50)

A la suite de l'assassinat de Pyrrhus, Hermione, reprochant à Oreste le crime qu'elle l'avait elle-même incité à commettre, s'écrie:

> Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
> Va: je la désavoue, et tu me fais horreur.
> Barbare, qu'as-tu fait! Avec quelle furie
> As-tu tranché le cours d'une si belle vie!
>
> (V,3, v.1535-38)

Notons qu'elle dénonce la "fureur" et la "furie" qui ont entraîné Oreste. Ces termes, nous l'avons vu, s'accordent fort bien avec le comportement d'Hermione. Ayant transmis à Oreste des aspects de sa propre personnalité - Oreste

ge d'Hermione est liée dans l'esprit d'Oreste à l'idée du serpent qui lui destine son venin. S'abandonnant aux tourments que lui infligent ces spectres diaboliques, Oreste s'imagine qu'il porte à la femme qu'il a aimée et qui l'a anéanti, son propre coeur "à dévorer".[12] Cette déclaration souligne le fatalisme qui caractérise le personnage d'Oreste. Oreste et Hermione sont deux "solitaires", enfermés chacun dans leur propre univers "empoisonné". Pour Oreste, c'est le "poison" du fatalisme, de l'infortune continue, du désespoir; tandis qu'Hermione répand autour d'elle le "venin" de sa haine et de sa fureur vindicative. Oreste est détruit tant par ce "venin" issu d'Hermione, que par la mélancolie qui le caractérise; car Hermione, personnage plus "fort" qu'Oreste, parvient à l'entraîner dans un univers diabolique qu'il ne saurait accepter sans se détruire.

Nous nous proposons maintenant de considérer le personnage de Pyrrhus, et d'envisager comme l'agent de la "contamination" de son royaume, la passion qu'il éprouve pour Andromaque. C'est un thème qui est étroitement lié, dans cette tragédie, à la question du "sang", déjà abordée lors de notre étude sur La Thébaïde.

Astyanax, fils d'Andromaque et d'Hector, est de sang troyen. Élevé à la cour d'Épire, pour les Grecs il n'en reste pas moins leur ennemi. Ils craignent que, se retournant un jour contre ceux qui l'ont nourri, ce "serpent" ne fasse jaillir son "venin" sur la Grèce, que le héros ennemi ne renaisse pour les détruire. Ainsi Oreste, en sa fonction d'ambassadeur des Grecs, déclare à Pyrrhus:

> Vous-même de vos soins craignez la récompense,
> Et que dans votre sein ce serpent élevé
> Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
>
> (I,2, v.166-68)

De même qu'on a intérêt à faire disparaître un sang "néfaste", il importe de conserver un "bon" sang; un sang héroïque. À la fin du troisième acte, Andromaque, rappelant à Céphise qu' Astyanax représente pour elle tout ce qui reste d'Hector, s'exclame:

> Et je puis voir répandre un sang si précieux!
> Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux!
>
> (III,8, v.1027-28)

Dans la scène suivante, ayant affirmé à sa confidente son intention de se suicider après avoir assuré la vie de son fils en épousant Pyrrhus, elle déclare:

> Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste;
> Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
> Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.
>
> (IV,1, v.1122-24)

Il importe à la "tranquillité" de son État, que Pyrrhus livre Astyanax aux Grecs qui le lui demandent, et qu'il épouse la princesse que lui donne en mariage leur roi Ménélas. Il doit surtout se garder de se lier avec Andromaque, veuve du grand adversaire d'Achille. Au troisième acte, ayant renoncé pour l'instant à ce projet, il reconnaît la folie d'une telle démarche. S'adressant à Oreste, il déclare:

> J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
> A moi-même, en un mot, je devenais contraire;
> Que je relevais Troie, et rendais imparfait
> Tout ce qu'a fait Achille, et tout ce que j'ai fait.
>
> (II,4, v.609-12)

Il n'ignore pas quelles sont ses obligations à l'égard d'Hermione, car il avoue à Andromaque:

> Je sais que de mes voeux on lui promit l'empire;
> Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire;
>
> (I,4, v.345-46)

Cependant, du moment que Pyrrhus s'éprend d'Andromaque, il est perdu. Sa passion l'entraîne malgré lui. "Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire?"[13] lui demande Phoenix à l'acte II.

Dès le premier acte, Pyrrhus affirme que le "rôle" d'Hermione et celui d'Andromaque sont inversés. Il déclare à Andromaque:

> Ne dirait-on pas, en voyant au contraire,
> Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
> Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez?
>
> (I,4, v.350-52)

À la fin de la pièce, le désordre règne en Épire: le chef d'état est assassiné, sa captive acclamée par le peuple, et les citoyens de l'Épire se retournent contre les Grecs, leurs alliés. Pylade, relatant à Oreste tous ces événements, lui déclare:

> Tout le peuple assemblé nous poursuit à main-forte.
> Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis:
> Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
>
> (V,5, v.1586-88)

Dans le troisième acte, Pylade rappelle à Oreste qu'ils se trouvent dans un pays ou tout, jusqu'à l'"air" qui les "environne" [14] dépend de Pyrrhus. Il semblerait que la passion "illégitime" que nourrit Pyrrhus "infecte" cet air, de sorte que l'ordre naturel des choses est renversé.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS BRITANNICUS

Nous n'avons pas relevé moins de onze allusions au "poison" dans Britannicus. Dès la première scène, Albine, qui s'inquiète de voir Agrippine tourmentée par l'idée que son fils cherche à lui ôter tout pouvoir, déclare à sa maîtresse:

> Ah! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
> Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue?
> Allez avec César vous éclaircir du moins.
>
> (I,1, v.115-17)

Au début de l'acte II, Néron affirme son intention d'exiler le ministre "insolent" qui donne son appui à Agrippine. Se confiant à Burrhus, il déclare:

> Pallas de ses conseils empoisonne ma mère:
>
> (II,1, v.363)

Dans la scène 2 de ce même acte, il est question des qualités "empoisonneuses" de la passion. L'empereur, qui cherche à savoir si Britannicus est amoureux de Junie, demande à Narcisse:

> Si jeune encor, se connaît-il lui même?
> D'un regard enchanteur connaît-il le poison?
>
> (II,2, v.428-29)

Pour ce qui est des huit autres allusions au poison dans cette tragédie, il s'agit à chaque fois d'un empoisonnement réel. Ainsi, au troisième acte, Agrippine, voulant discréditer son fils en confessant publiquement les crimes auxquels mère et fils ont eu part, s'exclame:

> Je confesserai tout, exils, assassinats,

Poison même...

(III,3, v.853-54)

Dans la scène 8 de ce même acte, Britannicus, s'indignant du comportement de Néron, lui demande:

> Rome met-elle au nombre de vos droits
> Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
> Les empoisonnements, le rapt, et le divorce?

(III,8, v.1046-48)

L'on relève dans la scène 4 de l'acte IV, cinq allusions au poison. Au début de cette scène, ayant obtenu de la célèbre empoisonneuse, Locuste, le poison que Néron destine à Britannicus, Narcisse déclare à l'empereur:

> Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste:
> Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
> A redoublé pour moi ses soins officieux:
> Elle a fait expirer un esclave[1] à mes yeux;
> Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
> Que le nouveau poison que sa main me confie.

(IV,4, v.1391-96)

Quelques vers plus loin Narcisse, ayant appris que Néron veut renoncer à l'idée de mettre à mort Britannicus, tente de persuader l'empereur de ne pas abandonner ce projet. Affirmant que tôt ou tard, Britannicus apprendrait que Néron avait voulu l'empoisonner, Narcisse déclare:

> Il saura que ma main lui devait présenter
> Un poison que votre ordre avait fait apprêter.

(ibid., v.1405-06)

Mais Néron est effrayé par l'idée de perpétrer un tel crime:

> Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
> Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,

Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur?

(ibid., v.1428-30)

Narcisse s'efforce de lui montrer que ses craintes ne sont nullement fondées. Rome tolérera tout ce que Néron peut faire:

D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la soeur;
Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes:

(ibid., v.1449-52)

Narcisse ayant vaincu par son éloquence les scrupules de l'empereur, Britannicus est mis à mort. Au dernier acte, Agrippine accuse son fils d'avoir perpétré ce crime:

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

(V,6, v.1657-58)

Il est évident que le poison, au sens littéral et métaphorique, est un élement qui revient fréquemment dans cette tragédie. Nous nous proposons, dans cette étude sur la métaphore du "poison" dans Britannicus, d'examiner d'abord l'atmosphère de mensonge et de duplicité qu'on respire à la cour de Néron, pour considérer ensuite la question plus large de la corruption de l'État. Nous étudierons ensuite les personnages principaux de cette tragédie, et la nature "empoisonnée" de la relation qui les relie entre eux.

Pour examiner la cour de l'empereur, empruntons d'abord les yeux de Junie, qui, au cinquième acte, avoue à son amant:

Je ne connais Néron et la cour que d'un jour;

> Mais si j'ose le dire, hélas! dans cette cour
> Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
> Que la bouche et le coeur sont peu d'intelligence!
> Avec combien de joie on y trahit sa foi!
>
> (V,1, v.1521-26)

Junie n'est pas seule à penser que les moeurs de la cour impliquent la dissimulation et le mensonge. Britannicus se demande plus d'une fois si l'on peut ajouter foi à la parole d'autrui:

> La croirai-je Narcisse? Et dois-je sur sa foi
> La prendre pour arbitre entre son fils et moi?
> Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine
> Que mon père épousa jadis pour sa ruine,
> Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
> Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?
>
> (I,4, v.305-10)

En fait, Britannicus s'est résolu à se confier seulement à Narcisse. "Je fais voeu de ne croire que toi,"[2] déclare-t-il, dès le premier acte, à celui qui le trahit systématiquement. Agrippine, elle, propose à Burrhus qu'ils se parlent "sans feinte", donnant à croire qu'un tel entretien sortirait beaucoup de l'ordinaire:

> Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
> L'une et l'autre une fois nous parlions sans feinte?
>
> (I,2, v.139-40)

Pour connaître les véritables sentiments d'autrui, l'on a recours à l'espionnage. Ainsi Britannicus, espérant que la nouvelle de l'enlèvement de Junie aura soulevé l'indignation de sénat, demande à Narcisse:

> Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
> Aura de nos amis excité le courage;
> Examine leur yeux, observe leurs discours;

Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.

(I,4, v.347-50)

Britannicus croit que Narcisse, fidèle à son ancien élève, lui fait part des projets de Néron; en réalité, Narcisse espionne pour l'empereur. Dans la scène 2 du deuxième acte, Narcisse, voulant rassurer Néron, qui craint que Britannicus ne nourrisse des soupçons à l'égard de son gouverneur, lui répond:

> Non, non; Britannicus s'abandonne à ma foi:
> Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
> Que je m'informe ici de tout ce qui vous touche,
> Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
>
> (II,2, v.513-16)

L'exemple le plus remarquable de la sincérité épiée dans Britannicus, n'est-ce pas la scène célèbre où la présence cachée et menaçante de Néron oblige Junie à se montrer froide et distante à l'égard de Britannicus, afin de le sauver? Elle fait de son mieux, toutefois, pour l'avertir du péril qui le menace, en lui déclarant: "Ces murs mêmes, seigneur, peuvent avoir des yeux."[3] Cette image prête aux murs du palais une personnalité; nous voyons l'univers physique se liguer contre Britannicus et Junie, puisqu'il participe des regards inquisiteurs du bourreau.

Dans cette cour où règnent le mensonge, la duplicité et la méfiance, les bruits circulent, surtout en ce qui concerne les événements antérieurs au couronnement de Néron. Agrippine, faisant allusion à la mort de Claudius, avoue à son fils: "mille bruits en courent à ma honte."[4] De telles rumeurs sont répandues dans la cour par les mauvais conseillers. Ainsi Britannicus, se confiant à Narcisse, fait allusion au bruit qui veut qu'Agrippine ait empoison-

né Claudius, rumeur qui lui a été transmise par le même Narcisse.[5]

Nous avons vu que ceux qui connaissent bien cette cour ont pris l'habitude de s'interroger sur l'authenticité de ce qu'ils peuvent entendre. Ils s'interrogent également sur les mobiles véritables des actions d'autrui. Ainsi Agrippine, ayant appris l'enlèvement de Junie par Néron, se demande si l'action de son fils est un effet de sa cruauté, ou bien s'il ne cherche qu'à tourmenter sa mère:

> Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
> Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
> Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté?
>
> (I,1, v.56-58)

Britannicus, accablé par la nouvelle de cet enlèvement, se plaint à Agrippine de la cruauté de celui qui a voulu séparer ces deux amants:

> Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
> Va séparer deux coeurs qu'assemblaient leur misère.
> Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
> Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.
>
> (I,2, v.295-98)

Dans cette cour où l'atmosphère est "empoisonnée" par l'hypocrisie et le mensonge, les courtisans habiles ne manquent pas. Ce sont des flatteurs, prêts à satisfaire les moindres caprices de ceux qui exercent le pouvoir. Dans le quatrième acte, Agrippine, s'indignant de la façon dont Néron s'est conduit, lui déclare:

> J'ai vu favorisés de votre confiance
> Othon, Sénecion, jeunes voluptueux,
> Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux,
>
> (IV,2, v.1204-06)

De tels flatteurs exercent une influence corruptrice sur leur maître, car ils empêchent le développement d'un sain jugement et d'une indépendance d'esprit chez celui-ci. Ainsi Burrhus, qui s'entretient avec Agrippine du comportement de Néron, s'indigne:

> Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
> N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
> Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
> Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
> La cour de Claudius, en esclaves fertile,
> Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
> Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir.
>
> (I,2, v.183-89)

En sa fonction de gouverneur de l'empereur, le "bon" conseiller Burrhus est celui qui, le conduisant dans les chemins de la vertu, doit assurer le bien-être de l'empire.

> J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
> Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
>
> (ibid., v.181-82)

Ce thème du "salut" de l'État est fondamental dans Britannicus; Néron se révèlera-t-il souverain bienveillant, ou tyran implacable? Son peuple peut-il s'attendre à un règne de terreur, ou à un règne de paix? Depuis trois ans, Albine nous l'apprend dès la première scène, le nom de Néron est tenu pour "saint"[6] dans un empire qu'il gouverne en bon "père de famille",[7] et à la scène suivante, Burrhus assure Agrippine que:

> Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler,
> Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
> Ramènent tous les ans ses premières années.
>
> (I,2, v.218-20)

Mais Agrippine connaît bien le fils qui, lors d'une ré-

ception d'ambassadeurs, l'avait écartée du trône où elle allait se placer, sous prétexte de l'embrasser. Pour elle, Néron, descendu des tyrans, finira par se révéler tyran aussi; il est d'un sang "taré".[8]

> Il se déguise en vain; je lis sur son visage
> Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage;
> Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
> La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.
>
> (I,1, v.35-36)

Les craintes d'Agrippine se trouvent justifiées par l'enlèvement de Junie. S'adressant à sa confidente, la mère de Néron déclare:

> Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré;
> Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
> L'impatient Néron cesse de se contraindre;
> Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
>
> (ibid., v.9-12)

Néron cherchera à se débarrasser de celui qui aime Junie et en est aimé; l'empoisonnement de Britannicus est donc la conséquence du premier crime perpétré par l'empereur: l'enlèvement de la princesse. Néron s'est engagé dans la voie de la tyrannie, car, comme le lui déclare Agrippine à la fin de la pièce, le mal se perpétue de lui-même:

> Tes remords te suivront comme autant de furies;
> Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
> Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
> D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
>
> (V,6, v.1683-86)

Burrhus, qui avait essayé d'avertir Néron du danger qu'il courait en écoutant les voix corruptrices de flatteurs tels que Narcisse:

> Si de vos flatteurs vous suivez la maxime,

> Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
> Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
> Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
>
> (IV,3, v.1343-46)

se voit forcé d'avouer, à l'avant-dernière scène, que l'empoisonnement de Britannicus lui a fourni "un gage trop certain des malheurs de l'état".[9] Comme Agrippine le déclare à son fils, un monstre est né pour la postérité:

> Et ton nom paraîtra dans la race future,
> Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
>
> (V,6, v.1691-92)

L'on ne saurait guère affirmer qu'Agrippine, elle, soit un exemple brillant du dévouement au "salut" de l'État. Dans la scène 2 de l'acte IV, elle expose à son fils les méthodes qu'elle a employées pour lui assurer le trône. Elle a d'abord séduit Claudius:

> Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
> De vous laisser au trône où je serais placée.
>
> (IV,2, v.1127-28)

s'arrangeant pour que les lois gouvernant le mariage soient modifiées en sa faveur:

> Il n'osait épouser la fille de son frère:
> Le sénat fut séduit; une loi moins sévère
> Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
>
> (ibid., v.1135-37)

Ayant amené Claudius à adopter Néron pour fils, au désavantage de Britannicus, elle parvient à le faire aimer du peuple:

> Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
> Les spectacles, les dons, invincibles appas,
> Vous attiraient les coeurs du peuple et des soldats,
>
> (ibid., v.1168-70)

Ceux qui élèvent des protestations sont achetés ou exilés:

> Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
> L'exil me délivra des plus séditieux;
>
> (ibid., v.1153-54)

Agrippine aurait-elle pu procéder ainsi si l'État n'était pas déjà profondément corrompu? La facilité avec laquelle, selon toute apparence, le "sénat fut séduit", et le fait que les amis de Britannicus ont pu être achetés par Agrippine, semblent prouver qu'il l'était, effectivement. Pour Narcisse, le peuple romain est depuis longtemps déjà "façonné au joug". Cherchant à rassurer Néron, qui craint que son peuple ne se soulève contre un empereur criminel, Narcisse affirme: "Vous les verrez toujours ardents à vous complaire,"[10] et il poursuit:

> D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
> Faites périr le frère, abandonnez la soeur;
> Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,
> Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes:
>
> (IV,4, v.1449-52)

Passons maintenant à l'examen du personnage de Narcisse, et étudions la façon dont ce courtisan habile amène Néron d'abord à souhaiter, et ensuite à entraîner la mort de Britannicus. À la scène 2 de l'acte II, Narcisse s'efforce d'exciter la jalousie de l'empereur, en lui dépeignant un Britannicus non seulement amoureux de Junie, mais aimé d'elle:

> N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
> Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes;
> A ses moindres désirs il sait s'accorder;
> Et peut-être déjà sait-il persuader.
>
> (II,2, v.431-34)

Quelques vers plus loin, cherchant à alimenter les craintes que nourrit Néron à l'égard de sa propre sécurité, il attire l'attention de l'empereur sur l'attitude hostile de Britannicus, et sur l'état d'agitation où se trouve celui-ci:

> Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
> Le coeur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux;
> D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
> Las de votre grandeur et de sa servitude,
> Entre l'impatience et la crainte flottant,
>
> (ibid., v.437-41)

Apprenant que Néron souhaite ardemment se débarrasser de son épouse Octavie afin d'épouser Junie, Narcisse l'encourage à ne point différer la séparation:

> Que tardez-vous, seigneur, à la répudier?
> L'empire, votre coeur, tout condamne Octavie.
>
> (ibid., v.474-75)

Notons l'emploi du mot "condamner"; Narcisse se fait complice de la mauvaise foi de l'empereur, qui cherche à se persuader que son épouse mérite d'être renvoyée. Le divorce, poursuit Narcisse, n'est pas impossible; il existe un précédent illustre:

> Auguste, votre aïeul, soupirait pour Livie;
> Par un double divorce ils s'unirent tous deux;
> Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
>
> (ibid., v.476-78)

Les paroles habiles de Narcisse ayant augmenté la jalousie et l'animosité que Néron nourrissait déjà a l'égard de Britannicus, l'empereur se résoud à lui faire expier le "crime" d'être aimé de Junie. "(...) tu peux concevoir/ Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir."[11]

déclare-t-il à Narcisse, à la fin de cette même scène.

Narcisse n'est pas le seul des conseillers à exercer une influence sur l'empereur. Dans la scène 4 de l'acte IV, Néron, partagé entre les conseils pernicieux du gouverneur de Britannicus, et les avis salutaires du soldat Burrhus, hésite encore à mettre Britannicus à mort. Poussé par Narcisse à commettre ce crime, Néron ne parvient pas à oublier l'entretien qu'il a eu auparavant avec Burrhus et au cours duquel il avait promis à son ancien tuteur d'abandonner son projet criminel:

> J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
> Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
> Donner à sa vertu des armes contre moi.
> J'oppose à ses raisons un courage inutile:
> Je ne l'écoute point avec un coeur tranquille.
>
> (IV,4, v.1454-58)

Alors Narcisse, faisant appel à la vanité de l'empereur, lui fait envisager un Néron méprisé par son peuple, facile à mener. Prêtant à Burrhus des traits de caractère qui sont en réalité les siens propres, il le dépeint comme un courtisan flatteur, qui ne voit que son propre intérêt:

> Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit:
> Son adroite vertu ménage son crédit;
> Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée:
> Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
> (...)
> Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
> "Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire;
> Pour toute ambition, pour vertu singulière,
> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> (...)
> Tandis que ses soldats, de moments en moments,
> Vont arracher pour lui les applaudissements."
> Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?
>
> (ibid., v.1461-79)

Dès lors, le sort de Britannicus est décidé, et Néron déclare à Narcisse: "Viens, Narcisse, allons voir ce que nous devons faire."[12] Exploitant ainsi les points faibles de l'empereur, et lui répétant ce qu'il a envie d'entendre, l'"empoisonneur" Narcisse conduit Néron vers le mal.

Néron, Narcisse et Britannicus se meuvent dans un réseau inextricable régi par la relation "empoisonneur"/"empoisonné", où l'empereur est à la fois victime et bourreau. Sa jalousie excitée par Narcisse, Néron se laisse emporter par les tendances mauvaises qui sont déjà en lui, et se détermine à tourmenter Britannicus. Narcisse, gouverneur de celui-ci, et le seul à jouir de son entière confiance, est l'instrument de son martyre; à la fin du deuxième acte, Néron recommande Narcisse:

> Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter,
> Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
> Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.
>
> (II,8, v.754-56)

Narcisse tente alors, par des insinuations malveillantes, d'"empoisonner" l'amour de Junie et de Britannicus. S'adressant à son jeune élève, il déclare:

> Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
> N'a point de l'empereur médité la défaite?
> Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,
> Peut-être elle fuyait pour se faire chercher,
> Pour exciter Néron par la gloire pénible
> De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.
>
> (III,6, v.947-52)

Narcisse se garde bien de donner lieu à Britannicus de se méfier de lui; il lui fait croire au contraire qu'ils sont tous deux d'intelligence pour tromper l'empereur. Dans le

but de hâter sa ruine, il l'incite à se montrer plus aggressif:

> Ce palais retentit en vain de vos regrets:
> Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante
> Semer ici la plainte, et non pas l'épouvante,
> Que vos ressentiments se perdront en discours,
> Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.
>
> (V,4, v. 14-18)

Ce n'était nullement par hasard que l'éducation du jeune Britannicus avait été confiée à l'"empoisonneur" Narcisse: Agrippine avait voulu s'assurer qu'on ne laissorait jamais à Britannicus la possibilité de s'emparer du trône où elle avait placé son fils: "(...)je choisis moi-même dans ma suite/ Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite;"[13] avoue-t-elle à Néron au quatrième acte.

La mère de l'empereur fait partie des "empoisonnés" de cette pièce; elle est rongée par le soupçon que son fils cherche à l'écarter du pouvoir: "Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit."[14] déclare-t-elle à sa confidente dès le début de la pièce. Agrippine cherche à présent à protéger Britannicus, qu'elle méprisait autrefois, afin que ce prince intervienne plus tard entre elle et ce fils qu'elle commence à craindre:

> Néron jouit de tout: et moi, pour récompense,
> Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
> Afin que quelque jour, par une même loi,
> Britannicus la tienne entre mon fils et moi.
>
> (I,1, v.67-70)

Ce qu'Agrippine ne peut pas souffrir, c'est l'idée de ne plus occuper cette position privilégiée qu'elle a tenue si longtemps; elle songe constamment à l'époque où elle se trouvait placée au centre de tout:

Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,
Me renvoyait les voeux d'une cour qui l'adore;
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'état,
(...)
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.

(ibid., v.91-6)

Néron, qui n'est pas encore parvenu à se libérer de l'habitude de l'obéissance aux volontés d'Agrippine, qui a si longtemps gouverné sa conduite, cherche pourtant à échapper à cette surveillance continue. Il avoue à Narcisse:

Mon génie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que, de temps en temps, j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.

(II,2, v.506-10)

Dès lors qu'elle apprend que Néron veut répudier Octavie pour épouser Junie, Agrippine est persuadée que cette princesse va désormais occuper auprès de l'empereur la place qui était autrefois la sienne; Néron n'aura plus aucun besoin de la présence de sa mère. S'adressant à sa confidente, elle déclare:

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine, c'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
(...)
Une autre de César a surpris la tendresse:
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse;

(III,4, v.879-88)

Ne pouvant plus contenir son agitation, Agripppine se rend auprès de son fils. Elle veut exiger de lui qu'il renonce à son projet de mariage, et que Junie soit libre d'épouser

Britannicus:

> Que de Britannicus on calme le courroux;
> Que Junie à son choix puisse prendre un époux;
> Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure;
>
> (IV,2, v.1289-91)

Profondément irrité par les discours de sa mère, Néron ne cherche plus qu'à se débarrasser de Britannicus, dont l'existence lui devient de plus en plus importune:

> C'en est trop; il faut que sa ruine
> Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
> Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
> Elle m'a fatigué de ce nom ennemi.
>
> (IV,3, v.1315-18)

Ainsi Agrippine, "empoisonnée" par l'anxiété qui la ronge, ne fait qu'accroître l'inimitié que Néron éprouvait déjà à l'égard de Britannicus. Elle entraîne finalement la perte de celui qu'elle aurait voulu secourir.

Le thème de Britannicus, c'est celui de la corruption définitive d'un homme que son hérédité prédisposait à la tyrannie. L'"empoisonnement" de Néron par Narcisse, courtisan corrompu, répond à l'empoisonnement physique de Britannicus qui marque la fin de la pièce, et le commencement de la tyrannie de Néron. Cet empereur représente le "mauvais sang" dans le corps de l'État. Cependant, il faut souligner que l'État avait souffert d'une succession de règnes corrompus dans les années précédentes, et avait déjà montré des signes de gangrène; la cour, coeur de l'État, était déjà corrompue. Dans Britannicus, l'on y respire un air déjà si "contaminé" par le mensonge et par la duplicité, que des éléments "sains", tels que Burrhus, ne peuvent plus même y exercer une influence salutaire.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS BÉRÉNICE

Nous n'avons relevé aucune allusion au "poison" dans Bérénice. Cependant, il est intéressant d'étudier sous l'angle du "poison" le comportement des trois personnages principaux dans cette tragédie au cours de laquelle un empereur, un roi et une reine se trouvent réduits à un désespoir si profond qu'ils en viennent à envisager le suicide. Nous nous proposons donc d'analyser la "crise émotive" que traverse chacun de ces trois personnages, et de montrer qu'il existe une nette différence entre le comportement et l'état d'esprit d'Antiochus, et ceux des deux autres; il semblerait qu'Antiochus, par son incapacité à surmonter sa situation malheureuse et par son tendance à s'abandonner au désespoir, soit le seul personnage "empoisonné" de la pièce.

Considérons d'abord le personnage de Titus, et étudions la façon dont il réagit devant une situation intolérable, et devant le spectacle de Bérénice déchirée par l'annonce de sa décision.

L'on ne peut douter ni de l'intensité ni de la profondeur de son amour pour Bérénice. Au moment même où il va se séparer d'elle pour jamais, il lui avoue:

> Connaissez-moi, madame; et depuis cinq années
> Comptez tous les moments et toutes les journées
> Où, par plus de transports et par plus de soupirs,
> Je vous ai de mon coeur exprimé les désirs;
> Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
> Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;
>
> (V,5, vv1339-44)

L'on ne saurait mettre en doute non plus sa conviction profonde qu'un mariage avec Bérénice serait incompatible

avec son devoir en tant qu'empereur. Titus tient à assumer totalement ses responsabilités; à accomplir tout ce qu'on attend de lui, et davantage. Au quatrième acte, il déclare avoir fait des "projets de grandeur et de gloire,/ Qui devaient dans tous les coeurs consacrer ma mémoire."[1] Il est soucieux aussi de ne rien faire qui puisse troubler la tranquillité de l'empire. Ainsi, lorsque Bérénice déclare que le peuple romain ne semble nullement disposé à "se soulever",[2] Titus lui répond:

> Et qui sait de quel oeil ils prendront cette injure?
> S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
> Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
>
> (IV,6, v.1139-41)

La décision qu'il s'est vu obligé de prendre lui est d'autant plus douloureuse que c'était pour plaire à Bérénice et pour la mériter, que Titus s'était engagé à améliorer la condition de ses sujets; entreprise qui lui a valu une "gloire" qu'il doit soutenir à présent en renonçant à son projet de mariage. S'adressant à son confident, il déclare:

> J'entrepris le bonheur de mille malheureux;
> On vit de toutes parts mes bontés se répandre;
> Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
> Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits,
> Chargé de mille coeurs conquis par ses bienfaits!
> Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!
> Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
>
> (II,2, v.514-20)

La souffrance et l'incertitude de l'empereur atteignent la stabilité de sa pensée politique, il avoue dans l'acte V:

> Moi-même à tous moments je me souviens à peine,

Si je suis empereur, ou si je suis romain.

(V,6, v.1380-81)

Déjà il néglige les projets qu'il avait formés pour son peuple:

Depuis huit jours je règne; et jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont les heureux jours que je faisais attendre?
Quel pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits?

(IV,4, v.1029-34)

Une fois sa décision prise, Titus la soutiendra à travers toutes les épreuves. S'il connaît des moments de faiblesse - et ce sera uniquement en raison des souffrances de Bérénice, car Titus ne s'apitoie jamais sur lui-même - il se reprend à chaque fois:

Titus: Non, je suis un barbare;
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle voudra dire.

Paulin: Quoi, seigneur!

Titus: Je ne sais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes esprits.

(IV,6, v.1212-18)

Titus ne renoncera point à sa décision. Il n'épousera pas Bérénice, pas plus qu'il n'abandonnera l'empire pour suivre une reine qu'en raison de cette lâcheté, il ne mériterait plus. Il se révèle capable de se séparer de celle qui représente pour lui une partie de lui-même;[3] tout en restant pleinement humain, capable de régner sur un empire. Ainsi, il déclare à Bérénice:

> Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
> Mon coeur de moi-même est prêt à s'éloigner,
> Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.
>
> (IV,5, v.1100-02)

L'on peut donc affirmer que Titus, bien qu'il subisse les pires supplices, ne se laisse jamais "empoisonner" par sa douleur. Pour lui, il n'y a point de conflit. Ne perdant jamais la notion de ce qu'il doit faire, il surmonte sa douleur, il accomplit son devoir.

Passons maintenant à l'examen du comportement de Bérénice devant la décision de Titus; décision qu'elle ne parvient pas à accepter d'abord, si bien qu'elle est sur le point de succomber à sa douleur, et de se donner la mort. Elle finit pourtant par s'associer librement à la décision de Titus, se révélant capable, comme lui, de surmonter son désespoir, et d'affronter la vie de nouveau.

Le coup que lui porte la décision de Titus est d'autant plus durement ressenti qu'elle n'a jamais envisagé de véritable obstacle à leur mariage. En ce qui concerne la loi de Rome, qui ne veut pas tolérer de reine, Titus l'a "cent fois rassurée."[4] Depuis cinq ans, il lui jure un amour immortel, en lui parlant d'un mariage futur; maintenant que Vespasien est mort, et que Titus a accédé au trône, ce mariage doit avoir lieu.

Il est évident que l'amour qu'éprouve Bérénice pour Titus est ce qui compte le plus dans sa vie. À l'acte II, l'empereur avoue à son confident:

> Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
> Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
> Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
>
> (II,2, v.534-36)

Bérénice elle-même avoue à Titus qu'elle n'a pas d'autre ambition que d'être aimée de lui:

> Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
> Voilà l'ambition d'un coeur comme le mien.
>
> (II,4, v.576-77)

Qu'elle puisse se séparer de Titus lui paraît inconcevable: "Nous séparer! Qui? Moi? Titus de Bérénice?"[5] s'écrie-t-elle lorsque Antiochus lui annonce la décision de Titus. Son incompréhension totale devant cette décision fait bientôt place à des récriminations. S'adressant à l'empereur, elle s'exclame:

> A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
> Que ne me disiez-vous: "Princesse infortunée,
> "Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
> "Ne donne point un coeur qu'on ne peut recevoir?"
>
> (IV,5, v.1067-70)

Dans son désespoir, Bérénice va jusqu'à proposer à Titus de lui permettre de rester près de lui sans qu'il l'épouse:

> Je ne vous parle point d'un heureux hymenée.
> Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée?
>
> (ibid., v.1127-28)

Une telle "solution" serait déshonorante pour Bérénice; effectivement, elle n'en parle plus. Tentant de persuader Titus de revenir sur sa décision, elle fait appel à l'orgueil qui avait dicté cette décision:

> Quoi! Pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
> En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
> Rome a ses droits, Seigneur; n'avez-vous pas les vôtres?
> Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
>
> (ibid., v.1149-52)

Elle éclate en injures, enfin, le traitant de "barbare", d'"injuste", de "parjure".[6] Elle déclare son intention de mourir, affirmant que l'existence de Titus sera désormais empoisonnée par son remords et par le sentiment de sa culpabilité, "vengeurs" de la mort injuste dont Titus aura été la cause:

> Si, devant que de mourir, la triste Bérénice
> Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
> Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre coeur.
> Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée,
> Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
> Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
> Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser:
> Et, sans me repentir de ma persévérance,
> Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
>
> (IV,5, v.1188-96)

Et cependant, à la fin du dernier acte, devant le spectacle de la douleur de Titus, et le désespoir d'Antiochus, Bérénice révèle sa grandeur. Persuadée que l'empereur l'aime toujours, et l'aimant toujours, elle finit par s'associer, librement et sans rancune, à sa décision: elle partira,

> Ce n'est pas tout: je veux, en ce moment funeste,
> Par un dernier effort couronner tout le reste.
> Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
> Adieu, Seigneur, régnez: je ne vous verrai plus.
>
> (V,7, v.1491-94)

Titus et Bérénice parviennent donc tous les deux à surmonter la douleur qui les atteint jusqu'au plus profond de leur être. Ils refusent l'"empoisonnement". Ils font preuve d'une grandeur d'âme que l'on ne trouve nullement chez Antiochus, car, au cours de la pièce, on voit sa personnalité sombrer de plus en plus, par suite des

désillusions qu'il éprouve. C'est un processus d'écrasement qui se termine par un refus de vivre.

Nous nous proposons de tracer les étapes successives de l'"empoisonnement" d'Antiochus, en considérant d'abord une tendance au fatalisme, et un sentiment de persécution dont il fait preuve dès le début de la pièce.

Antiochus aima Bérénice bien avant que Titus ne l'ait vue et s'en soit épris; il a l'impression que l'empereur la lui a volée, et il en garde un sentiment de rancune. S'adressant à Bérénice, il déclare:

> Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
> Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
> Madame, il vous souvient que mon coeur en ces lieux
> Reçut le premier trait qui partit de vos yeux:
> J'aimai. J'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère;
> Il vous parla de moi. Peut-être sans colère
> Alliez-vous de mon coeur recevoir le tribut;
> Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.
>
> (I,4, v.187-94)

Il trouve "injuste" que Bérénice lui ait défendu de lui faire sa cour:

> Enfin votre rigueur emporta la balance:
> Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
> Il fallut le promettre, et même le jurer:
> Mais puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
> Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
> Mon coeur faisait serment de vous aimer sans cesse.
>
> (ibid., v.203-07)

Antiochus se considère comme une "victime" innocente. S'il aime, ce n'est pas de sa faute; ses souffrances proviennent d'une seule source: Bérénice. Quant à lui-même, il déclare:

> D'un inutile amour trop constante victime,
> Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime
> Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits.
>
> (ibid., v.255-57)

Comme Taxile, comme Oreste, Antiochus a l'impression d'être poursuivi par une fatalité maligne:

> Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
> Le sort me réservait le dernier de ses coups,
> Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
>
> (ibid., v.240-42)

Avouant à Bérénice qu'il se montre sous un jour défavorable par rapport à Titus, il déclare:

> Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
> Qui porte entre ses bras la vengeance de Rome.
> La Judée en pâlit: le triste Antiochus
> Se compta le premier au nombre des vaincus.
>
> (ibid., v.195-98)

De toute évidence, il en veut à l'empereur pour cette raison, car, au troisième acte, il avoue:

> Titus, m'accable ici du poids de sa grandeur.
> Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur.
>
> (III,2, v.793-94)

Dès le moment où Titus et Bérénice se sont épris l'un de l'autre, Antiochus en a souhaité sa mort:

> De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
> J'espérai de verser mon sang après mes larmes.
>
> (I,4, v.211-12)

Mais, sur le champ de bataille où il aurait voulu mourir, Antiochus ne réussit qu'à être vu à son désavantage par rapport à Titus qui se couvre de gloire:

> Quoique attendu, madame, à l'empire du monde,
> Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
> Il semblait à lui seul appeler tous les coups,
> Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
> Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
>
> (ibid., v.220-24)

Il est évident qu'Antiochus est profondément jaloux de Titus, et pas seulement en raison de l'amour que lui porte Bérénice. Antiochus considère que le sort, très injuste, a donné à l'empereur tous les avantages, tandis qu'il se voit lui-même comme le plus infortuné des êtres. En se déclarant "haï" lassé de vivre", il cherche à exciter la compassion, voire la sollicitude de Bérénice. En fait, il n'est nullement haï de Titus ni de Bérénice, qui éprouvent tous deux à son égard une solide amitié.

Bérénice partie avec Titus, Antiochus s'abandonne à sa douleur, s'y complaisant même:

> Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
> Lieux charmants où mon coeur vous avait adorée.
> Je vous redemandais à vos tristes états;
> Je cherchais en pleurant les traces de vos pas;
>
> (ibid., v.235-38)

Il part, finalement, à la recherche de celle qui le fait souffrir:

> Mais, enfin, succombant à ma mélancolie,
> Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
>
> (ibid., v.239-40)

Antiochus reste en Italie cinq ans, témoin de l'amour et du bonheur de Bérénice, ami et confident des deux amants, gardant quand même un faible espoir. Au début de la pièce, cet espoir est en train de disparaître; ayant appris le prochain mariage de la Reine, Antiochus se prépare à partir, en proie à une mélancolie résignée qui, avant la fin de la tragédie, se transformera en fureur désespérée. Nous nous proposons de suivre le cours des changements continuels et déroutants que subissent les infortunes d'An-

tiochus, et d'étudier leur effet sur sa personnalité.

Au début de la pièce Antiochus, qui se dispose à abandonner à jamais tout espoir, et à rentrer dans son pays, demande à Bérénice un dernier entretien. Il veut savoir si le mariage dont on parle à la cour va effectivement avoir lieu, et il tient aussi à avouer à la Reine, au moment de son départ, son amour et sa fidélité. Bérénice n'est pas insensible à l'inconvenance de cet aveu fait à une femme qui doit se marier prochainement, mais rappelant à Antiochus leur longue amitié, elle lui pardonne sa témérité:

> Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
> Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.
> Avec tout l'univers, j'honorais vos vertus.
> Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
> Cent fois je me suis fait une douceur extrême
> D'entretenir Titus dans un autre lui-même.
>
> (ibid., v.267-72)

Les paroles de Bérénice sont cruelles pour Antiochus. De toute évidence, il n'existe pas pour elle en dehors du contexte de sa relation avec Titus. Elle ne le "voit" pas, et Antiochus s'en rend bien compte, car il déclare:

> Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
> Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
> Je fuis Titus, je fuis ce nom qui m'inquiète,
> Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète.
> Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux distraits,
> Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais.
>
> (ibid., v.273-78)

Antiochus s'apprête donc à partir; mais voici que Titus, se sentant incapable d'annoncer lui-même à Bérénice qu'il ne pourra jamais l'épouser, demande à Antiochus de lui

faire part de sa décision, de l'emmener avec lui par la suite, et de prendre soin d'elle. Antiochus accueille d'abord cette nouvelle avec joie; l'espoir renaît:

> Je jouirai longtemps de ses chers entretiens;
> Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
> Et peut-être son coeur fera la différence
> Des froideurs de Titus à ma persévérance.
>
> (III,2, v.788-92)

Mais il n'est pas dans la nature d'Antiochus de rester joyeux très longtemps, et l'espoir fait de nouveau très vite place à l'amertume:

> Quoi! je lui pourrais plaire?
> Bérénice à mes voeux ne serait plus contraire?
> Bérénice d'un mot flattait mes douleurs?
> Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
> Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
> L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
> Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
> Des soins qu'à mon amour elle croirait devoir?
>
> (ibid., v.799-806)

Ce n'est pas à la douleur que Bérénice pourrait éprouver, qu'Antiochus songe d'abord. Pour l'instant, il l'envisage comme une "ingrate" qui ne récompensera jamais un amour fidèle. Lorsque Arsace rappelle à Antiochus que la Reine aura quitté pour toujours celui qu'elle aimait, Antiochus en vient à se représenter les souffrances de Bérénice, mais seulement par rapport à la douleur qu'il en aura lui-même. Uniquement concerné par l'idée de ses propres infortunes, il peut difficilement compâtir aux peines d'autrui:

> Hélas! de ce grand changement
> Il ne me reviendra que le nouveau tourment
> D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime:
>
> (ibid., v.809-11)

Antiochus n'a aucune envie de se "charger d'une haine immortelle",[7] en annonçant à Bérénice qu'elle doit se séparer de Titus. C'est pour cette raison qu'il hésite si longtemps à prononcer les mots que la Reine, affolée, tente de lui arracher. S'il prétend d'abord qu'il craint de lui faire de la peine, il finit par s'écrier, désemparé: "Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr."[8]; ce n'est qu'après que Bérénice a juré de le détester s'il ne parle pas, qu'il lui fait part enfin de la décision de l'empereur. La réaction de Bérénice est violente:

> Vous le souhaitez trop pour me persuader.
> Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il puisse être,
> Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.
>
> (III,3, v.914-16)

Antiochus, profondément blessé et en proie à l'indignation, donne libre cours à sa colère. Il a de nouveau l'impression d'être victime de l'injustice de Bérénice:

> Des froideurs de Titus je serai responsable?
> Je me verrai puni parce qu'il est coupable?
> Avec quelle injustice et quelle indignité
> Elle doute à mes yeux de ma sincérité:
> Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie:
> L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!
>
> (III,4, v.913-16)

Au début du dernier acte, Arsace apprend à son maître que Bérénice a pris elle-même la décision de partir. Antiochus, cependant, commence à se persuader qu'il n'y a pas d'espoir pour lui. Il l'avoue à son confident:

> Mais d'un soin si cruel la fortune me joue:
> J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
> Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis:
> Et mon coeur, prévenu d'une crainte importune,

Croit, même en espérant, imiter la fortune.

(V,2, v.1280-84)

En effet, la déclaration de Titus à la scène suivante, semble ôter à Antiochus toute possibilité de pouvoir se faire aimer de Bérénice:

Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.
Je viens, le coeur percé de vos pleurs et les siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, prince, venez: je veux bien que vous-même
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

(V,3, v.1287-92)

Accablé par l'injuste persécution qu'il pense subir de la part des dieux, Antiochus s'abandonne à un sentiment de désespoir qui le conduit à envisager sa propre destruction:

Qu'ai-je fait, grands dieux? Quel cours infortuné
A ma funeste vie avez-vous destiné?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encore? Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

(V,4, v.1297-1302)

Non seulement Antiochus se croit la victime de "dieux cruels" qui se plaisent à le tourmenter, mais il en est venu à associer à ses tourmenteurs, Titus et Bérénice.

À la fin de l'acte V, Antiochus vient annoncer à Titus et à Bérénice son intention de se donner la mort. Ayant eu le temps de se reprendre, il se montre plus calme, plus réservé qu'auparavant. Sa décision, déclare-t-il, est la conséquence d'une période de réflexion, d'un courage sans cesse éprouvé:

Pour la dernière fois je me suis consulté;

J'ai fait de mon courage une épreuve dernière;
Je viens de rappeler ma raison toute entière;
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de noeuds;
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire;

(V,7, v.1454-59)

Malgré le ton héroïque de cette déclaration, la tendance à l'apitoiement sur soi dont Antiochus a si souvent fait preuve, ne tarde pas à se manifester de nouveau. S'étant longtemps considéré comme une "victime" innocente de son amour, Antiochus a maintenant l'impression d'être un martyre, et d'avoir lui-même contribué à la "réconciliation" qu'il pense avoir eu lieu entre Titus et Bérénice:

Oui, Madame, vers vous j'ai rappellé ses pas:
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.

(ibid., v.1461-62)

Il se sacrifie, déclare-t-il, pour assurer leur bonheur:

Puisse le ciel verser toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées:
Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourraient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

(ibid., v.1463-68)

Bérénice prend alors la parole. S'étant finalement ralliée à la décision de Titus, elle demande à Antiochus de suivre leur exemple, de vivre, de partir:

Sur Titus et sur moi réglez votre conduite:
Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte;
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.

(ibid., v.1499-1501)

Si elle parle de "soupirs" et de "fers", c'est qu'elle se

rend bien compte qu'Antiochus ne parviendra peut-être jamais à quitter les "fers" de sa passion, et à affronter la vie de nouveau. En effet, le dernier mot, "Hélas!"[9] que laisse échapper Antiochus, peut laisser supposer qu'il ne se relèvera plus de son accablement.

Il semblerait donc que Bérénice et Titus, personnages "forts", soient pourvus d'une "antidote" au "poison"; à savoir, le sens de leur propre "grandeur". Ils s'efforcent d'agir conformément à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. On ne retrouve pas cet élément dans le personnage d'Antiochus, qui, nous l'avons vu, a tendance à se considérer comme infortuné, en quelque sorte "déclassé"; comme une victime. C'est finalement cet aspect de sa personnalité qui entraîne sa destruction.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS BAJAZET

Nous n'avons relevé aucune allusion au "poison" dans cette tragédie. On peut cependant supposer qu'une pièce où trois des quatre personnages principaux finissent par trouver la mort, une pièce où il est surtout question du "chantage", et des contraintes exercées sur les personnages, mérite d'être examiné sous cet angle.

Cette tragédie où tout est soupçon, menace et intrigue, respire le "poison". Nous nous proposons d'étudier d'abord l'importance du sérail en tant que "lieu" tragique, pour passer ensuite à l'examen du thème de l'"empoisonnement" de l'État par le vizir Acomat. Nous considérerons par la suite le comportement des autres personnages principaux, et nous étudierons les effets de l'"empoisonnement" affectif qui caractérisent le comportement de Roxane et d'Atalide. Nous tenterons de montrer que Bajazet lui-même, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ne peut pas être qualifié d'"empoisonné".

Revenons à la question du sérail, qui semble représenter dans Bajazet plus qu'une simple indication du lieu dramatique où se déroule l'action de la pièce. De ce lieu secret et clos, dont l'accès est interdit même au grand vizir, et où le "noeud fatal" des muets guette celui qui veut transgresser les lois du sérail, se dégage une atmosphère de mystère, de conspiration, d'étouffement, qui semble pénétrer toute la pièce. Le sérail est d'abord une prison; les concubines du sultan y sont enfermées, ainsi que le malheureux Bajazet. En fait, le palais entier vient à être considéré comme une prison; Roxane fait allusion, au début du deuxième acte, à

> Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
> Peuple que dans ses murs renferme ce palais.
>
> (II,1, v.435-36)

Par sa nature même, le sérail est un lieu où s'engendrent les passions; Racine l'a fait observer dans sa seconde préface:

> Y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connus que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer?

Dans ce palais, la corruption est générale. Roxane nous apprend que ses habitants ont depuis longtemps échangé contre la faveur de celle qui peut les protéger, "leur silence et leurs vies".[1] A cette atmosphère de secret et de corruption s'ajoute un courant profond d'oppression et de danger, dû à la présence diffuse et vaguement menaçante d'un personnage qui, bien que toujours absent, ne disparaît jamais tout à fait de la pensée des protagonistes, qui craignent toujours sa colère, son retour possible; il ne nous est pas permis d'oublier un instant l'existence du Sultan Amurat, dont les messages inquiétants parviennent au palais.

Rappelons-nous qu'il s'agit de l'empire ottoman, que domine un absolutisme intransigeant. Ainsi Acomat, qui songe à sa propre perfidie à l'égard d'Amurat, déclare qu'"une mort sanglante est l'unique traité/Qui reste entre l'esclave et le maître irrité."[2]

Dans cette société, la violence est chose commune. Dans la vie politique, c'est souvent par un coup d'état que le nouveau sultan accède au trône. Ainsi Roxane, es-

pérant persuader Bajazet de l'épouser, lui déclare:

> Commencez maintenant: c'est à vous de courir
> Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
> Vous n'entreprenez point une injuste carrière,
> Vous repoussez, seigneur, une main meurtrière:
> L'exemple en est commun; et parmi les sultans,
> Ce chemin à l'empire a conduit de tous temps.
>
> (II,1, v.439-44)

Si l'on examine la façon dont Acomat, grand vizir d'Amurat, prépare sa prise de pouvoir, on constate qu'il persuade par une politique subtile les personnes qu'il importe de ranger de son côté, et sème la discorde et le mécontentement dans l'empire. Certes, le vizir, en cherchant à élever au trône Bajazet, frère du Sultan Amurat, s'efforce de prévenir sa propre ruine. Dès la première scène, il déclare:

> Ja sais bien qu'Amurat a juré ma ruine;
> Je sais bien à son retour l'accueil qu'il me destine,
>
> (I,1, v.85-6)

Mais avant que Bajazet puisse prendre le commandement d'une armée, il faut qu'il soit délivré de la prison virtuellement inaccessible dans laquelle il est retenu. Il importe, en fait, que la femme qui a sur Bajazet un droit de vie et de mort, soit amenée à désirer vivement le salut de son prisonnier, et, s'il se peut, à l'aimer. Acomat va exercer sur Roxane une persuasion subtile et efficace. Dans la première scène, il avoue à son confident:

> J'entretins la Sultane, et, cachant mon dessein,
> Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
> Les murmures du camp, la fortune des armées;
> Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes,
> Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
> Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus.

> Que te dirai-je enfin? La Sultane éperdue
> N'eut plus d'autre désir que celui de sa vue.
>
> (I,1, v.135-42)

Par de subtiles manoeuvres, Acomat a également réussi à gagner l'appui, essentiel, des prêtres; il l'avoue à Roxane dans la scène suivante:

> Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes,
> Gagner de notre loi les sacrés interprètes:
> Je sais combien, crédule en sa dévotion,
> Le peuple suit le frein de la religion.
>
> (I,2, v.233-36)

De plus, il a fait répandre une rumeur suivant laquelle Amurat serait prêt à abandonner son propre peuple; il n'y aurait donc rien à craindre de la part du Sultan:

> D'ailleurs un bruit confus, par mes soins confirmé,
> Fait croire heureusement à ce peuple alarmé,
> Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Byzance
> Transporter désormais son trône et sa puissance.
>
> (ibid., v.243-46)

Si l'attentat d'Acomat échoue, c'est parce qu'il ignorait l'amour qui unissait depuis longtemps Bajazet à Atalide, et que le vizir ne prévoyait guère les effets dévastateurs de la passion de Roxane.

Nous examinerons à présent les effets "empoisonneurs" de la passion, sur le personnage "venimeux" de Roxane. Rappelons-nous la situation: Roxane est amoureuse de son prisonnier Bajazet, qui, lui, ne l'aime pas, mais se voit obligé, pour éviter d'éveiller la colère d'une femme qui peut le faire exécuter, de feindre à son égard un sentiment qu'il n'éprouve point. Cette démarche déplaît fort à Bajazet, amoureux de sa cousine Atalide qui l'aime

aussi, et qui le supplie de mentir encore. Roxane, qui ne se doute nullement de leur amour, a coutume d'envoyer Atalide chez Bajazet, pour qu'elle l'entretienne de sa part.

Nous ne tardons pas à apprendre que Roxane s'inquiète de savoir quels sont les véritables sentiments de Bajazet à son égard. Malgré les assurances d'Atalide, elle ne parvient pas à se persuader qu'il l'aime:

> Hélas! Pour mon repos que ne le puis-je croire!
> Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,
> L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler.
> (...)
> Je ne retrouvais point ce trouble, cette ardeur,
> Que m'avait tant promis un discours trop flatteur.
>
> (I,?, v.274-84)

Roxane se résoud donc à parler à son captif sans l'intermédiaire d'Atalide. Bajazet doit l'épouser; s'il refuse,

> J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
> Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
>
> (ibid., v.323-24)

Atalide est désemparée; elle ne méconnaît pas la cruauté de Roxane, et elle déclare: "Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure."[3]

L'embarras de Bajazet devant la proposition que lui fait Roxane, ne laisse plus aucun doute à la Sultane: il ne l'aime pas, ne l'a jamais aimée. Roxane, prise entre sa passion dévorante, et sa colère de femme méprisée, traite son prisonnier d'"ingrat" et de "perfide",[4] et elle poursuit:

> J'affectais à tes yeux une fausse fierté;
> De toi dépend ma joie et ma félicité;

De ta sanglante mort ma mort sera suivie.

(II,1, v.555-57)

Bajazet laisse échapper un cri d'angoisse, "O ciel! que ne puis-je parler!",[5] ce qui ne fait qu'augmenter le tourment de Roxane. L'idée que son captif puisse avoir des secrets qu'elle ne peut partager, lui est insupportable:

Vous avez des secrets que je ne puis apprendre?
Quoi! de vos sentiments je ne puis m'éclaircir?

(ibid., v.562-63)

Les effets désastreux de cette entrevue - Roxane fait reconduire Bajazet en prison, en jurant qu'il mourra - sont un moment différés par la prudence d'Atalide. Mais ce moment de répit est de courte durée, car la Sultane nourrit à présent des soupçons à l'égard d'Atalide, qu'elle trouve trop disposée à "excuser" Bajazet: "Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même."[6]

Aux tourments de la jalousie s'ajoute l'impression douloureuse qu'elle a souffert inutilement, et le sentiment, difficilement supportable pour l'orgueilleuse Roxane, d'avoir été jouée. S'interrogeant sur le comportement de Bajazet et d'Atalide, elle déclare:

Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?
(...)
N'ai-je pas entre eux surpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
O ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale?

(III,7, v.1066-74)

Afin de découvrir la vérité, elle se résoud à tendre un piège à Atalide: elle lui montre une lettre d'Amurat, où le Sultan demande, en termes brutaux, la mort de Bajazet: "Ne vous montrez à moi que sa tête à la main."[7] L'évanouissement d'Atalide saisie d'horreur ne laisse plus aucun doute à Roxane; elle est maintenant certaine que Bajazet est amoureux d'Atalide, et que les deux amants sont d'intelligence contre elle. Qui plus est, elle-même, en envoyant Atalide si souvent chez Bajazet, n'a fait qu'encourager leur amour. En proie à un sentiment mêlé de rage, de jalousie et d'amertume, elle s'écrie:

> Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,
> Ardente elle veillait au soin de mon amour:
> Et c'est moi, qui, du sien ministre trop fidèle,
> Semble depuis six mois ne veiller que pour elle;
> Qui me suis appliquée à chercher les moyens
> De lui faciliter tant d'heureux entretiens;
> Et qui même souvent, prévenant son envie,
> Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.
>
> (IV,4, v.1211-18)

C'est à partir de ce moment que Roxane envisage de tuer Atalide, aussi bien que Bajazet. Elle se résoud à ne rien faire pour l'instant; elle attendra seulement. Si Bajazet épouse Roxane et accède au trône, tout en continuant à la tromper avec Atalide, elle les fera tuer l'un et l'autre, et se donnera la mort par la suite. Elle envisage déjà une mort qui "unira" les deux amants d'une façon cruelle:

> Je saurai le surprendre avec son Atalide,
> Et d'un même poignard les unissant tous deux
> Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.
>
> (ibid., v.1246-48)

Mais voici qu'on découvre, dans le sein d'Atalide évanouie, une lettre de Bajazet, où il est justement question de leur amour, et de la façon dont ils trompent Roxane. Rien de moins ambiguë que cette lettre, où Bajazet affirme:

> "...Ni la mort, ni vous-même,
> Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
> Puisque jamais je n'aimerai que vous.
>
> (IV,5, v.1267-69)

La Sultane détient à présent toutes les preuves qu'il lui fallait. Aucun doute ne lui est plus permis, et du coup, le crime qu'elle méditait devient justifiable pour elle. Cette "trahison" accomplie par Bajazet exige par sa nature même la mort du "traître". Roxane peut donc se livrer à sa vengeance sans plus hésiter:

> Je reconnais l'appât dont ils m'avaient séduite.
> Ainsi donc mon amour était récompensé,
> Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé:
> Ah! je respire enfin; et ma joie est extrême,
> Que ce traître, une fois, se soit trahi lui-même.
> Libre des soins cruels où j'allais m'engager,
> Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
>
> (ibid., v.1270-77)

Si cette preuve définitive de la culpabilité de Bajazet procure à la Sultane une "joie ... extrême", si sa fureur est devenue "tranquille", c'est qu'elle a l'impression d'avoir été libérée d'un poids qui l'opprimait; elle n'a plus à combattre des craintes, des soupçons incessants qui empoisonnaient son existence. Elle sait; elle "respire enfin".

Le passage qui suit, montre à quel point Roxane, Sultane et rivale, a été blessée dans son orgueil.

Elle trouve insupportable l'idée d'avoir été jouée par Bajazet et par Atalide, qui ont mis à profit son amour et sa crédulité:

> Avec quelle insolence et quelle cruauté
> Ils se jouaient tous deux de ma crédulité!
> (...)
> Tu ne remporteras pas une grande victoire,
> Perfide, en abusant ce coeur préoccupé,
> Qui lui-même craignait de se voir détrompé!
>
> (ibid., v.1295-1300)

Sultane et consciente de son rang, Roxane est hantée par la pensée qu'elle s'est abaissée jusqu'au niveau du prisonnier malheureux qu'est Bajazet, sans que celui-ci ait récompensé sa "bonté", en s'éprenant d'elle. Son "refus" de l'aimer représente pour Roxane la faillite de son pouvoir:

> Moi qui, de ce haut rang qui me rendait si fière,
> Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
> Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
> Aux périls dont tes jours étaient environnés,
> Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
> Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes!
>
> (ibid., v.1301-06)

Roxane, ancienne esclave, reste très consciente des distinctions sociales. Sensible à l'abîme qui existe entre ses propres origines et celles de Bajazet, descendu lui, des sultans, elle ne cesse de lui rappeler, ainsi qu'à autrui, le pouvoir absolu qu'elle a sur lui. Ainsi, elle déclare à Bajazet dans le deuxième acte: "J'ai sur votre vie un empire suprême."[8] et, dans l'acte suivant, à Atalide, "On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre/ Tout m'obéit ici."[9] La Sultane craint que Bajazet, pour sa part, ne reste que trop conscient de

cet abîme qui les sépare. Sa crainte est justifiée; bien que Bajazet, poussé par Atalide, fasse de son mieux pour tromper Roxane, l'idée qu'il puisse un jour l'épouser lui paraît inconcevable, et non seulement en raison de son amour pour Atalide:

> J'épouserais, et qui? (s'il faut que je le die)
> Une esclave attachée à ses seuls intérêts.
>
> (II,5, v.718-19)

Il est impensable pour lui que la pûreté du "sang royal" soit corrompue par une alliance honteuse.

Plus tard, avant d'envoyer Bajazet à sa mort, Roxane lui dira amèrement:

> Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
> A quel indigne honneur m'avais-tu réservée?
> Traînerais-je en ces lieux un sort infortuné,
> Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,
> De mon rang descendue, à mille autres égale,
> Ou la première esclave enfin de ma rivale?
>
> (V,4, v.1533-38)

Roxane a horreur de reprendre son esclavage. Épouse de Bajazet sans être aimée de lui, elle n'aurait plus l'impression d'être élevée au-dessus de sa condition; mais bien d'être devenue "à mille autres égale". Plus encore, on lui préférerait Atalide: "première esclave enfin de ma rivale". Pour Roxane, ne plus être la première, c'est n'être plus rien.

Sur le plan sentimental, également, la Sultane a l'impression de subir un esclavage honteux, car, en fin de compte, son comportement est uniquement gouverné par sa passion pour Bajazet. Rejetée, trompée, outragée, elle ne parvient pas à surmonter une passion dont les

conditions sont devenues honteuses pour elle. Elle a beau se résoudre à faire tuer Bajazet; sa passion l'amène à différer sans cesse cette exécution. Ainsi, dans le dernier acte, elle s'écrie:

> Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
> Peux-tu souffrir encore qu'il paraisse à ta vue?
> (...)
> Quoi! Ne devrais - tu pas être déjà vengée?
> Ne crois-tu pas encore être assez outragée?
>
> (V, [illegible], v.1461-66)

Roxane tient à ce que Bajazet paie cher tout ce qu'elle a souffert à cause de lui. Les tourments d'ordre psychologique qu'elle envisage de lui infliger avant de le faire mettre à mort, laissent voir chez elle une cruauté raffinée. Il faut que Bajazet sache, d'abord, que son propre frère a demandé "sa tête"; elle lui montrera donc l'ordre du Sultan. Elle fera chercher Atalide ensuite, car Bajazet, avant de mourir, doit assister à l'angoisse de son amante: "Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux."[10] Quant à Atalide, il faut à tout prix qu'elle soit maintenue en vie, car les souffrances que la Sultane à l'intention de lui imposer par la suite lui procureront de nouveaux plaisirs. Elle jouira de la détresse d'Atalide lorsqu'elle montrera à sa rivale le cadavre de Bajazet:

> Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
> De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
> De voir sur cet objet ses regards arrêtés
> Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés!
>
> (IV,5, v.1325-28)

Notons aussi que plus tard, lorsque Acomat, apprenant

par Roxane la "trahison" de Bajazet, propose à la Sultane de se charger lui-même de l'exécution de ce prince, elle s'y oppose. Il faut que Bajazet sache pourquoi il meurt, il faut que Roxane jouisse de son agonie:

> Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte.
> Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.
>
> (IV,6, v.1361-62)

Cette cruauté de Roxane apparaît de nouveau vers la fin de la pièce, lorsque Atalide, qui ne sait pas que Bajazet est déjà mort, plaide pour la vie de son amant, en affirmant qu'elle est seule coupable. La Sultane, qui a l'intention de la faire périr avant la fin de la journée, lui fait cette promesse d'une cruelle ambiguïté:

> Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
> Par des noeuds éternels vous unir avec lui:
> Vous jouirez bientôt de son aimable vue.
>
> (V,6, v.1623-25)

Si l'ironie cruelle de cette affirmation n'est évidente que pour Roxane, Atalide, elle, connaît trop bien la Sultane pour prendre ses paroles au pied de la lettre. Elle se rend bien compte que Roxane nourrit quelque "dessein (...) secret"[11] concernant le sort de Bajazet.

Roxane ne vivra pas pour jouir de la détresse d'Atalide lorsque celle-ci apprendra la mort de son amant. La Sultane, qui avait ordonné qu'Atalide soit "fidèlement servie",[12] pour qu'elle puisse soufffir davantage par la suite, mourra à son tour de la main du noir Orcan qui "La servait à dessein de la perdre elle-même."[13] Elle sera victime à son tour d'un "cruel stratagème" [14] du même genre que ceux qu'elle avait trouvés pour tour-

menter autrui.

Quelle conclusion peut-on tirer de cette étude du personnage de Roxane? Selon ce qui précède, il s'agit d'une femme qui, au début de la pièce, avoue avoir nourri depuis six mois des soupçons sur les véritables sentiments de celui qu'elle aime. Au cours de cette pièce, elle découvre non seulement qu'elle avait raison: qu'il ne l'aime pas, mais aussi qu'il en aime une autre, et que ces deux amants sont d'intelligence pour la tromper. Pour comble d'indignité, à son insu, la Sultane a encouragé leur amour. De tels coups seraient cruels pour qui que ce soit: Roxane, nous l'avons vu, est d'un orgueil à ne pas souffrir de tels "affronts", et d'une logique passionnelle qui exige non seulement que ceux qui l'ont blessée soient blessés à leur tour, mais aussi qu'ils soient châtiés longuement, et cruellement, afin qu'elle puisse jouir de leur souffrance. Il semble, donc, que plus Roxane est "empoisonnée" par la douleur et la jalousie, plus sa nature "venimeuse" apparaît, et plus elle "empoisonne" à son tour.

Considérons maintenant le personnage d'Atalide, amante de Bajazet et rivale de Roxane. On remarque immédiatement que, dans ce que Madame de Sévigné a appelé[15] la "grande tuerie" de la fin de la pièce, Atalide est la seule à se suicider. Fait qui nous semble intéressant pour notre étude, car le suicide d'Atalide est provoqué par autre chose que le seul désespoir d'une femme qui apprend brutalement l'assassinat de son amant. Certes, Atalide est dans un état d'anxiété et de crainte perpétuelles, puisque la vie de Bajazet est constamment remi-

se en question; mais n'est-ce pas, en fait, cette disposition à culpabiliser, si prononcée chez elle, cette tendance croissante à se reprocher ses actions, voire son amour même, qui la conduisent fatalement à se suicider?

Avant d'étudier ce mécanisme psychologique, considérons les conditions affectives qui sont celles d'Atalide. Très tôt, une situation déjà dangereuse pour elle et pour Bajazet, devient critique: Bajazet doit épouser Roxane, ou être mis à mort sur son ordre. Atalide se voit donc confrontée à deux possibilités qui lui inspirent une horreur égale: ou bien on assassine son amant, ou bien on le lui enlève pour qu'il en épouse une autre. L'aspect destructeur du coup que lui porterait la mort de son amant apparaît clairement dans la scène 3 de l'acte IV, lorsque Atalide apprend de Roxane la mort imminente de Bajazet:

Atalide: Quoi! ce prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés!
Roxane: Il le faut, et déjà mes ordres sont donnés.
Atalide: Je me meurs.
Zatime: Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.
(IV,3, v.1202-05)

Quant à la deuxième possibilité - celle qui suppose l'union de Roxane et de Bajazet - Atalide connaît des moments de jalousie affreuse chaque fois qu'elle y songe. Ainsi, elle confie à Bajazet dans le deuxième acte:

Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentais l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.
(II,5, v.685-88)

Il faut admettre que les événements concourent à éveiller la jalousie de la malheureuse Atalide. Elle se voit forcée, par exemple, d'écouter Acomat qui se félicite de l'amour réciproque qu'il croit avoir fait naître entre Bajazet et la Sultane. Ignorant la souffrance qu'il inflige à Atalide, il lui dépeint avec enthousiasme les "transports" auxquels il croit avoir assisté:

> Enfin, avec des yeux qui découvraient son âme,
> L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
> L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
> L'a de ses feux, madame, assuré à son tour.
>
> (III,2, v.885-88)

La douleur et l'amertume qu'en ressent Atalide ne sont que trop évidentes lorque Bajazet reparaît devant elle, en déclarant qu'il a suivi ses conseils, qu'il a assuré sa propre vie en promettant à la Sultane de l'épouser. Atalide lui répond ainsi:

> Non, seigneur,
> Je ne murmure point contre votre bonheur,
> (...)
> Il est vrai, si le ciel eût écouté mes voeux,
> Qu'il pouvait m'accorder un trépas plus heureux;
> Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale;
> Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale;
> Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
> Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
>
> (III,4, v.955-68)

Ce n'est pas la première fois qu'Atalide fait preuve de jalousie. Dès le premier acte, on la voit s'interroger sur la fidélité de Bajazet:

> Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
> Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.
>
> (I,4, v.405-06)

La question se pose: Atalide nourrit-elle en réalité quelques soupçons en ce qui concerne la fidélité de son amant? On peut trouver un élément de réponse dans la scène 6 du dernier acte, où Atalide, qui ignore que Bajazet est déjà mort, plaide pour sa vie auprès de Roxane. Cette fois-ci, affirme-t-elle, elle n'est plus "à feindre disposée";[16] elle a l'intention de dire la vérité. Il semble en effet qu'il soit trop tard pour mentir, puisque Roxane est au courant de tout. Atalide avoue à Roxane qu'elle l'a trompée systématiquement:

> Du soin de mon amour seulement occupée,
> (...)
> Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
> (V,6, v.1578-80)

Puis, elle fait un grand serment. Elle jure par le ciel, par les "grands ottomans"[17] - c'est-à-dire tous les ancêtres royaux dont elle descend - que ce qu'elle va dire est la vérité; et que dit-elle?

> Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
> Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.
> (ibid., v.1593-95)

Bajazet en serait-il effectivement venu sinon à aimer la Sultane, du moins à accepter leur union? Nous reprendrons l'examen de cette question plus loin, en étudiant le personnage de Bajazet. Toutefois, le serment terrible que prête Atalide, ainsi que son allusion à sa propre jalousie, qui, affirme-t-elle, a amené Bajazet à repousser Roxane, indiquent qu'Atalide, au moins, est sincère.

Considérons maintenant cette prédisposition à la culpabilisation, et cette tendance à sombrer dans le remords, qui semblent si prononcées chez Atalide. Nous apprenons dès le début de la pièce qu'elle éprouve à l'égard de Bajazet un sentiment de responsabilité très marqué. Elle surveille ses actions et ses discours, se hâte, chaque fois qu'il agit d'une façon qu'elle trouve impolitique, d'"arranger les choses". Dans la scène 4 du premier acte, elle déclare:

> Car enfin Bajazet ne sait point se cacher.
> Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher.
> Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
> Je donne à ses discours un sens plus favorable.
>
> (I,4, v.391-94)

Lorsque Bajazet est appelé auprès de la Sultane, sans qu'Atalide ait eu le temps de l'entretenir, elle s'écrie: "Au moins si j'avais pu préparer son visage."[18]

Dès le premier acte, Atalide a l'impression que l'amour qui existe entre elle et Bajazet, ainsi que la dissimulation qu'ils pratiquent, peuvent paraître condamnables aux yeux du ciel. Ainsi, lorsqu'elle apprend de Roxane que Bajazet doit l'épouser ou mourir, elle s'écrie: "Le ciel s'est déclaré contre mon artifice."[19] Notons qu'elle parle, non pas de "notre", mais de "mon" artifice. Elle a le sentiment que, si Bajazet et elle sont effectivement à blâmer, c'est elle-même la "plus coupable":

> Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice,
> De deux jeunes amants veut punir l'artifice,
> O ciel! si notre amour est condamné de toi,
> Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi!
>
> (ibid., v.417-20)

Il a été question plus haut de la jalousie qu'éprouve Atalide lors de la "réconciliation" entre Bajazet et la Sultane. Cette jalousie a pour résultat une reprise très nette des "froideurs" du prince à l'égard de Roxane. Alors Atalide, furieuse contre elle-même, et pleine de remords, donne libre cours à sa détresse:

> De quelle crainte encore me laisse-t-il saisie!
> Funeste aveuglement! perfide jalousie!
> Récit menteur, soupçon que je n'ai pu celer,
> Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler?
> C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente;
> J'étais aimée, heureuse; et Roxane contente.
>
> (IV,1, v.1149-54)

Le mot "funeste" s'applique ici à la jalousie d'Atalide; à son "aveuglement". Dès le moment où la lettre de Bajazet est découverte par Roxane, c'est son amour même qu'elle qualifie de "funeste"; car cet amour représente un péril mortel pour Bajazet:

> Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour
> Exposât mon amant tant de fois en un jour?
>
> (V,1, v.1431-32)

À la fin de la pièce, Atalide affirme à Roxane, nous l'avons vu, que c'est par sa faute que Bajazet s'est perdu; qu'elle n'a agi que suivant ses intérêts:

> Jalouse, et toujours prête à lui représenter
> Tout ce que je croyais digne de l'arrêter,
> Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
> Quelquefois attestant les mânes de sa mère;
> Ce jour même, des jours le plus infortuné,
> Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,
> Et de ma mort enfin le prenant à partie,
> Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
> Qu'arrachant malgré lui les gages de sa foi,
> Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
>
> (V,6, v.1595-604)

Lorsque Atalide apprend la mort de son amant, l'on pourrait au moins s'attendre à ce qu'elle fasse allusion à la cruauté de Roxane; or, il n'en est rien. Elle en est venue à se considérer seule responsable de la mort de Bajazet; une "importune ardeur" s'est transformée en "crime":

> Je suis donc arrivée au douloureux moment
> Où je vois par mon crime expirer mon amant!
> (...)
> Et fallait-il encor que, pour comble d'horreurs,
> Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
>
> (V,12, v.1723-28)

Si Bajazet est mort étranglé, Atalide a l'impression de l'avoir étouffé de son amour même:

> Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie;
> Roxane, ou le sultan, ne te l'ont point ravie:
> Moi seule, j'ai tissé le lien malheureux
> Dont tu viens d'éprouver les détestables noeuds.
>
> (ibid., v.1729-32)

Elle l'a trahi, et un traître mérite la mort:

> Mais c'en est trop: il faut, par un prompt sacrifice,
> Que ma fidèle main te venge et me punisse.
>
> (ibid., v.1737-38)

Cette "trahison" ne se limite pas seulement à Bajazet: Atalide se sent également coupable vis-à-vis des glorieux ancêtres de son amant, "qui deviez tous revivre en ce héros."[20]; vis-à-vis de la mère de Bajazet aussi:

> Toi, mère malheureuse, et qui, dès notre enfance,
> Me confias son coeur dans une autre espérance.
>
> (ibid., v.1471-72)

On notera qu'il est de nouveau question d'un sentiment de responsabilité lorsque Atalide considère que le coeur de Bajazet lui avait été "confié".

À ceux qu'elle pense maintenant avoir trahis, Atalide ira jusqu'à associer, non seulement Acomat et ses amis, dont la tentative de coup d'état vient d'échouer, mais Roxane elle-même. En se suicidant, elle croit assurer leur "vengeance":

> Héros, qui deviez tous revivre en ce héros,
> Toi, mère malheureuse, et qui dès notre enfance
> Me confias son coeur dans une autre espérance;
> Infortuné vizir, amis désespérés,
> Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
> Tourmenter à la fois une amante éperdue,
> Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.
>
> (ibid., v.1740-46)

On peut donc voir en Atalide, une femme d'un tempérament prévenant et prédisposé à l'anxiété, et qui éprouve à l'égard de son amant le sens d'une responsabilité très prononcée. Elle est sujette à des crises de jalousie assez compréhensibles d'ailleurs dans la situation affreuse qui est la sienne; d'autant que les doutes qu'elle nourrit en ce qui concerne la capacité de Bajazet pour la fidélité, ne semblent pas dépourvus de tout fondement. Sous les effets néfastes de la tension et de la crainte perpétuelles que lui cause le comportement de Roxane, ce sentiment de responsabilité prend des proportions littéralement écrasantes, ce qui fait qu'Atalide, accablée par le poids de la culpabilité qu'elle croit être la sienne, se donne la mort, s'étant persuadée qu'elle a trahi, non seulement Bajazet, mais tous ceux qui l'ont approché.

Passons maintenant à l'examen du personnage de Ba-

jazet. Ne semble-t-il pas, de prime abord, que si l'un des personnages de cette tragédie avait droit au titre d'"empoisonné", ce devrait être Bajazet lui-même? Considérons la situation qui est la sienne. Ce guerrier acharné[21] languit dans le sérail, loin du champ de bataille. Il est habitué depuis longtemps à la présence perpétuelle de la mort; au cours de la pièce il est deux fois question d'un ordre envoyé par le Sultan Amurat, et qui demande l'exécution de Bajazet. Il est prisonnier, finalement, d'une femme qu'il méprise autant pour son caractère que pour son origine inférieure. Cette "esclave" qui a sur lui un droit de vie ou de mort lui annonce qu'il doit l'épouser ou mourir; dilemme pénible pour Bajazet, qui se trouve pris entre deux femmes; l'une le menace de mort pour le persuader d'accepter une union qui lui répugne, tandis que l'autre, tout en le persuadant d'agir dans ce sens, manifeste une jalousie qui ne peut que conduire Bajazet à vouloir la rassurer de son amour, donc à se perdre.

Si l'on étudie le personnage de Bajazet, on s'aperçoit d'un fait qui nous semble significatif, à savoir, qu'il n'est jamais seul sur scène. Pas un seul monologue n'est accordé à Bajazet; jamais il ne s'interroge, jamais il ne se plaint de l'injustice de la fortune. S'il connaît des moments de désespoir, il ne le fait pas savoir: l'on peut supposer qu'il n'en connaît pas. Chaque fois que Bajazet manifeste une émotion, c'est sous l'effet de la colère ou de l'indignation. Ainsi, lorsque Acomat lui conseille de promettre à la Sultane de l'épouser, et de rompre cette promesse par la suite, Bajazet s'indigne de

cette suggestion:

Acomat: Promettez: affranchi d'un péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

Bajazet: Moi!

(II,3, v.641-43)

Acomat se hâte de l'assurer que des héros sans nombre se sont laissés gouverner uniquement par l'"intérêt de l'état",[22] ne se souciant guère des promesses non tenues. Alors Bajazet rétorque:

Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetaient point par une perfidie.

(ibid., v.653-54)

Il est de nouveau question de "perfidie" lorsque Atalide supplie Bajazet de la quitter pour épouser la Sultane. Le prince s'exclame:

Cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
(...)
Mes serments redoublés de ne vous point quitter;
Tout cela finirait par une perfidie!

(II,5, v.713-17)

Atalide lui demande alors de laisser au moins un peu d'espoir à Roxane, et Bajazet s'emporte de nouveau:

J'irais l'abuser d'une fausse promesse!
Je me parjurerais! Et, par cette bassesse...

(ibid., v. 753-54)

Il déclare, finalement, qu'il ne se sent plus capable de "tromper une amante crédule",[23] car le mensonge lui répugne.

Ne semble-t-il pas que ce qui compte le plus pour ce prince - plus, finalement, que sa vie affective - est

l'idée qu'il se fait de l'honneur? Rappelons-nous que Bajazet se dit: "sans cesse occupé des grands noms de (sa) race"[24]. Il aspire à un héroïsme gagné sur le champ de bataille:

> J'espérais que, fuyant un indigne repos,
> Je prendrais quelque place entre tant de héros.
>
> (ibid., v.740-41)

Considérons la réaction de Bajazet lorsque, suivant la volonté d'Atalide, il se réconcilie avec Roxane. On eût pu s'attendre à le voir, sinon désespéré, du moins quelque peu attristé: il n'en est rien. Bajazet n'a en tête que la jouissance de sa nouvelle liberté:

> Mais enfin je me vois les armes à la main;
> Je suis libre; et je puis contre un frère inhumain
> (...)
> Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
> Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
> Lui disputer les coeurs du peuple et de l'armée,
> Et pour juge entre nous prendre la renommée.
>
> (III,4, v.947-54)

Tout ce qui l'empêche d'être "heureux", avoue-t-il, c'est le sentiment de culpabilité, d'honneur trahi, qu'il éprouve:

> Et je serais heureux, si la foi, si l'honneur,
> Ne me reprochaient point mon injuste bonheur.
>
> (ibid., v.943-44)

Atalide, qui, nous l'avons vu, est consciente du peu de goût de Bajazet pour l'intrigue, et de la promptitude de ses réactions, s'interroge plus d'une fois sur la constance de son amant. Posons-nous une deuxième fois cette question: les doutes que nourrit Atalide, sont-ils jus-

tifiés? Bajazet serait-il resté fidèle à Atalide à travers toutes les épreuves, ou est-ce qu'il en serait venu avec le temps, tenté peut-être par l'offre d'un trône, à s'habituer à l'idée de vivre avec Roxane, à s'adapter à une situation nouvelle? Nous croyons pouvoir répondre maintenant que Bajazet est effectivement d'un caractère assez "arrangeant". Ce n'est pas un personnage à se laisser "empoisonner" par la douleur, ni par quelque autre sentiment. Doit-il perdre son amante, il trouvera sa consolation sur le champ de bataille; répugne-t-il à l'idée d'épouser Roxane? Il s'y habituera peu à peu. Nous avons constaté que l'"honneur" a pour Bajazet une grande importance: remarquons cependant qu'elle n'a pas suffisamment d'importance pour l'empêcher de pouvoir envisager avec plaisir la jouissance d'une liberté gagnée au prix de cet "honneur".

Enfin, avant de quitter le personnage de Bajazet, il convient de noter que, s'il meurt étranglé par les muets, il ne s'agit nullement d'une mort ignominieuse d'"empoisonné", mais plutôt d'une mort de héros. Osmin nous décrit le tableau:

> Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré
> De morts et de mourants noblement entouré,
> Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,
> Ce héros a forcé d'accompagner son ombre.
>
> (V,2, v.1699-1702)

Ainsi, l'atmosphère du sérail, que dominent l'intrigue et la duplicité, est "malsaine" et corruptrice; n'a-t-il pas vu grandir les "empoisonneurs" Roxane et Acomat? L'influence pernicieuse du sérail imprègne la pièce, et des personnages "innocents", tels qu'Atalide, viennent se perdre dans ses mailles empoisonnées.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS MITHRIDATE

Nous avons relevé huit allusions au "poison" dans Mithridate. Au quatrième acte, tourmentée par l'idée qu'elle a été dupe des paroles mensongères du roi, Monime déclare à Xipharès:

> J'ai dû craindre du roi les dons empoisonnés,
> Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.
>
> (IV,2, v.1241-42)

C'est à partir de ce moment que l'on discerne chez la Reine un "empoisonnement" provenant du sentiment de sa responsabilité dans le désir de vengeance qu'éprouve Mithridate à l'égard de son fils. À l'acte suivant Phoedime, qui porte à sa maîtresse le poison que Mithridate destine à Monime, affirme à celle-ci:

> Et ce poison vous dit les volontés du roi.
>
> (V,2, v.1514)

Monime, accablée par le sentiment qu'elle est elle-même responsable de la mort de son amant, s'apprête à avaler le breuvage empoisonné, en déclarant:

> Héros avec qui, même en terminant ma vie,
> Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
> Reçois ce sacrifice; et puisse, en ce moment,
> Ce poison expier le sang de mon amant!
>
> (ibid., v.1535-38)

A l'acte IV, Arbate, apprenant à Monime les vains efforts de Mithridate pour s'empoisonner, déclare:

> D'abord il a tenté les atteintes mortelles
> Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles;
> Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
> "Vains secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
> Contre tous les poisons soigneux de me défendre,

J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.

(V,4, v.1571-76)

Dans la scène 5 de l'acte précédent, le Roi, accablé par son incapacité à surmonter sa passion pour Monime, s'exclame:

> Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
> J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
> J'ai su, par une longue et pénible industrie,
> Des plus mortels venins prévenir la furie;
> Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
> Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
> Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
> Un coeur déjà glacé par le froid des années!
>
> (IV,5, v.1413-20)

Cette dernière citation nous montre sans ambiguïté que le Roi ne cultive guère d'illusions sur les facultés "empoisonneuses" de la passion; en ce qui le concerne, passion et poison sont du même ordre. Cependant, Mithridate finit par triompher de sa passion, et nous tenterons de démontrer que l'immunité au poison, que ce roi a développé au cours des années, correspond chez lui à une résistance au "poison-passion".

Nous nous proposons donc de considérer les effets de la passion sur Mithridate. Nous passerons ensuite à l'examen du personnage de Monime, et nous étudierons sous l'angle du "poison" le sentiment de culpabilité qui l'accable.

Mithridate, roi puissant et guerrier infatigable, grand adversaire des Romains,

> Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
> Vengeait de tous les rois la querelle commune.
>
> (I,1, v.11-12)

est très épris de sa gloire. Cet homme qui déclare à la Reine:

> Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
> Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
> Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
> Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
> Partout de l'univers j'attacherais les yeux;
>
> (II,4, v.562-66)

ne peut supporter d'avoir été vaincu et obligé de fuir devant les Romains. Dès son retour à Nymphée il annonce que, si les Romains ont triomphé de lui, c'est que:

> (...) Pompée a saisi l'avantage
> D'une nuit qui laissait peu de place au courage:
>
> (II,3, v.439-40)

et il décrit la scène:

> Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
> Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
> Le désordre partout redoublant les alarmes,
> Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
> Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
> Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux;
> Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste?
>
> (ibid., v.441-47)

Il ne tarde pas à affirmer son intention de mener une campagne contre Rome, prévenant ainsi des accusations qui ne lui ont pas été faites:

> C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
> Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être
> Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
> J'excuse votre erreur; (...)
>
> (III,1, v.786-89)

À la fin de la pièce, Mithridate mourant pourra se dé-

clarer satisfait d'avoir préservé sa liberté jusqu'au terme de sa vie:

> Ennemi des Romains et de la tyrannie,
> Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie.
>
> (V,5, v.1655-56)

L'on peut supposer qu'un homme aussi intransigeant, aussi peu disposé au compromis, n'est pas un soupirant prévoyant et tendre, et qu'il n'accepterait point qu'on lui enlevât la femme qu'il aime. En effet, Mithridate s'est révélé, au cours de sa longue vie, "jaloux sans retour"[1], ceux qui l'ont blessé ont souvent eu occasion de le regretter. Xipharès, qui essaie de persuader Monime d'épouser Mithridate, lui affirme:

> Vous dépendez ici d'une main violente,
> Que le sang le plus cher rarement épouvante:
> Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
> Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
>
> (IV,2, v.1203-06)

Ce sentiment d'orgueil si prononcé chez Mithridate le rend inhabile au commerce amoureux. Il est désemparé par la passion ardente qu'il éprouve; il s'étonne de ce sentiment qui l'"attache" si fortement:

> Ce coeur nourri de sang et de guerre affamé,
> Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
> Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime.
>
> (II,3, v.459-61)

Ce vieux chef d'armée ne sait trop comment se comporter vis-à-vis de cette femme jeune, désirable et orgueilleuse. Il a tendance à voir dans la femme un être dont les sentiments n'ont pas à être considérés. Il a choisi Monime par-

mi d'autres femmes, il l'a fait venir dans son pays: elle est donc devenue "sa" chose, et il le lui rappelle souvent:

> Et vous portez, madame, un gage de ma foi,
> Qui vous dit toujours que vous êtes à moi.
>
> (II,4, v.541-42)

Celui qui lui "ravirait" son "bien" serait donc criminel: "Malheur au criminel qui vient me la ravir!"[2] s'exclame-t-il à l'acte II.

Le vieux Roi, qui a passé sa vie sur les champs de bataille, a aussi tendance à "politiser" sa relation avec Monime. Il lui propose le mariage en termes qui conviendraient davantage à un traité d'alliance: "Allons donc assurer cette foi mutuelle."[3] Plus tard, il fera un rapprochement entre ce qu'il estime être la "trahison" dont Monime s'est rendue coupable, et l'hostilité des Romains: "coeur ingrat et sans foi,/ Plus que tous les Romains conjurés contre moi."[4] Mithridate trouve incompréhensible qu'une jeune fille dont le pays dépend du sien, moins bien née que d'autres femmes qu'il aurait pu épouser, puisse non seulement ne pas l'aimer, mais de plus, le traiter de la sorte:

> Ne vous souvient-il pas, coeur ingrat et sans foi,
> (...)
> De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,
> Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre.
> (...)
> Songez de quelle ardeur dans Ephèse adorée,
> Aux filles de cent rois je vous ai préférée;
> Et, négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
> Quelle foule d'états je mettais à vos pieds.
>
> (IV,4, v.1289-98)

Lorsqu'il se rend compte de l'amour qui existe entre Moni-

me et Xipharès, et qu'il voit le peu d'effet qu'ont ses remontrances et ses menaces sur la Reine, qui affirme qu'elle préfère mourir que de s'unir à lui, Mithridate, victime d'un sentiment qui jusque-là lui était resté inconnu, reconnaît avec une sorte de rage les qualités "empoisonneuses" de la passion. Il songe avec amertume aux efforts qu'il a faits, au cours de sa vie, pour développer une immunité contre les poisons réels - car il a beaucoup d'ennemis - et voilà qu'un "poison" insoupçonné, et d'un effet "fatal", vient envahir un coeur d'autant plus vulnérable qu'il est "glacé par le froid des années":

> Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
> J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
> J'ai su, par une longue et pénible industrie,
> Des plus mortels venins prévenir la furie.
> Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
> Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
> Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
> Un coeur déjà glacé par le froid des années.
> De ce trouble fatal par où dois-je sortir?
>
> (IV,5, v.1413-21)

Quelles sont les manifestations de cet "empoisonnement" que Mithridate lui-même reconnaît comme tel? En premier lieu, on le voit se retourner contre un fils pour lequel il a toujours éprouvé une "tendresse cachée"[3], un fils à qui il a pu dire:

> Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
> Vous seul qu'aux grands desseins que mon coeur se propose,
> J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon,
> L'héritier de mon sceptre et surtout de mon nom.
>
> (II,6, v.615-18)

et, plein d'une rage jalouse, envisager de faire mettre à

mort ce même fils.

Il convient de noter que Mithridate avait prétendu, lorsqu'il croyait le traître Pharnace aimé de la Reine, qu'il en ressentirait moins de douleur si Monime avait choisi Xiphàres:

> Ma honte serait moindre, ainsi que votre crime,
> Si ce fils, en effet digne de votre estime,
> À quelque amour encor avait pu vous forcer.
> Mais qu'un traître, qui n'est hardi que pour m'offenser,
> De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
> Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place.
> Qu'il soit aimé, madame, et que sois haï...
>
> (II,4, v.599-605)

mais en fait, ce n'est pas le cas. Averti de la faute de son fils aîné, Mithridate n'est pas assez troublé pour que ses projets militaires en soient perturbés:

> Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée,
> Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée:
> D'un voyage important les soins et les apprêts
> (...)
> Dans le même moment demandent ma présence.
>
> (II,5, v.619-24)

La "trahison" de Xipharès, par contre, lui porte un coup extrèmement dur, justement parce qu'il s'agit du fils préféré, auquel Mithridate a toujours accordé toute sa confiance. La colère qui s'empare de Mithridate lorsqu'il apprend que Xipharès et Monime s'aiment, lui fait voir en Xipharès, l'espace d'un instant, une perfidie consommée:

> Tu périras! Je sais combien ta renommée
> Et tes fausses vertus ont séduit mon armée!
>
> (III,6, v.1119-20)

L'on se rend compte du désarroi de Mithridate lorsqu'on

voit ce vieux guerrier envisager, dans son désespoir, de prendre des mesures qui nuiraient gravement à ses projets militaires, lesquels sont pour lui, on le sait, d'une extrême importance. Le roi ne tarde pas, d'ailleurs, à se rendre compte de la folie de ce qu'il se propose:

> Immolons, en partant, trois ingrats à la fois,
> (...)
> Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
> Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
> Mais quelle est ma fureur! et qu'est-ce que je dis!
> Tu vas sacrifier... qui, malheureux? Ton fils!
> Un fils que Rome craint! qui peut venger son père!
> Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
>
> (IV,5, v.1386-96)

Aveuglé momentanément par la passion et la jalousie, Mithridate trouve des arguments dont la mauvaise foi n'est que trop apparente. C'est ainsi qu'il affirme qu'en faisant exécuter ses deux fils et la Reine, il rendra les dieux propices à sa prochaine expédition:

> Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
> Je vais à Rome; et c'est pas de tels sacrifices
> Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices.
>
> (ibid., v.1386-88)

L'instant d'après, il déclare qu'il ferait peut-être mieux de céder Monime à ce fils "si nécessaire"; mais, en fait, Mithridate sait très bien qu'il cultive une illusion, et cette "faiblesse" de sa part le remplit de rage et de chagrin:

> Quoi! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
> La céder à ce fils que je veux conserver?
> Cédons-la. Vains efforts qui ne font que m'instruire
> Des faiblesses d'un coeur qui cherche à se séduire!
> Je brûle, je l'adore, et, loin de la bannir...

Ah! c'est un crime encore dont je la veux punir.

(ibid., v.1401-06)

Écrasé par sa passion, Mithridate, qui, nous l'avons vu, a horreur de se trouver dans une situation infamante, est réduit à s'apitoyer sur lui-même devant la femme qu'il aime:

> Ah! si d'un autre amour le penchant invincible
> Dès lors à mes bontés vous rendait insensible,
> Pourquoi chercher si loin un odieux époux?
> Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous?
> Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
> Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
> Et que, de toutes parts me voyant accablé,
> J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler?
>
> (IV,4, v.1299-1306)

Jeté par le "poison-passion" dans un trouble qui ne lui est pas coutumier, Mithridate garde cependant une lucidité qui laisse croire qu'il n'y a pas eu chez lui un "empoisonnement" total, et totalement destructeur. Il peut se laisser en partie aveugler, mais il ne perd jamais le sens de la réalité, et redevient maître de lui, et capable d'examiner, presque objectivement, les sentiments qu'il éprouve:

> Cédons-la. Vains efforts qui ne font que m'instruire
> Des faiblesses d'un coeur qui cherche à se séduire!
>
> (IV,5, v.1403-09)

Il convient de noter que, même lorsqu'il se trouve aux prises avec sa passion, Mithridate ne perd jamais ses qualités de chef d'armée. Ainsi, lorsqu'il apprend que les Romains, ayant envahi son pays, s'apprêtent à assiéger le palais, il se précipite au combat sans hésiter:

Arcas: De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.
Mithr.: Ciel! Courons.

(IV,7, v.1449-51)

Loin de subir une mort ignominieuse d'"empoisonné", Mithridate meurt, finalement, en héros, se suicidant sur le champ de bataille pour éviter de tomber vivant entre les mains des Romains. Trois fois il essaie de trouver la mort, et par trois fois elle le refuse. Nous reprenons des vers déjà cités, où Arbate nous raconte les vains efforts de Mithridate pour s'empoisonner:

D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
"Vains secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu!
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.

(V,4, v.1571-76)

Mithridate avait depuis longtemps développé une immunisation contre tous les poisons que pouvaient lui administrer ses ennemis: (pratique dont on connaît plusieurs exemples au seizième et au dix-septième siècles.) Peut-on voir dans l'inefficacité du poison sur le corps du vieux Roi une analogie avec sa résistance aux effets "empoisonnés" de sa passion? Le texte que nous avons déjà cité pourrait justifier une telle interprétation.

Ce n'est qu'après avoir tué un grand nombre de ses ennemis, et lorsque sa propre situation paraît désespérée, que Mithridate se plonge un poignard dans le coeur. Devant la mort prochaine, son comportement redevient celui d'un héros "généreux": il ne songe plus qu'à sauver de

la mort Monime, à laquelle il avait auparavant ordonné de prendre le poison qu'il lui faisait porter. Nous reprenons le récit d'Arbate:

> Le roi m'a regardé dans ce triste moment,
> Et m'a dit, d'une voix qu'il poussait avec peine:
> "S'il en est temps encor, cours, et sauve la reine".
>
> (ibid., v.1630-32)

L'on retrouve dans la dernière scène un Mithridate de nouveau "grand". Maintenant au-delà et au-dessus des faiblesses de la passion, il retrouve sa sérénité et sa "générosité". On ne discerne plus chez lui la moindre trace d'"empoisonnement". S'il fait allusion à ses sentiments, c'est afin de demander pour Xipharès - qu'il veut récompenser de son rôle héroïque durant la bataille - l'amour de Monime: S'adressant à celle-ci, il déclare:

> Que ne puis-je payer ce service important
> De tout ce que mon trône eût de plus éclatant!
> Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne;
> Vous seule me restez; souffrez que je vous donne,
> Madame, et tous ces voeux que j'exigeais de vous,
> Mon coeur pour Xipharès vous les demande tous.
>
> (V,5, v.1669-74)

Il nous semble avoir démontré que Mithridate, bien qu'il subisse, à un certain moment, les effets "empoisonneurs" de sa passion, ne peut pas, finalement, être qualifié d'"empoisonné"; car, en fin de compte, Mithridate est un personnage "héroïque", dont les préoccupations essentielles - la guerre, la gloire - finissent par l'emporter sur la passion.

Considérons maintenant le personnage de Monime, jeune fille noble et fière, arrachée de son pays natal pour épou-

ser un vieillard qu'elle n'aime pas, et qui, nous l'avons vu, tend à considérer qu'elle lui doit une soumission totale. Pour accomplir ce cruel devoir, elle se voit contrainte de se séparer de celui qu'elle aime. L'on ne s'étonnerait guère que de telles circonstances aient favorisé un "empoisonnement"; effectivement, l'on voit Monime, vers la fin de la pièce, tenter de se donner la mort. Il nous semble cependant qu'en étudiant de près la situation de Monime, son caractère, ses relations avec Mithridate et avec Xipharès, l'on finit par constater que si Monime subit un "empoisonnement", son origine ne procède ni de sa situation générale, ni du traitement qu'elle reçoit de la part du Roi. Il naît de l'amour qu'elle éprouve pour Xipharès, et se développe suivant le sentiment de culpabilité qui envahit la Reine peu à peu, lorsque la vie de son amant se trouve menacée.

Examinons d'abord la situation qui est celle de Monime, et les sentiments de la jeune fille à l'égard de celui qu'elle doit épouser. Arrachée du sein de sa famille, et transportée dans un pays étranger pour en épouser le roi, Monime garde une idée très nette de ce qu'elle estime être son devoir. Sa famille, contrainte de s'incliner devant la volonté du roi, ne pouvaient pas refuser de la lui livrer: "Ce fut pour ma famille une suprême loi:/ Il fallut obéir."[6] déclare Monime dès le premier acte.

Mithridate exerce sur Monime, elle-même l'avoue, un "droit tout-puissant".[7] Elle est prête à souffrir le "joug d'un (...) hymen sans amour",[8] malgré sa passion pour Xipharès, dont le souvenir la hante. S'adressant à son amant, elle déclare:

> Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
> Peut m'arracher du coeur quelque indigne soupir;
> Que je verrai mon âme, en secret déchirée,
> Revoler vers le bien dont elle est séparée;
>
> (II,6, v.729-32)

Manquer à son devoir est pour elle impensable; ce serait d'abord trahir sa famille; ainsi, elle déclare à Mithridate:

> Seigneur, vous pouvez tout: ceux par qui je respire
> Vous ont cédé sur moi leur souverain empire;
>
> (II,4, v.547-48)

Monime garde une idée très haute de sa "gloire", comme en témoignent ces paroles qu'elle adresse à Xipharès:

> Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
> Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
> Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
> Où je vais vous jurer un silence éternel.
>
> (II,6, v.695-98)

Quel sont les sentiments de Monime à l'égard de ce grand roi dont la renommée s'étend par tout l'Orient? Elle ne l'aime pas, on le sait, mais elle lui répond toujours avec courtoisie et dignité. Ce n'est qu'au quatrième acte, après que le Roi se soit joué d'elle, qu'apparaissent ses véritables sentiments. Ainsi, lorsque Xipharès la supplie d'épouser Mithridate pour échapper à la mort, elle s'écrie:

> Quoi! Vous me demandez que j'épouse un barbare,
> Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare?
>
> (IV,2, v.1251-52)

et elle gardera désormais cette conviction de la "barbarie" de Mithridate, qui dès lors ne représentera plus pour elle une personne à laquelle il faut obéir absolument. Par la

cruauté gratuite dont il fait preuve en cherchant à se venger de Xipharès, il perd son droit à l'obéissance de Monime.

Xipharès: Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais.

Monime: Eh! connaissais-je alors toute sa barbarie?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux?

(ibid., v.1253-58)

Vers la fin de la pièce, lorsque la malheureuse Monime affirme qu'elle n'a plus envie de vivre, elle laisse échapper un cri qui trahit sa conviction profonde de la supériorité de sa Grèce natale sur le pays "barbare" de Mithridate:

Si tu m'aimais, Phoedime, il fallait me pleurer
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.

(V,2, v.1525-28)

Ce sentiment de la supériorité culturelle de la Grèce est étroitement lié à celui de la supériorité de sa "race" par rapport à Mithridate, bien que son pays natal, l'Épire, soit actuellement asujetti à son empire. Il est exprimé dès le premier acte lorsque, s'adressant à Pharnace, Monime déclare:

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse est mon pays; mais je suis descendue
D'aïeux, ou rois, seigneur, ou héros, qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois.

(I,3, v.247-54)

À l'acte suivant, elle adopte un ton nettement condenscen-

dant en parlant de Mithridate qui la soupçonne d'aimer Pharnace:

> Je le pardonne au roi, qu'aveugle sa colère,
> Et qui de mes secrets ne peut être éclairci,
>
> (II,6, v.648-49)

Cette jeune fille d'un esprit indépendant et fier, reste très consciente du fait que, depuis qu'on l'a fait venir à Nymphée, elle n'est plus libre de ses mouvements. Elle se qualifie d'"esclave couronnée",[9] se plaint à Xipharès d'être "Reine longtemps de nom, mais en effet captive,"[10]. Quant à Xipharès, il se rend très bien compte de l'importance qu'attache Monime à sa liberté personnelle. Ainsi, il lui déclare dès le premier acte: "Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi;"[11] et, un peu plus loin, il lui demande:

> Vous croyez qu'abusant de mon autorité
> Je prétends attenter à votre liberté?
>
> (I,2, v.217-18)

Or, qu'est-ce qui amène cette reine qui, au début de la pièce, acceptait, par devoir, d'épouser un homme qu'elle méprise, à repousser ensuite cette union? Nous croyons avoir déjà apporté un élément de réponse à cette question, en montrant que la cruauté manifestée par Mithridate, lorsqu'il envisage de mettre à mort son propre fils, répugne à Monime. Il nous semble aussi que cette fierté qui, nous l'avons vu, caractérise le personnage de Monime, joue un rôle important dans son refus. Au quatrième acte, Mithridate l'amène par ruse à avouer son amour pour Xipharès. Les paroles accusatrices qu'adresse Monime au Roi à la suite de cet aveu, démontrent clairement à quel point elle se sent humiliée de

s'être ainsi "mise à nu" devant une personne qui abuse de sa confiance:

> Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
> Demeurera toujours présent à ma pensée;
> Toujours je vous croirais incertain de ma foi,
> Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi,
> Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
> Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
> Et qui, me préparant un éternel ennui,
> M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui.
>
> (IV,4, v.1347-54)

Nous avons déjà parlé de la grande importance que Monime attache à sa liberté. Il semble qu'en lui arrachant cet aveu où il est question de son amour pour Xipharès, Mithridate atteint Monime pour la première fois, et elle ne peut supporter cette atteinte à sa liberté. Si elle se plaignait, au début de la pièce, de sa situation d'"esclave couronnée", elle restait cependant "libre" dans la mesure où elle choisissait de suivre les intérêts de sa "gloire" en épousant Mithridate. Il semble que ce soit justement cette fierté, ce souci de sa "gloire" qui, en même temps qu'il la pousse vers Mithridate, fait qu'elle l'a toujours tenu à distance, et la préserve ainsi d'un "empoisonnement" éventuel.

On peut également affirmer que l'emploi qu'elle fait, dans la déclaration ci-dessus, des mots ayant une implication sexuelle, ("honteux", "forcée", "outrage", "lit", "cruel avantage", "rougir") montre l'horreur qu'elle ressent à la pensée de s'unir à Mithridate. Elle avait déjà avoué à Xipharès[12] qu'elle trouvait "odieux" l'amour que lui portait celui-ci.

Il semblerait donc qu'en ce qui concerne sa relation avec Mithridate, Monime évite, ou plutôt refuse, l'"empoi-

sonnement". Examinons maintenant le "fatal amour"[13] qu'elle porte à Xipharès, et tentons de voir comment il se peut que la mort supposée de celui-ci puisse l'amener à vouloir se suicider, et à se considérer comme responsable de la mort de son amant.

C'est au début de l'acte II que Monime apprend que l'amour qu'elle éprouve depuis longtemps pour Xipharès est partagé. Cet amour conçu avant qu'elle ne connaisse Mithridate est désormais défendu, et la révélation du sentiment qu'éprouve Xipharès à son égard ne fait qu'aviver la douleur de Monime; elle le confie à Phoedime:

> Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser;
> Xipharès ne s'offrait alors à ma mémoire
> Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire:
> Et je ne savais pas que, pour moi plein de feux,
> Xipharès des mortels fût le plus amoureux.
>
> (II,1, v.398-402)

Ces jeunes amants sentent qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Par une cruelle ironie du sort, ils ne sont pas destinés à être réunis. Ainsi, Monime s'exclame à l'acte II:

> Inutile ou plutôt funeste sympathie!
> Trop parfaite union par le sort démentie!
> Ah! par quel soin cruel le ciel avait-il joint
> Deux coeurs que l'un pour l'autre il ne destinait point!
>
> (II,6, v.691-94)

Monime est surtout déchirée à la pensée des souffrances qu'éprouve Xipharès:

> Il m'adore, Phoedime; et les mêmes douleurs
> Qui m'affligeaient ici, le tourmentaient ailleurs.
>
> (II,1, v.405-06)

Phoedime, si je puis, je ne le verrai plus;
Malgré tous les efforts que je pourrais me faire,
Je verrais ses douleurs, je ne pourrais me taire.

(ibid., v.414-16)

Au quatrième acte, Monime est en proie à un terrible dilemme concernant la bonne foi de Mithridate, à qui elle vient d'avouer son amour pour Xipharès. Si elle craint la colère du roi, ce n'est point pour elle, mais pour son amant, et on remarque déjà chez elle les premiers signes d'un sentiment de culpabilité qui peu à peu prend possession de son âme:

Le roi feignait! Et moi, découvrant ma pensée...
O dieux! en ce péril m'auriez-vous délaissée?
Et se pourrait-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant?

(IV,1, v.1135-38)

Son esprit, tout occupé de sa passion pour Xipharès, se reporte au moment où elle avait voulu lui cacher son amour. Elle regrette profondément son refus d'alors:

Quoi, Prince! quand tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressais toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché,
Je t'ai même puni de l'avoir arraché.

(ibid., v.1139-43)

Lorsque Xipharès survient enfin, la dignité et la réserve dont Monime a fait preuve jusqu'ici dans ses rapports avec son amant ne paraissent plus. C'est elle qui lui adresse la parole la première:

Seigneur, je parlais de vous-même;
Mon âme souhaitait de vous voir en ce lieu,
Pour vous...

(IV,2, v.1180-82)

Mais Xipharès l'interrompt, déclare qu'ils sont trahis, que Mithridate sait tout, et que sa propre vie s'en trouve menacée. Il la supplie d'échapper à la colère du Roi en épousant Mithridate, sans se préoccuper du sort de son amant. La réaction de Monime est immédiate: "Ah! je vous ai perdu."[14] s'exclame-t-elle. Xipharès, se hâtant de la rassurer, ne fait qu'aggraver la situation, car il insiste sur l'hostilité qu'il porte au "traître" dont il ne connaît pas encore l'identité:

> Heureux si je pouvais, avant que m'immoler,
> Percer le traître coeur qui m'a pu déceler!
>
> (ibid., v.1225-26)

Alors Monime relate à Xipharès comment Mithridate s'est joué d'elle, en déclarant qu'elle seule est responsable de la situation malheureuse qui est à présent la leur:

> Que sais-je enfin? J'ai dû vous être moins funeste;
> J'ai dû craindre du roi les dons empoisonnés,
> Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.
>
> (ibid., v.1240-42)

Les "dons empoisonnés" dont Monime se plaint, ne sont autres que les promesses réitérées et mensongères de la part du Roi, de la marier à Xipharès; "empoisonnés" parce que, par suite de l'aveu qu'elle fait au Roi, celui-ci envisage de faire mettre à mort Xipharès.

Dans la scène 1 du dernier acte, Monime, persuadée que Xipharès a cessé de vivre, cherche à son tour le trépas. Du bandeau royal, qui proclame son rang de future épouse du Roi, "Instrument et témoin de toutes mes douleurs,"[15] elle fait un noeud pour se pendre. Phoedime la supplie d'attendre que le bruit qui veut que Xipharès

soit mort ait été confirmé. Monime ne veut plus l'écouter: elle commence à perdre le sens de la réalité, et déclare que, si Xipharès ne vit plus, c'est elle, plutôt que les Romains, qui en est responsable; (ce qui est manifestement faux: la lutte continue contre les Romains, et les conflits familiaux dont Monime est en partie responsable, étant deux choses différentes et sans rapport l'une avec l'autre).

> Il est mort; et j'en ai pour garants trop certains
> Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
> (...)
> Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
> Quoi! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
> Et dans tous ses malheurs reconnaître tes crimes!
>
> (ibid., v.1477-84)

Ce qu'elle dit ensuite laisse croire que Monime en est venue à assumer la responsabilité non seulement des conflits existants dans la famille de Mithridate, mais aussi de l'hostilité manifestée par les Romains à l'égard de Xipharès:

> De combien d'assassins l'avais-je enveloppé!
> Comment à tant de coups serait-il échappé?
> Il évitait en vain les Romains et son frère;
> Ne le livrais-je pas aux fureurs de son père?
>
> (ibid., v.1485-88)

Monime se considère comme un élément destructeur, qui aurait amené la ruine d'une famille entière, en semant une discorde fatale dans cette famille déjà désunie:

> C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
> Vins allumer le feu qui les embrase tous;
> Tison de la discorde, et fatale furie,
> Que le démon de Rome a formée et nourrie.
>
> (ibid., v.1489-92)

Elle éprouve maintenant un sentiment de culpabilité tant à l'égard du père que du fils:

> Et je vis! Et j'attends que, de leur sang baigné,
> Pharnace des Romains revienne accompagné,
> Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie!
>
> (ibid., v.1493-95)

Persuadée à présent que ses "crimes" méritent le plus grand châtiment, Monime affirme son intention de se donner la mort, trompant ainsi le sort qui semble vouloir la préserver:

> La mort au désespoir ouvre plus d'une voie;
> Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
> Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
> Je trouverai la mort jusque dans vos bras mêmes.
>
> (ibid., v.1496-99)

L'on ne manquera pas de remarquer la violence des termes employés par Monime au cours de cette scène, images de plus en plus effrayantes, qui nourrissent sa fièvre destructrice.

Lorsque survient Arcas, lui annonçant que, sur l'ordre du Roi, elle devra avaler un breuvage empoisonné, Monime s'en empare avidement, et déclare qu'elle se trouve enfin libre:

> À la fin je respire; et le ciel me délivre
> Des secours importuns qui me forçaient de vivre.
> Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
> Je puisse de mon sort disposer à mon choix.
>
> (V,2, v.1519-22)

Ne semble-t-il pas, cependant, que Monime cultive une illusion, en affirmant sa "liberté"? Les scènes précédentes ont montré qu'elle n'est plus "libre"; écrasée

par un sentiment de culpabilité, si elle veut mourir, c'est en fonction de sa conviction qu'elle doit se punir de ce qu'elle estime être son "crime": "puisse, en ce moment,/ Ce poison expier le sang de mon amant!".[16]

On a affirmé[17] qu'idéalement, Monime meurt ici. Effectivement, l'on peut se demander si la brusque arrivée d'Arbate, qui l'empêche d'avaler le poison, aussi bien que la réconciliation finale entre Monime et Xipharès, ne marquent pas une chute de l'intérêt tragique. Il nous semble que l'état de frénésie désespérée et d'accablement total auquel s'est trouvé réduit ce personnage dont le comportement, au début de la pièce, était caractérisé par une fierté et une dignité très prononcées, devrait logiquement mener à la mort que Monime souhaite si ardemment. Ne peut-on pas ici évoquer Atalide, qui, ayant subi un "empoisonnement" similaire, donne par son suicide sa conclusion à la tragédie?

À la fin de la pièce, Mithridate mourant est transporté sur la scène. Monime sait à présent que Xipharès vit, et cependant, son sentiment irraisonné de culpabilité ne semble pas l'avoir quittée, car elle prétend toujours avoir une part de responsabilité dans la mort de Mithridate:

> Ah! que, de tant d'horreurs justement étonnée,
> Je plains de ce grand roi la triste destinée.
> Hélas! et plût aux dieux qu'à son sort inhumain
> Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
> Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
> Je le pusse pleurer sans en être coupable.
>
> (V,4, v.1639-44)

Nous avons signalé plus haut le rapprochement que l'on peut établir entre l'"empoisonnement" de Monime et

celui d'Atalide. Notons, cependant, que tandis qu'Atalide sent qu'elle a "trahi" jusqu'aux ancêtres royaux dont Bajazet descend, et qu'elle affirme que son souvenir même doit disparaître, Monime, elle, garde encore quelque considération pour sa "gloire". Au moment même où elle s'empare du poison, elle demande à Phoedime de retourner en Grèce, et d'y raconter sa destinée malheureuse:

> Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
> Et, si mon nom encor se conserve parmi eux,
> Dis-leur ce que tu vois; et de toute ma gloire,
> Phoedime, conte-leur la malheureuse histoire.
>
> (V,2, v.1529-32)

Est-ce afin de rendre plus vraisemblable l'union finale des amants, que Racine semble vouloir montrer que le sentiment de culpabilité éprouvé par Monime n'a pas, à la différence d'Atalide, entièrement dominé sa personnalité? Dès lors, peut-on avancer que la composition du personnage de Monime présente des incohérences? Nous le pensons, d'autant plus que la pièce elle-même ne nous semble pas former un ensemble dramatique cohérent. Mithridate s'annonce tragique, tant en raison de la situation déchirante qui est celle de Monime, que du caractère intransigeant du "barbare" Mithridate. Au fur et à mesure que l'action se déroule, ces deux personnages subissent un "empoisonnement" affectif et psychologique qui les mène au bord du désespoir. Ne s'attendrait-on pas à un dénouement tragique, conséquence logique des "empoisonnements" dont nous avons tracé le cours, et également du caractère de Mithridate, tel qu'il nous a été présenté au début de la pièce? Le dénouement que nous donne Racine est tout autre, car,

à la fin de la pièce, tout le monde est content: les jeunes amants se retrouvent, et Mithridate, ayant vu s'enfuir l'armée romaine, meurt heureux.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS IPHIGÉNIE

Nous avons relevé une allusion indirecte au "poison" dans cette tragédie. Ayant trahi, par jalousie et par dépit, celle qui lui a offert son amitié et sa protection, Ériphile est traitée de "serpent" par Aegine, confidente de Clytemnestre:

> Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
> Madame, savez-vous quel serpent inhumain
> Iphigénie avait retiré dans son sein?
>
> (V,4, v.1674-75)

Cette Ériphile est sans aucun doute un être "venimeux", elle-même "empoisonnée" par une rancune et un ressentiment fortement enracinés, qui déterminent son comportement. Nous nous proposons d'étudier ce personnage sous l'angle du "poison", pour passer ensuite à un examen des effets "empoisonneurs" de l'atroce dilemme qu'affronte le Roi Agamemnon.

Le personnage d'Ériphile est plus ou moins inventé. Racine affirme dans sa préface que tout ce qu'il a pu lire à propos de cette "fille du sang d'Hélène",[1] c'est qu'une fille qu'Hélène avait eue de Thésée avait été sacrifiée en Aulide. Il se trouvait donc libre de représenter ce personnage comme il lui plaisait, et, afin que le sort plutôt désagréable qui est celui d'Ériphile, ne semble pas tout à fait immérité, il fit d'elle cette personne rancunière et vindicative qui tombe dans le malheur même "où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale". Ce fut Racine qui donna à ce personnage le nom d'Ériphile, qui veut dire "amoureuse de discorde".

Suivant les principes aristotéliciens, Racine, dans

cette même préface, parle de la "compassion" que doit susciter la victime d'un sort tragique, et que le spectateur, d'après lui, doit éprouver pour Ériphile. Nous croyons cependant que la façon dont Racine a traité le personnage d'Ériphile ne correspond pas à ce qu'il annonce dans sa préface. Ériphile est la moins sympathique des "empoisonnés" du théâtre racinien. Bien qu'à première vue sa situation puisse paraître digne de compassion, en réalité son état de constante détresse est, en partie, une conséquence de sa propre personnalité.

Cherchons à voir, d'abord, dans quelle mesure Ériphile peut être digne de pitié. Elle-même énumère si souvent et si longuement ses sujets de plainte, que l'on ne peut guère se méprendre sur ce point: elle n'a jamais connu ni père ni mère, et elle ignore jusqu'à sa propre identité. Il y a pourtant une forte possibilité qu'elle soit issue d'une famille troyenne; sachant cela, elle se voit obligée d'assister aux préparations de guerre d'une nation qui s'apprête à assiéger la sienne. Enfin, captive d'un guerrier grec, elle éprouve une passion non partagée pour son ravisseur.

Ériphile n'est pas seule à estimer que sa situation est digne de pitié. Iphigénie la plaint aussi; elle demande à Achille de la libérer de "ses fers que je plains",[2] en lui déclarant: "Vous savez ses malheurs, vous les avez causés".[3]

Si la "noire destinée" d'Ériphile la conduit irrésistiblement à une mort sanglante sur l'autel d'Aulide, son tempérament et son comportement n'y sont pas étrangers, comme le fait remarquer Calchas au moment du sacrifice:

> Sous un nom emprunté sa noire destinée
> Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
>
> (V,6, v.1757-58)

Quelle est la véritable nature des "fureurs" qui poussent Ériphile à suivre Iphigénie en Aulide, et à tenter ensuite d'entraîner la ruine de sa rivale. Nous voyons dans l'amertume et la malveillance constantes dont fait preuve Ériphile, bien plus qu'une simple manifestation de jalousie, à l'égard d'une rivale plus favorisée qu'elle. Une brève analyse des plaintes qu'Ériphile laisse échapper, permettra de préciser les traits de sa psychologie.

Ériphile est hantée par l'idée qu'elle n'a jamais connu ses parents:

> Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
> Je reçus et je vois le jour que je respire
> Sans que père ni mère ait daigné me sourire.
>
> (II,1, v.426-28)

> Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
> Etrangère partout, n'ai pas, même en naissant,
> Peut-être reçu d'eux un regard caressant.
>
> (II,3, v.586-88)

Sensible surtout au fait qu'elle a été privée d'<u>affection</u> familiale - elle n'a pas connu de "sourire", ni de "regard caressant" - elle a l'impression d'avoir été une enfant non voulue: "(Je) n'ai pas, même en naissant,/ Peut-être reçu d'eux un regard caressant." Il convient de noter que, bien qu'Ériphile soit convaincue que le fait de perdre ses parents est un malheur irréparable, elle n'a pas un mot de sympathie pour son amie Doris, dont le père, protecteur d'Ériphile, a été tué par Achille lors de la prise de Lesbos. Selon Ériphile, c'est elle-même, plutôt

que Doris, qu'aurait desservi Achille, "Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père."[4] Il semble même qu'elle reproche au père de Doris d'être mort, et de l'avoir ainsi abandonnée:

> Ton père, enseveli dans la foule des morts,
> Me laisse dans les fers à moi-même inconnue.
>
> (II,1, v.448-49)

En réalité, le désir de connaître son origine ne la préoccupe pas autant qu'elle le prétend. Bien qu'elle affirme être venue en Aulide pour interroger Calchas sur sa naissance, ses intentions sont en fait différentes:

> Une secrète voix m'ordonna de partir,
> Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
> Peut-être j'y pourrais porter mon infortune;
> Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,
> Quelqu'un de mes malheurs se répandrait sur eux.
> Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
> D'apprendre à qui je dois une triste naissance;
>
> (II,1, v.516-22)

Sa captivité fournit à Ériphile d'autres sujets de plainte. Elle se qualifie de "vile esclave des Grecs",[5] mais en réalité, sa condition de prisonnière ne lui répugne pas autant qu'elle le prétend. Comme le fait remarquer Iphigénie, Ériphile se complaît à revivre cet enlèvement brutal qui a vu naître sa passion pour Achille:

Ériphile: Moi, j'aimerais, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux.
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

Iphigénie: Oui, vous l'aimez, perfide;
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,

Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme,
Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.

(II,5, v.675-84)

Ériphile garde la conviction inébranlable de sa propre "infortune". L'on discerne chez cette femme qui se déclare "Toujours infortunée et toujours inconnue",[6] les signes d'un véritable complexe de persécution: "Je suis et je serai la seule infortunée",[7] déclare-t-elle avec amertume, comparant sa propre situation avec celle d'Iphigénie. Ailleurs, elle parle de s'enfuir pour "cacher un sort si digne de pitié".[8] Les Grecs, qui ne montrent à Ériphile aucune hostilité, sont traités de "persécuteurs", parce qu'ils se préparent à faire la guerre aux Troyens, auxquels elle pense être liée par le sang. Elle s'en plaint à Achille:

Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;

(III,4, v.882-86)

Elle se croit haïe et opprimée des dieux mêmes:

Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.

(II,1, v.485-86)

L'oracle qui condamne Iphigénie n'a pour but, selon Ériphile, que d'augmenter ses propres souffrances, car elle verra Iphigénie sauvée de la mort par Achille qui l'aime, et montrée, une fois de plus, sous un jour favorable. Se confiant à Doris, elle déclare:

Achille à son malheur saura mettre obstacle.
Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment,
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.

(IV,1, v.1109-12)

Elle est persuadée que sa passion pour Achille n'est qu'une manifestation de cette persécution des dieux; ce sont eux qui lui ont imposé cet amour qui la "possède":

Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
(...)
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.

(II,1, v.481-86)

La jalousie torturante que ressent Ériphile à l'égard d'Iphigénie n'est pas seulement une jalousie passionnelle. C'est plutôt l'envie et le ressentiment dévorants d'une personne qui n'a rien, à l'égard de celle qui lui paraît tout avoir. Pour Ériphile, privée de famille, d'amour, d'identité même, Iphigénie est privilégiée à tous points de vue. Ériphile la déteste en raison de sa naissance:

Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom?

(II,5, v.707-08)

demande-t-elle amèrement à Iphigénie; et aussi pour l'affection dont l'entourent ses parents:

Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que père ni mère ait daigné me sourire,

(II,1, v.421-26)

Elle est persuadée que les intérêts d'Iphigénie seront toujours protégés; que ceux qui veillent sur elle sauront bien empêcher qu'il lui arrive malheur. S'adressant à Doris, elle s'exclame:

> Eh quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
> On supprime des dieux la sentence mortelle;
> Et, quoique le bûcher soit déjà préparé,
> Le nom de la victime est encore ignoré;
> (...)
> Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée,
> Je suis et je serai la seule infortunée.
>
> (IV,1, v.1112-26)

Même le danger mortel où se trouve Iphigénie fournit à Ériphile l'occasion d'envier son sort, car elle a vu l'horreur et l'indignation d'Achille, lorsqu'il apprend le sort auquel est destinée Iphigénie:

> Jamais de tant de soins mon esprit agité
> Ne porta plus d'envie à sa félicité.
> Favorables périls! Espérance inutile!
> N'as-tu pas vu sa gloire et le trouble d'Achille?
>
> (ibid., v.1091-94)

C'est à Iphigénie qu'a été réservée la "félicité" de provoquer des signes de tendresse et de faiblesse affective chez ce héros connu pour sa dureté:

> Ce héros, si terrible au reste des humains,
> Qui ne connaît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
> Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
> Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
> Suça même le sang des lions et des ours,
> Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage:
> Elle l'a vu pleurer et changer de visage.
>
> (ibid., v.1096-1102)

Iphigénie, pour sa part, se montre très aimable à l'égard d'Ériphile; Doris le signale à sa maîtresse:

Maintenant tout vous rit: l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de soeur;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur,

(II,1, v.409-12)

Mais Ériphile n'est nullement disposée à se lier d'amitié avec cette jeune fille qui rayonne d'un bonheur qui lui fait éprouver un ressentiment profond. Elle va essayer de tirer profit de la bonté d'Iphigénie pour se retourner contre elle, et "empoisonner" son bonheur:

Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager;
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée,
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
Traverser un bonheur que je ne puis souffrir.

(ibid., v.503-08)

Elle ne sait pas encore de quelle façon elle pourra nuire à Iphigénie, mais elle pense qu'en la suivant, elle pourra peut-être lui porter malheur. Nous reprenons des vers déjà cités:

Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrais porter mon infortune;
Que peut-être, approchant ses amants trop heureux,
Quelqu'un des mes malheurs se répandrait sur eux.

(ibid., v.516-20)

Cette notion de la "contagion" du mal, envisagée par un personnage qui croit être victime de la haine des dieux, était déjà apparue dans Andromaque. Oreste craignait que ses malheurs n'atteignent son ami Pylade: Ériphile, plus malveillante, souhaite qu'Iphigénie soit atteinte de son

mal, et que son bonheur en soit détruit.

Si Ériphile finit par dénoncer Iphigénie aux Grecs, c'est qu'elle a enfin trouvé le moyen de la détruire, de la punir de son "bonheur(...)tranquille", et surtout du fait d'être aimée d'Achille:

> Ah! je succombe enfin;
> Je reconnais l'effet des tendresses d'Achille;
> (...)
> Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.
> (IV,2, v.1488-81)

Nous voyons également dans cette initiative d'Ériphile une autre motivation: le désir de s'affirmer. Ce personnage éprouve tout à tour le besoin de se cacher, d'échapper au regard réprobateur d'un monde qui lui est hostile:

> Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
> (II,8, v.756)

> Je périrai, Doris; et par une mort prompte,
> Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte.
> (II,1, v.525-26)

et le besoin d'affirmer sa présence, d'exister:

> Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
> Je pouvais contre Achille armer Agamamnon;
> (...)
> Et si de tout le camp mes avis dangereux
> Faisaient à ma patrie un sacrifice heureux;
> (IV,1, v.1135-40)

> Je n'emporterai point une rage inutile,
> (IV,2, v.1489)

Ériphile doit être considérée comme un cas pathologique, incapable de surmonter l'état d'accablement et de pessimisme qui lui est habituel. Sa réaction négative,

lorsque les circonstances semblent indiquer qu'Achille s'intéresse à elle, le démontre assez: elle refuse tout simplement de le croire:

> Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
> Achille préférât une fille sans nom,
> Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
> C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre?
>
> (II,5, v.707-10)

Notons aussi que toute compassion qu'aurait pu montrer Achille à l'égard de sa captive est sommairement rejetée par Ériphile comme simulée. Avouant à sa confidente son amour pour Achille, et spéculant, avec l'amertume qui lui est coutumière, sur les origines de cette passion, elle déclare:

> Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
> Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
>
> (II,1, v.483-84)

Ce coeur "envenimé" éprouve le besoin de répandre son "poison" sur l'être qui le fait souffir le plus; mais Ériphile ne réussit qu'à attirer sur elle-même la mort sanglante qu'elle destinait à Iphigénie, et vers laquelle l'entraînait inéluctablement sa propre destinée. Le "poison" qui l'habite, et qu'elle aurait voulu répandre sur autrui, meurt avec elle.

Bien plus digne de notre compassion est l'atroce dilemme d'Agamemnon, dont l'incapacité de subordonner son amour pour sa fille aux intérêts de l'État, risque de le détruire. Son comportement est celui d'un homme désemparé. Pour essayer de sauver Iphigénie, Agamemnon va se commettre en un tissu de mensonges et de ruses qui ne mèneront à rien. Ayant tout hasardé, et n'ayant rien

accompli finalement, il assistera en spectateur impuissant à l'accomplissement du destin.

> Hélas! en m'imposant une loi si sévère,
> Grands dieux, me deviez-vous laisser un coeur de père?
>
> (IV,5, v.1321-22)

s'écrie Agamemnon, accablé par l'angoisse. Au premier acte, il essaie de communiquer ce sentiment à Ulysse, père lui aussi, mais selon Agamemnon, peu sensible. Le Roi demande à Ulysse de se mettre en sa place, en lui faisant envisager son propre fils Télémaque préparé pour le sacrifice:

> Ah! seigneur! qu'éloigné du malheur qui m'opprime
> Votre coeur aisément se montre magnanime!
> Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel,
> Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
> Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
> Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
> Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
> Et courir vous jeter entre Calchas et lui.
>
> (I,3, v.321-28)

Cette jeune princesse aimable et vertueuse, et pour qui Agamemnon éprouve une affection et une estime incomparables, est la dernière à mériter cette mort sanglante:

> Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
> Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains;
> Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
> Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
> Un respect qu'en son coeur rien ne peut balancer,
> Et que j'avais promis de mieux récompenser.
>
> (I,1, v.115-20)

Les nuits d'Agamemnon sont troublées par des cauchemars, où le sentiment de culpabilité qu'éprouve le Roi à l'égard des dieux auxquels il ne peut se résoudre à obéir, est lié à la crainte de leur vengeance:

Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilège,
Me venaient reprocher ma pitié sacrilège;
Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé menaçaient mes refus.

(ibid., v.83-88)

Ulysse rappelle à Agamemnon que c'est sur la demande de celui-ci, et pour épouser sa querelle, que les rois de la Grèce se sont réunis en Aulide. Il lui laisse entendre que ces rois ne prendraient guère en bonne part qu'on les congédie sur un tel prétexte:

Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire,
Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer!

(I,3, v.317-20)

Dès la première scène, Agamemnon avait fait observer à son confident que, selon les paroles d'Ulysse, une telle démarche le plongerait dans une honte éternelle:

De quel front, immolant tout l'état à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille.

(I,1, v.77-78)

argument qui a beaucoup de force pour Agamemnon, jaloux d'un pouvoir dont la jouissance le remplit d'orgueil:

Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ce nom de roi des rois, et de chef de la Grèce,
Chatouillait de mon coeur l'orgueilleuse faiblesse.

(ibid., v.79-82)

Agamemnon, en sauvant sa fille de la mort, se verrait obligé de contempler l'effondrement de sa puissance, la ruine

de l'expédition si glorieusement montée, la mutinerie de ses troupes. L'idée d'agir en compromettant sa "gloire" est contraire à toutes les tendances naturelles de ce roi dont la fille peut affirmer:

> Et mon père est jaloux de son autorité,
> On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
>
> (III,7, v.1064-65)

C'est justement cette "soif de régner" que Clytemnestre, mise au courant des intentions d'Agamemnon, et en proie à un sentiment d'horreur et d'angoisse profond, reprochera à son époux. Mais sa douleur corrompt son jugement sur la vrai attitude d'Agamemnon; elle l'accuse de sacrifier leur fille, non au bien public, mais à son propre orgueil. Pour elle, son époux n'a qu'une crainte: perdre son pouvoir:

> Cette soif de régner, que rien de peut éteindre,
> L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
> Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
> Cruel! c'est à ces dieux que vous sacrifiez.
> Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
> Vous voulez vous en faire un mérite barbare;
> Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
> De votre propre sang vous courez le payer;
> Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
> De quiconque vous peut disputer votre place.
>
> (IV,4, v.1289-98)

Quant à Iphigénie, n'ayant pas hasardé sa vie pour tenter de la sauver, il ne peut rien ressentir à son égard:

> Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
> Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
> Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
> Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
> Quel débris parle ici de votre résistance?
> Quel champ couvert de morts me condamne au silence?

Voilà par quels témoins il fallait me prouver
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.

(ibid., v.1257-64)

À présent, sa qualité de roi pèse à Agamemnon, et il déclare:

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.

(I,1, v.10-12)

Un souverain est le moins libre des hommes; comme ses sujets il est soumis aux décrets parfois rigoureux de la fortune, et il n'échappe jamais au regard vigilant de son peuple et de ses conseillers, auxquels il ne peut cacher jusqu'à ses moments d'angoisse:

Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur,
Triste destin des rois! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

(I,5, v.363-38)

Tous ses efforts pour sauver Iphigénie paraissant voués à l'échec, Agamemnon connaît des moments de découragement. Ainsi, apprenant que sa fille est arrivée en Aulide malgré ses efforts pour l'en éloigner, il se montre prêt à capituler, convaincu de la futilité de ses tentatives de résistance à la volonté des dieux qui ont condamné sa fille. S'adressant à Ulysse, il déclare:

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance;
Je cède et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas.

(ibid., v.389-91)

Des remords, des tourments renouvelés succèdent toujours à une résolution dictée par les exigences de son rang. Ainsi, ayant voulu faire venir sa fille, sous prétexte d'avancer son mariage avec Achille, mais en réalité pour que le sacrifice s'accomplisse, Agamemnon est déchiré par l'image qu'il se fait d'Iphigénie, approchant d'Aulide, joyeuse et pleine de confiance:

> Mais des noeuds plus puissants me retiennent le bras;
> Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas;
> Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère,
> Peut-être s'applaudit des bontés de son père.
>
> (I,1, v.111-14)

Ne pouvant se résoudre à trahir ainsi cette fille qu'il aime et qui l'aime, Agamemnon change d'idée, et tente d'empêcher l'arrivée d'Iphigénie. Il en va de même au quatrième acte: outragé par le défi "insolent"[9] d'Achille, qui veut sauver sa fiancée de la "barbarie"[10] de son père, Agamemnon impose son autorité: Iphigénie mourra.

> Ma gloire intéressée emporte la balance.
> Achille menaçant détermine mon coeur;
> Ma pitié semblerait un effet de ma peur.
>
> (IV,7, v.1430-32)

Mais cette "pitié" l'emporte peu après:

> Quel voeux, en l'immolant, formerai-je sur elle?
> Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
> Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés?
> (...)
> Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
> Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
>
> (IV,8, v.1146-52)

Dès la fin de l'acte IV, le sort d'Iphigénie n'est plus entre les mains d'Agamemnon; son rôle est désormais

celui d'un spectateur. Malgré ses efforts - dont le dernier a été de demander à sa fille de s'enfuir du camp - il retrouve Iphigénie au cinquième acte devant l'autel du sacrifice, où il fait piètre figure. Ne pouvant prêter son appui ni à Calchas "éperdu" devant la fureur d'Achille, ni à Achille qui se bat pour sauver son amante, il se cache le visage. Arcas, suppliant Clytemnestre de venir à l'aide d'Achille, lui décrit la scène:

> Achille fait ranger autour de votre fille
> Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
> Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
> Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
> Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.
>
> (V,5, v.1704-08)

Déchiré entre deux sentiments inconciliables: son amour pour sa fille, et cette "fierté" qui est le propre d'un roi, Agamemnon se révèle finalement prêt à sacrifier à son amour pour Iphigénie tout ce qui fait sa "gloire", et jusqu'à son identité de roi.

Nous ne voulons pas terminer cette étude du "poison" dans Iphigénie sans consacrer quelques lignes au personnage d'Iphigénie; l'on voit chez elle l'effet traumatisant de la jalousie sur une nature ordinairement aimable et douce. Comparons la docilité avec laquelle Iphigénie se soumet aux volontés de son père:

> D'un oeil aussi content, d'un coeur aussi soumis
> Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
> Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
> Tendre au fer de Calchas une tête innocente.
>
> (IV,4, v.1179-82)

s'affligeant seulement de la douleur que sa mort peut causer à sa famille:

> Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
> Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
> (...)
> Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
> Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
> Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.
>
> (ibid., v.1211-20)

avec l'aigreur qu'elle montre à Ériphile lorsqu'elle la croit aimée d'Achille. Ce n'est plus la même Iphigénie dont Doris avait pu dire à sa maîtresse quatre scènes auparavant: "Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de soeur,"; maintenant, elle lance à celle qu'elle croit être sa rivale, d'amers reproches:

> Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
> Je n'avais pas encor senti tout mon malheur;
> Et vous ne comparez votre exil et ma gloire
> Que pour mieux relever votre injuste victoire.
>
> (II,5, v.711-14)

déclarant que si elle s'est aveuglée, dans le passé, sur le comportement d'Ériphile, c'était un aveuglement voulu, dicté par sa propre bonté:

> Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
> J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées;
> Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté,
> A remis le bandeau que j'avais écarté.
>
> (ibid., v.685-88)

Assurée de nouveau de l'amour d'Achille, Iphigénie est pleine de remords. Elle se reproche ses propos "injustes", avouant s'être laissée aller à une colère "aveugle", qu'elle regrette à présent:

> Moi-même, (où m'emportait une aveugle colère!)
> J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.

> Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours,
> Réparer promptement mes injustes discours!
>
> (III,4, v.861-64)

Elle se rend très bien compte de la violence de sa réaction à ce qu'elle croit être l'infidélité d'Achille, par rapport à la sérénité avec laquelle elle avait envisagé sa mort imminente. Elle le confie à son amant:

> Vous voyez de quel oeil, et comme indifférente,
> J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante;
> Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
> A quel excès tantôt allait mon désespoir
> Quand, presqu'en arrivant, un récit peu fidèle
> M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
>
> (III,6, v.1033-38)

Ceci nous indique l'effet traumatisant et "empoisonneur" d'une passion contrariée chez un personnage qui, tant par son calme consentement au sacrifice atroce qu'on lui demande, que par sa sollicitude profonde à l'égard de tous ceux qui l'aiment, apparaît comme un modèle de générosité et de fortitude.

Il nous semble qu'on peut conclure que cette pièce repose sur deux psychologies d'"empoisonnement": celle du Roi Agamemnon, car c'est bien dans son âme torturée que se joue la véritable tragédie, et celle d'Ériphile, être "venimeux", qui, ayant voulu faire mourir sa rivale, ne fait qu'attirer sur elle-même la mort que mérite son acte ignoble. Comme l'affirme Racine dans sa préface, "le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce."

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS PHÈDRE

Nous avons relevé sept allusions au "poison" dans cette tragédie. Il en est question pour la première fois à la scène 3 du premier acte. Oenone, suppliant sa maîtresse de lui avouer la cause du mal qui la dévore, envisage déjà ce mal comme un "poison" qui semble inéluctablement mener à la mort:

> Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours?
> Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
> Quelle charme ou quel poison en a tari la source?
>
> (I,3, v.188-90)

À l'acte suivant, lorsqu'elle avoue son amour à Hippolyte, Phèdre traite de "poison" cette passion coupable qui la torture au point de troubler sa raison:

> J'aime! ne pense pas qu'au moment où je t'aime,
> Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même;
> Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
> Ma lâche complaisance ait nourrit le poison.
>
> (II,5, v.673-76)

Hippolyte, lui, reprend l'idée de "poison" à l'acte III. Accablé par les effets désastreux de la passion de Phèdre, il l'envisage comme ayant répandu dans la famille de Thésée un "funeste poison":

> Dieux! que dira le roi! Quel funeste poison
> L'amour a répandu sur toute sa maison!
>
> (III,6, v.991-92)

Au cinquième acte, Hippolyte supplie son amante Aricie de s'enfuir d'un lieu où l'air même est devenu "contaminé" par le mal:

> Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,

Où la vertu respire un air empoisonné;

(V,1, v.1359-60)

Le rôle d'"empoisonneuse" joué par Oenone, qui parvient à précipiter sa maîtresse au plus profond de l'abîme d'où elle avait voulu la tirer, est indiqué par la citation suivante. Phèdre, s'adressant à sa vieille nourrice, s'exclame:

> Qu'entends-je? Quels conseils ose-t-on me donner?
> Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
> Malheureuse! Voilà comme tu m'as perdue:
>
> (IV,7, v.1307-09)

Il convient enfin de citer quelques vers tirés de la dernière scène de la pièce, où Phèdre succombe au poison:

> J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
> Un poison que Médée apporta dans Athènes.
> Déjà jusqu'à mon coeur le venin parvenu
> Dans ce coeur expirant jette un froid inconnu;
>
> (V,7, v.1637-40)

Le "poison" semble donc jouer un rôle important dans cette tragédie. En étudiant, dans le personnage de Phèdre, le thème de l'"empoisonnement", nous retrouverons, une fois encore, la question du "sang empoisonné". La passion de Phèdre sera ensuite envisagée comme une maladie, comportant des "symptômes" bien définis. De là, nous passerons à l'examen de la "contagion" du mal, que l'on peut déjà avoir remarquée dans les vers cités plus haut. Nous considérerons ensuite la pièce dans son ensemble, et nous tenterons de voir dans quelle mesure l'atmosphère qui s'en dégage est "empoisonnée".

Dans cette tragédie, le "sang" détermine le comportement et le sort des personnages. Le sang qui coule dans

les veines de Phèdre la condamne fatalement aux pires supplices. Fille de Pasiphaë, elle est destinée, comme toutes les femmes appartenant à cette famille haïe de Vénus, à vivre un amour "fatal".[1] Fille de Minos, juge sévère des régions infernales, elle ne peut échapper à la conscience profonde de l'horreur de son "crime", ni aux remords déchirants qui l'accompagnent. Aux tourments insupportables d'une passion qui lui a été imposée par une déesse courroucée:

> Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
> D'un sang qu'elle poursuit, tourments inévitables:
>
> (I,3, v.277-78)

s'ajoute un sentiment de culpabilité écrasant:

> (...) Je sais mes perfidies,
> Oenone, et ne suis point de ces femmes hardies
> Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
> Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes.
>
> (III,3, v.849-53)

La possibilité d'une prédisposition aux amours contre nature, de la part d'une femme appartenant à cette famille maudite,[2] est facilement admise par autrui. Hippolyte, voulant persuader Thésée de son innocence, mais n'osant pas accuser directement sa belle-mère, essaie de diriger les soupçons du Roi sur Phèdre, en lui parlant de la famille dont elle est issue:

> Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère:
> Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
> Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
> De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.
>
> (IV,2, v.1149-52)

Le sang "contaminé" qui coule dans les veines de Phèdre,

et la passion dévorante qui la possède, sont donc indissolublement liés: l'une est la conséquence inévitable de l'autre. On peut également avancer que le "sang" joue un rôle déterminant dans le sort tragique des jeunes amants Hippolyte et Aricie. Considérons leur situation, telle qu'Hippolyte l'expose à Théramène dès la première scène. Thésée, craignant que le sang "mauvais" des frères d'Aricie, ennemis de la Grèce, ne se manifeste de nouveau dans la descendance d'Aricie, veut empêcher le mariage de celle-ci:

> Mon père la réprouve; et par des lois sévères,
> Il defend de donner des neveux à ses frères;
> D'une tige coupable il craint un rejeton:
> Il veut avec leur soeur ensevelir leur nom.
>
> (I,1, v.105-08)

Hippolyte et Aricie forment, en dépit de l'interdiction de Thésée, des projets de mariage qui ne mèneront à rien, car, à la fin de la pièce, Hippolyte trouvera une mort sanglante, et Aricie restera seule et désespérée. On peut supposer qu'il existe une relation de cause à effet, en ce qui concerne le refus des amants de respecter l'interdiction imposée par Thésée, et la catastrophe qui leur arrive. La fin tragique de leur amour, ne confirme-t-elle pas qu'en raison de la nature du sang qui les sépare à jamais, l'union des amants est impossible?

Procédons maintenant à un examen de la nature et des effets de la passion destructrice de Phèdre, et cherchons à voir dans quelle mesure l'on peut parler d'un "empoisonnement" par la passion.

Phèdre insiste sur le caractère <u>physique</u> de l'amour

qui détruit les femmes de la famille de Pasiphaë: "(...) ces dieux qui dans mon flanc/ Ont allumé le feu fatal à tout mon sang."[3] Cet amour est envisagé comme une maladie. C'est d'abord une maladie de langueur, consomption lente qui doit aboutir à la mort. Pour Théramène, Phèdre est:

> Une femme mourante, et qui cherche à mourir;
> (...)
> Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire.
>
> (I,1, v.44-46)

L'on considérait communément au dix-septième siècle, que la victime du poison mourait "étouffée"; or, on remarque que le "mal" de Phèdre l'étouffe et l'écrase, tant que l'objet qui lui a donné naissance reste proche du "malade". Le poids suffocant qui fait que Phèdre s'écrie au troisième acte: "sous un joug honteux à peine je respire;"[4] se trouve allégé pendant l'absence d'Hippolyte. Elle le confie à Oenone:

> Je pressai son exil; et mes cris éternels
> L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
> Je respirais, Oenone; (...)
>
> (I,3, v.295-97)

L'on ne manque pas de s'apercevoir que les manifestations physiques de la "maladie" de Phèdre atteignent également tous ceux qui l'entourent. La sensation de froid est traditionellement considérée comme un effet du poison, comme en témoignent les paroles de Phèdre qui meurt empoisonnée à la fin de la pièce:

> Déjà jusqu'à mon coeur le venin parvenu
> Dans ce coeur expirant jette un froid inconnu.
>
> (V,7, v.1639-40)

Dès le premier acte, Phèdre, rappelant sa première rencontre avec Hippolyte, avoue à Oenone: "Je sentis tout mon corps et transir et brûler."[5] Cependant, elle affirme peu après que la chaleur de la vie est en train de quitter son corps,

> Et que tes vains secours cessent de rappeler
> Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.
>
> (I,3, v.315-16)

La réaction d'Oenone, lorsqu'elle apprend l'amour de Phèdre, est du même ordre: "Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!"[6]

Notons qu'Oenone parle de sang qui se glace. Il semble effectivement que ce soit dans le sang que se cache ce "poison" que Phèdre qualifie d'"ardeur dans mes veines cachée."[7] Il y a de nombreuses allusions au mouvement du sang qui, se retirant d'une partie du corps, se répand dans une autre. Quelle est la réaction de Phèdre lorsqu'elle voit Hippolyte pour la première fois? "Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue."[8] et, au moment où elle va se trouver en présence d'Hippolyte, elle déclare: "Le voici; vers mon coeur tout mon sang se retire."[9] Au premier acte, elle laisse échapper, malgré elle, une allusion à Hippolyte, pour avouer l'instant d'après: "Oenone, la rougeur me couvre le visage."[10] C'est cette même "rougeur" qu'Hippolyte craint de voir sur le visage de son père, s'il lui faisait connaître les sentiments de Phèdre:

> Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit?
> Devais-je, en lui faisant un récit trop sincère,
> D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
>
> (V,1, v.1340-42)

Thésée ne manque pas de s'apercevoir que son malheureux fils pâlit en l'accueillant:

> Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir;
> De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
>
> (IV,1, v.1023-24)

Ce "tressaillement" remarqué par Thésée doit, d'ailleurs, être considéré comme une autre manifestation de la "maladie" de Phèdre. Celle-ci est incapable de prononcer sans frémir le nom d'Hippolyte: "J'aime ... à ce nom fatal, je tremble, je frissonne."[11] Hippolyte tremble, lui aussi, à l'idée de rester près de sa belle-mère. Suppliant Thésée de lui permettre de partir, il dit:

> Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
> Disparaisse des lieux que votre épouse habite.
>
> (III,5, v.925-26)

Phèdre déclare qu'il n'est pas jusqu'au Roi des ombres infernales qui ne frémirait d'horreur s'il arrivait que sa fille descendît jusqu'à son royaume:

> Ah! Combien frémira son ombre épouvantée,
> Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
> Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
> Et des crimes peut-être inconnus aux enfers.
>
> (IV,7, v.1281-84)

On remarque aussi que le "malade" supporte difficilement la proximité d'autrui, et recherche la solitude. Ainsi, Phèdre, qui se punit en voulant s'exiler - c'est-à-dire s'anéantir - déclare à son mari:

> Indigne de vous plaire et de vous approcher,
> Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.
>
> (III,4, v.919-20)

et elle n'est pas seule à manifester un besoin de se dissimuler aux yeux du monde. Hippolyte, nous l'avons vu, demande à son père la permission de fuir un lieu habité par sa belle-mère; Thésée, accablé par la mort de son fils, et tourmenté par des soupçons encore imprécis en ce qui concerne Phèdre, ne songe qu'à s'enfuir pour se retrouver seul:

> Laissez-moi, loin de vous et loin de ce rivage,
> De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
> Confus, persécuté par un mortel souvenir,
> De l'univers entier je voudrais me bannir.
> Tout semble s'élever contre mon injustice;
> L'éclat de mon nom même augmente mon supplice;
> Moins connu des mortels, je me cacherais mieux.
>
> (V,7, v.1605-11)

Phèdre recherche non seulement la solitude, mais l'obscurité. Elle ne supporte que difficilement la lumière du jour. "Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi"[12] déclare-t-elle dès le premier acte; au quatrième, elle avoue à Oenone: "Je me cachais du jour, je fuyais la lumière."[13] Pourquoi cette recherche de l'ombre? Phèdre nous donne elle-même la réponse:

> Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
> Et <u>dérober au jour une flamme si noire</u>.
>
> (I,3, v.309-10)

Elle a l'impression de <u>souiller</u>, par l'amour coupable et "impur" qui la possède, la lumière du jour qui l'environne. Rappelons ses dernières paroles:

> Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
> Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.
>
> (V,7, v.1643-44)

De nombreux critiques ont parlé de l'opposition ombre/lumière dans cette tragédie. Roland Barthes, dans son essai Sur Racine,[14] envisage Phèdre comme étant déchirée par sa double ascendance:

> Par son père Minos, elle participe à l'ordre de l'enfoui, de la caverne profonde; par sa mère Pasiphaë, elle descend du Soleil; son principe est une mobilité inquiète entre ces deux termes; sans cesse, elle renferme son secret, retourne à la caverne intérieure, mais sans cesse aussi, une force la pousse à en sortir, à s'exposer, à rejoindre le Soleil; et sans cesse elle atteste l'ambiguïté de sa nature: elle craint la lumière et l'appelle; elle a soif du jour et elle le souille; en un mot son principe est le paradoxe même d'une lumière noire, c'est-à-dire d'une contradiction d'essences.

Les allusions au caractère dénaturé, "monstrueux", de la passion de Phèdre, et, dès lors, du personnage lui-même, sont nombreuses. Phèdre se traite de "triste rebut de la nature entière",[15] et de "monstre" dont l'univers doit être délivré.[16] Aricie reprend cette idée de "monstre" lorsqu'elle essaie d'attirer les soupçons de Thésée sur son épouse, qu'elle n'ose toutefois pas nommer:

> Prenez garde, seigneur: vos invincibles mains
> Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
> Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
> Un ... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
>
> (V,3, v.1443-46)

Il nous semble que le récit de Théramène au cinquième acte présente un grand intérêt en ce qui concerne l'analogie Phèdre/monstre. Certains vers et expressions qui se trouvent liés à la description du monstre, cause de la mort d'Hippolyte, offrent une certaine analogie avec d'autres vers où il est question de Phèdre:

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos.
(...)
Jusqu'au fond de nos coeurs notre sang s'est glacé;
(...)
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
(...)
Ses longs mugissements font trembler le rivage,
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.

(V,6, v.1507-26)

Notons bien la réaction de la foule terrorisée par le terrible cri que pousse le monstre: "Jusqu'au fond de nos coeurs notre sang s'est glacé;" ce vers, quoique reproduisant une expression stéréotypée, rappelle l'exclamation d'Oenone lorsqu'elle apprend l'amour de Phèdre, "Juste ciel! Tout mon sang dans mes veines se glace!" Ce monstre est une véritable anomalie dans l'ordre de la création; un être qui ne devait pas exister: "Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage"; Phèdre, elle, parlera dans la dernière scène, du "ciel(...)que ma présence outrage."[17] Notons aussi que le monstre marin fait "trembler" le rivage, comme Phèdre, nous l'avons vu, fait frémir d'horreur ceux qui l'entourent; et que "tout fuit" devant cet être épouvantable, dont la présence abominable "infecte" l'air même. L'on se souvient du cri angoissé de Thésée:

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?

(III,5, v.953-54)

C'est dans un temple, sanctuaire où règnent la paix, la tranquillité, en quelque sorte la salubrité, que le peuple court se réfugier, fuyant ce monstre abhorré du ciel: ce temple est également le réfuge choisi par Hippolyte, qui, cherchant à fuir, avec son Aricie, un lieu "contaminé", lui propose de le retrouver dans "un temple sacré formidable aux parjures."[18]

Si, comme semblent l'indiquer ces rapprochements, on peut établir un parallèle entre les effets néfastes de l'apparition sur terre du monstre marin, et ceux de l'amour "monstrueux" de Phèdre, il semblerait logique que l'on puisse trouver dans le "mal" de Phèdre un élément de "contagion", correspondant à la capacité du monstre d'"infecter" l'air qui l'entoure. Considérons le personnage et le comportement de Phèdre sous cet angle, et cherchons à voir dans quelle mesure son "mal" est "contagieux"; c'est-à-dire capable d'"infecter" d'autres personnages.

L'on remarque dès le premier acte que Phèdre est résolue à ne pas laisser paraître la véritable nature du mal qu'elle "s'obstine à taire",[19] avouant à Oenone qu'elle ne doit pas en parler; qu'elle mourrait plutôt:

> Je t'en ai dit assez; épargne-moi le reste.
> Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.
>
> (I,3, v.225-26)

S'il lui arrive d'avouer la cause de son mal, le sentiment de culpabilité qui la tourmente, s'en trouve accru:

> Quand tu sauras mon crime et le sort qui m'accable,
> Je n'en mourrai pas moins, je mourrai plus coupable.
>
> (ibid., v.241-42)

Au troisième acte, après avoir avoué son amour à Hippolyte, elle s'écrie: "je n'ai que trop parlé./ Mes fureurs au dehors ont osé se répandre:"[20]. L'on peut donc envisager le "poison" comme devant à tout prix rester pour ainsi dire enfermé à l'intérieur de Phèdre. Du moment qu'elle en parle, ce "poison" est répandu à l'extérieur. Remarquons aussi que, tandis que Phèdre se soucie surtout, au début de la pièce, de cacher son amour, c'est elle-même qui, dès que cet amour est connu, doit se cacher du monde: elle est devenue "contagieuse"; "Je ne dois désormais songer qu'à me cacher."[21] déclare-t-elle à Thésée vers la fin du troisième acte. Dans l'acte suivant, ayant appris qu'Hippolyte et Aricie s'aiment, et ayant envisagé un instant de "dénoncer" Aricie à Thésée, elle s'écrie: "Je respire à la fois l'inceste et l'imposture."[22] "Respirer" a ici le sens de "répandre", imprégner l'air d'une aura maléfique issue de Phèdre. Ce n'est pas seulement l'élément "air" qui est concerné par ce rayonnement maléfique, mais le "lieu psychique" dans lequel baignent les personnages, et qui fait que leurs psychologies réagissent l'une à l'autre immédiatement.

L'on ne manque pas de remarquer les efforts désespérés d'Hippolyte pour échapper à la "contamination", et ceci avant l'aveu de Phèdre. À la scène 2 du premier acte, Oenone, inquiète pour sa maîtresse, se confie à Hippolyte:

> Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
> Un désordre éternel règne dans son esprit.
> Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
>
> (I,2, v.146-48)

Hippolyte, qui vient d'exprimer son intention de voir sa

belle-mère avant de partir, change d'idée sur le coup: il n'a guère envie de se trouver face à face avec ce phénomène insalubre:

> Il suffit; je la laisse en ces lieux,
> Et ne lui montre point un visage odieux.
>
> (ibid., v.151-52)

Apprenant, peu après, que Phèdre tient à le voir, il supplie Théramène de revenir vite le délivrer d'un "fâcheux entretien".[23]

Il semble que toute chose à laquelle Phèdre ait touché soit désormais "infectée" et agent de "contagion". Plus loin, Phèdre, au désespoir, à la suite de l'aveu fait à Hippolyte, envisage ainsi l'épée qu'elle lui a arrachée:

> A-t-il pâli pour moi? Me l'a-t-il arrachée?
> Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
> Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains;
> Et ce fer malheureux profanerait ses mains.
>
> (III,1, v.749-52)

Hippolyte, lui, a l'impression d'avoir été "contaminé" par ce même aveu:

> Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
> Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
>
> (II,6, v.717-18)

Phèdre semble par moments éprouver le besoin d'éloigner de sa personne "contaminée" ses propres enfants; Panope le signale à Thésée:

> Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs;
> Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
> Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
>
> (V,5, v.1472-74)

Thésée, de retour dans Trézène après six mois d'absence, est désemparé par l'affolement que témoignent à son égard Hippolyte et Phèdre, qui ne songent tous deux qu'à la fuite:

> Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
> Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
>
> (III,5, v.953-54)

Rappelons le sens qu'avait le mot "horreur" au dix-septième siècle; il signifiait la fuite, ou la répulsion d'éléments similaires. C'est le contraire de l'amour, qui est "attirance". Ce sentiment d'horreur ambiante se communique à Thésée, sans qu'il sache encore de quoi il s'agisse. Il éprouve lui-même à présent le désir de se cacher, de se terrer:

> Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements;
> Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
> Je voudrais être encor dans les prisons d'Épire.
>
> (ibid., v.976-78)

Hippolyte, témoin de l'affolement de son père, s'étant vu soupçonné du "crime" de Phèdre, et craignant des réactions imprévisibles de la part de sa belle-mère, voit la maison de Thésée "empoisonnée" par la passion de Phèdre:

> Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
> Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?
> Dieux! que dira le roi? Quel funeste <u>poison</u>
> L'amour a répandu sur toute sa maison!
>
> (III,6, v.989-92)

Notons qu'Hippolyte, malgré sa prémonition des malheurs à venir, garde l'impression qu'en ce qui le concerne, il n'a rien à craindre; qu'une personne "innocente" doit se trouver à l'abri du "poison":

De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.

(ibid., v.995-96)

C'est au cinquième acte qu'il se voit obligé de reconnaître son erreur. Faussement accusé, poursuivi par la malédiction de son père, il ne songe qu'à s'enfuir d'un lieu où l'air même est "contaminé"; où les plus "vertueux" risquent d'être atteints par le "poison". Suppliant Aricie de s'enfuir avec lui, il déclare:

Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné;

(V,1, v.1359-60)

Hippolyte n'échappe point au "poison". Fuyant la cour "contaminée", c'est lorsqu'il approche du temple qui devait lui servir de refuge, qu'il subit la mort atroce que lui a réservé Neptune invoqué par Thésée. Car le "poison" a également agi sur Thésée. Amené, par le faux témoignage d'Oenone, à vouloir la mort de ce fils qu'il croit coupable, il sera désormais hanté par l'image insupportable du cadavre déchiré d'Hippolyte:

Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrais me bannir.

(V,7, v.1605-08)

Ainsi le "poison" issu de Phèdre, et qu'elle craignait de répandre à l'extérieur en avouant son amour "monstrueux", finit par s'infiltrer partout.

Avant de laisser cette question de "contagion du mal", notons que Phèdre, au troisième acte, veut "empoisonner" Hippolyte. Elle a l'intention de se servir d'Oenone, dont

elle connaît les qualités persuasives - ne lui a-t-elle pas arraché l'aveu de sa passion? - pour "fléchir" Hippolyte; pour le disposer plus favorablement envers sa belle-mère:

> Pour le fléchir enfin tente tous les moyens;
> Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.
>
> (III,1, v.807-08)

Remarquons qu'elle emploie le mot "accès". Elle veut justement détruire la rigueur, la "fierté" d'Hippolyte, en cherchant le "défaut de la cuirasse" par lequel le "poison" pourra s'infiltrer. Ayant cru s'apercevoir qu'il est tenté par l'idée de régner sur Athènes, Phèdre veut faire appel à son ambition. Ne pouvant pas fléchir son <u>coeur</u>, elle va tenter d'éblouir ses <u>yeux</u>; de lui faire sentir le poids glorieux de la couronne:

> Les charmes d'un empire ont paru le toucher;
> (...)
> Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
> Oenone; fais briller la couronne à ses yeux;
> Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
> Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
>
> (ibid., v.795-802)

Nous avons fait allusion plus haut à l'"innocence" d'Hippolyte. L'on ne manque guère de remarquer que la pureté, la chasteté de ce personnage, et l'amour qui le lie à Aricie, sont constamment mis en valeur. "Enfin, d'un <u>chaste</u> amour pourquoi vous effrayer?"[24] demande Théramène à Hippolyte, désemparé par le sentiment qui l'attire vers Aricie; "devez-vous haïr ses <u>innocents</u> appâs?"[25] poursuit-il. Au quatrième acte, accusé par son père de n'avoir d'yeux que pour Phèdre, Hippolyte cherche à se disculper

et à le rassurer, en lui avouant son amour pour Aricie:

> Non, mon père, ce coeur, c'est trop vous le celer,
> N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
>
> (IV, 2, v.1119-20)

Cette insistance placée sur la pureté d'Hippolyte et de son amour pour Aricie souligne le caractère impur de la passion de Phèdre. Si l'on compare à la déclaration d'Hippolyte, "Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon coeur",[26] les paroles de Phèdre:

> Et la mort, à mes yeux dérobant sa clarté,
> Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.
>
> (V,7, v.1643-44)

on se rend compte que cette opposition est faite à dessein. Lorsque Phèdre apprend qu'Hippolyte et Aricie s'aiment, qu'elle connaît les affres d'une jalousie qui lui arrache ce cri déchirant:

> Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
> La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
> Et d'un cruel refus l'insupportable injure,
> N'était qu'un faible essai du tourment que j'endure.
>
> (IV,6, v.1227-30)

elle-même oppose, dans son désespoir, la liberté délicieuse dont jouissent ces amants "innocents", à l'horreur de sa propre situation: elle qui, abhorrée de la nature, se cache dans l'obscurité, s'"empoisonnant" petit à petit du "fiel" de ses remords:

> Hélas! ils se voyaient avec pleine licence;
> Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence;
> Il suivaient sans remords leur penchant amoureux;
> Et moi, triste rebut de la nature entière,
> Je me cachais au jour, je fuyais la lumière;

La mort est le seul dieu que j'osais implorer.
J'attendais le moment où j'allais expirer;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée.

(ibid., v.1237-44)

L'"empoisonnement" par la jalousie venant s'ajouter aux souffrances de Phèdre, elle envisage un instant de briser le bonheur d'Hippolyte et d'Aricie, d'"empoisonner" Thésée contre Aricie, devenue criminelle depuis qu'elle est aimée d'Hippolyte:

Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Oenone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux;
Le crime de la soeur dépasse celui des frères.
Qu'on ne se borne pas à des peines légères!

(ibid., v.1257-62)

Le premier vers de cette citation ne fait-il pas penser à Ériphile, qui, jalouse d'Iphigénie, déclare son intention de "Traverser son bonheur que je ne puis souffrir,"[27]? Mais Phèdre, elle, ne tarde pas à reconnaître l'absurdité de ce qu'elle s'est proposé de faire:

Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?
Moi jalouse! Et Thésée est celui que j'implore!

(ibid., v.1264-65)

La criminelle, c'est elle-même, et d'autant plus qu'elle a pu envisager une telle démarche:

Mes crimes désormais ont comblé la mesure;
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.

(ibid., v.1269-70)

Ainsi, la nature "innocente" de l'amour d'Hippolyte et d'Aricie, non seulement souligne le caractère impur de la passion de Phèdre, mais aussi augmente son supplice. L'a-

mour qu'elle porte à Hippolyte est d'une nature tellement opposée à ce qui le caractérise, que Phèdre a douloureusement conscience de l'impossibilité de cet amour. Incompatibilité fondamentale qu'exprime l'opposition entre la lumière et l'obscurité, la clarté du jour et la nuit, la pureté et la noirceur, et que symbolise la flamme obscure.

Nous avons vu que l'"empoisonnement" est envisagé dans Phèdre comme une maladie "contagieuse". Existe-t-il un "remède" à cette maladie, à ce "poison" qui s'infiltre partout dans le royaume de Thésée? L'on constate que chaque personnage envisage la question du "remède" d'une façon différente. Pour Phèdre, qui avait autrefois tenté vainement d'apaiser la déesse dont la colère la poursuit:

> Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner;
> De victimes moi-même à toute heure entourée,
> Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée;
> D'un incurable amour remèdes impuissants.
>
> (I,3, v.280-83)

il n'y a plus qu'un seul remède: mourir,[28] pour que son amour monstrueux périsse avec elle:

> J'ai pris la vie en haine et ma flamme en horreur;
> Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
> Et dérober au jour une flamme si noire.
>
> (ibid., v.308-10)

La réaction de Thésée est du même ordre; la terre doit être nettoyée, "purgée" de ce monstre d'impureté. Mais Thésée, trompé par Oenone, est amené à croire que le "monstre" est son propre fils, et c'est Hippolyte qu'il qualifie de

Monstre, qu'a trop longtemps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.

(IV,2, v.1045-46)

en lui ordonnant de quitter son royaume:

Fuis, te dis-je, et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.

(ibid., v.1063-64)

Hippolyte, lui, ne demande qu'à fuir cette atmosphère "empoisonnée"; à fuir Phèdre.

L'attitude des trois principaux protagonistes peut donc se résumer en un seul mot. Pour Phèdre, ce mot serait "mourir", pour Thésée, "purger", pour Hippolyte, "fuir". L'attitude d'Oenone, par contre, est moins bien définie; la vieille nourrice tente de faire tourner au profit de sa maîtresse chaque situation qui se présente. C'est elle qui, à la suite de la fausse nouvelle de la mort de Thésée, signale à Phèdre qu'elle se trouve maintenant libre d'aimer Hippolyte:

Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire,
Votre flamme devient une flamme ordinaire;
Thésée en expirant vient de rompre les noeuds
Qui faisaient tout le crime et l'horreur de vos feux.

(I,5, v.349-52)

Elle est donc en grande partie responsable, selon Phèdre, de l'aveu fait à Hippolyte:

J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon coeur.
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
Et mon âme déjà sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer;
Tu m'as fait voir que je pouvais l'aimer.

(III,1, v.767-82)

Oenone, bien que pénétrée d'horreur lorsque Phèdre lui avoue sa passion ("Juste ciel! Tout mon sang dans mes veines se glace!/ O désespoir! ô crime! ô déplorable race!")[29] se soucie peu, en réalité, de l'innocence ou de la culpabilité de sa maîtresse. Tout ce qui compte pour elle, c'est de sauver cette maîtresse bien-aimée du déshonneur et de la mort. Elle ne comprend pas que la situation n'admet pas de "raccommodage"; que cet amour "incurable" doit entraîner la mort de Phèdre. C'est cette incapacité ou ce refus d'accepter la situation telle qu'elle est, cette détermination de ramener sa maîtresse à la vie, qui, selon Phèdre, aura provoqué la catastrophe:

> Malheureuse! Voilà comme tu m'as perdue;
> Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue.
>
> (IV,6, v.1309-10)

Le "remède" imaginé par Oenone - l'accusation d'Hippolyte - n'arrange guère les choses, car il entraîne la mort d'Hippolyte et le désespoir de Thésée, et Phèdre n'en mourra pas moins. Oenone, elle, finira par se suicider. En accusant Hippolyte, en "immolant ... la vertu" dans l'espoir de sauver Phèdre, elle agit en "empoisonneuse". Poison ne peut pas servir d'antidote au poison.

Nous avons envisagé le comportement et les attitudes des personnages de Phèdre sous l'angle du "poison". Considérons maintenant la pièce dans son ensemble, et cherchons à voir dans quelle mesure cette atmosphère "empoisonnée" imprègne toute la pièce.

Dès la première scène de cette tragédie, c'est-à-dire avant l'apparition sur scène de Phèdre, un senti-

ment d'inquiétude, de malaise, gagne le spectateur. D'où provient-il? Il nous semble qu'un examen du vocabulaire employé dans les cinquante-cinq premiers vers peut fournir une réponse satisfaisante. L'on relève un grand nombre de mots susceptibles de provoquer un sentiment d'inquiétude, d'insécurité, d'angoisse. On y trouve des mots et des expressions évoquant l'idée de la fuite ou de l'absence, ("pars", "quitte", "fuirai", "chasse", "fuit", "fuis", "éloigne", "absence".) de la dissimulation ou du mystère, ("cacher", "cachant", "mystère", "taire", "ignore",) de la honte, ("rougir", "erreur", "abusée", "indigne") de l'infidélité ou de la jalousie, ("amante abusée", inconstance", "rivale", "perfide") de l'inquiétude ou de la peur,("doute mortel", "agite", "crainte", "tremblons", "craignez", "péril", "périls", "n'ose plus") de l'inimitié, ("haine", "inimitié", "ennemis cruels", "complots", "persécutez") de la souffrance physique ou affective ("chagrin", "chagrine", "douleurs", "blesse", "lasse", "évanouie") et de la mort, ("mortel", "mourante", "mourir", "fatale", "morts").

Les thèmes de la fuite, de la honte, de la jalousie etc. sont justement ceux qui dominent dans la pièce. Ce n'est pas seulement la situation qui est exposée au spectateur dans cette première scène; c'est aussi une certaine atmosphère malsaine, claustrophobique, qui commence à exercer son influence dès les premiers vers.

Considérons le vocabulaire de Phèdre. Les mots et les expressions dont nous avons constaté la signification en ce qui concerne le "poison", reviennent d'une façon obsédante au cours de la pièce, et souvent dans un contexte qui n'est pas ostensiblement lié au "poison". Ainsi, le verbe "rougir", que nous avons étudié en tant que "symptôme" du

"mal" de Phèdre, se rencontre quatorze fois dans cette tragédie, mais pas exclusivement là où il est question de ce "mal". Hippolyte, signalant à Théramène son désir de partir à la recherche de son père, affirme dès le quatrième vers de la première scène: "Je commence à rougir de mon oisiveté."[30] À l'acte suivant, avouant à Aricie qu'il l'aime, il déclare: "Peut-être le récit d'un amour si sauvage,/ Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage,".[31] Théramène, relatant la mort d'Hippolyte, emploie deux fois un mot désignant la couleur rouge. Les chevaux terrorisés par le monstre surgi de la mer, "rougissent le mors d'une sanglante écume,"[32]; Aricie, s'approchant du cadavre de son amant, voit l'herbe "rouge et fumante".[33] Par ailleurs, nous avons envisagé le mal de Phèdre comme "étouffant" sa victime; or, le verbe "étouffer" est employé cinq fois dans Phèdre - plus que dans toute autre tragédie de Racine - et souvent là où il n'est pas question du personnage de Phèdre. Ainsi Hippolyte, dès le premier acte, évoque les exploits glorieux de son père, en parlant des "monstres étouffés et des brigands punis." À l'acte III, suivant l'annonce du retour de Thésée, Oenone déclare à sa maîtresse: "Il faut d'un vain amour étouffer la pensée."[34] Phèdre, apprenant qu'Aricie est aimée d'Hippolyte, s'écrie au quatrième acte: "Quel feu mal étouffé dans mon coeur se réveille?"[35] À la scène 2 du même acte, le mot se rencontre deux fois, prononcé d'abord par Thésée en fureur, au moment où il demande à Neptune de châtier son fils: "J'abandonne ce traître à toute ta colère;/ Étouffe dans le sang ses désirs effrontés."[36] et, peu après, par Hippolyte, qui apprend avec horreur de quoi il est accu-

sé: "Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,/ Qu'ils m'ôtent la parole et m'étouffent la voix ."[37] Ce qui est intéressant, c'est l'emploi du verbe "étouffer" là où on se serait attendu à trouver un autre mot. On parlerait normalement des monstres "tués", d'une pensée "oubliée", d'un feu "éteint", des désirs "noyés" dans le sang. Ne semble-t-il pas que les emplois divers et répétés de ce verbe "étouffer" accentuent l'atmosphère claustrophobique d'un lieu devenu malsain, ou le "poison" opprime et étouffe? Il y a bien d'autres exemples: nous avons signalé l'importance du mot "trembler" en tant que "symptôme" de l'"empoisonnement": or, ce verbe se rencontre quatorze fois dans cette tragédie. Plus frappant encore, les dérivés des verbes "fuir" et "cacher", étroitement liés, nous l'avons vu, au thème du "poison" dans Phèdre, s'y rencontrent trente-huit et vingt-deux fois respectivement: fréquence beaucoup plus élevée que dans toute autre pièce de Racine. On peut se demander à ce propos si le fait que les allusions au "poison" même sont réparties avec une telle régularité dans la pièce est entièrement dû au hasard.[38]

Il semble donc que l'on puisse envisager le vocabulaire de Phèdre comme un "vocabulaire du poison". Certains mots très liés à la métaphore du "poison" telle qu'elle apparaît dans cette tragédie, reviennent constamment au cours de la pièce d'une façon obsédante, de sorte que la pièce entière participe d'une certaine atmosphère d'oppression et d'"empoisonnement".

Ne voit-on pas dans Phèdre l'épanouissement de la métaphore du "poison"? Ne peut-on envisager que la struc-

ture de la pièce a été fortement influencée par cette métaphore? Le spectateur est témoin des souffrances atroces et du suicide final d'une femme "empoisonnée" par la passion; par la fureur même de ce sentiment autant que par les remords torturants qu'elle en éprouve. Les trois "poisons" que nous avons eu l'occasion d'étudier dans les autres tragédies - le "sang empoisonné", le "poison-passion", et l'"empoisonnement" dû à un sentiment de culpabilité - se confondent dans le personnage de Phèdre, qui, à son tour, exerce une fonction rayonnante négative sur les autres personnages. Tant qu'elle vit, le "poison" risque de "contaminer" autrui. Oenone, lorsqu'elle tente de persuader sa maîtresse d'abandonner l'idée du suicide, pense préserver une vie. En réalité, elle ne fait que préparer le terrain à la "contamination" de la cour de Thésée. Aucun des protagonistes n'échappe, finalement, aux effets du "poison". À la fin de la pièce, Phèdre, Hippolyte et Oenone sont morts, Thésée est terrassé par le chagrin et le remords, Aricie sombre dans la douleur.

Cet achèvement exceptionnellement réussi eût été incomplet sans ce recours à la métaphore obsédante du "poison". Nulle part dans l'oeuvre de Racine cette métaphore n'a atteint un tel développement, lié aussi intimement à la structure dramatique. Ce qui confirme le jugement de M. Thierry Maulnier: "Phèdre constitue en quelque sorte le rendez-vous et le point d'accomplissement de toutes les tragédies antérieures."[39]

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS ESTHER.

Nous avons relevé trois allusions au "poison" dans Esther. Au début du deuxième acte Aman, qui se réjouit de la mort sanglante que l'on prépare aux Israélites, avoue cependant à son confident:

> Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
>
> (II,1, v.513)

À l'acte suivant Esther, cherchant à convaincre le roi Assuérus de la nature perfide et malveillante de son conseiller Aman, envisage ce dernier comme "empoisonnant" en Assuérus la "source" du bien-être de son peuple:

> Ciel! verra-t-on toujours par de cruels esprits
> Des princes le plus doux l'oreille environnée,
> Et du bonheur public la source empoisonnée?
>
> (III,4, v.1083-85)

Elle qualifie ensuite d'"envenimée" la haine, aussi implacable qu'irrationnelle, qu'Aman porte aux Juifs:

> Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
> (...)
> Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
> Fût-il jamais au joug esclaves plus soumis?
>
> (ibid., v.1104-08)

Les vers cités soulignent la volonté d'"empoisonner" d'Aman, et indiquent que ce personnage subit à son tour un "empoisonnement". Nous nous proposons d'étudier le thème du "poison" dans Esther à partir du personnage d'Aman. Considérons son attitude à l'égard des Juifs, et sa relation avec le roi Assuérus.

Aman nous apprend au début du troisième acte qu'il s'est attiré la haine du peuple, en exerçant sur lui une

tyrannie cruelle: "J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence."[1] Esther envisage ce personnage comme répandant autour de lui le "poison" de l'injustice et de la cruauté:

> Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
> Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
>
> (III,4, v.1086-87)

Elle déclare à Assuérus que les Juifs surtout sont victimes de cette barbarie. Ils sont destinés à périr, sacrifiés à la seule haine d'un individu:

> Partout l'affreux signal en même temps donné,
> De meurtres remplira l'univers étonné.
> On verra, sous le nom du plus juste des princes,
> Un perfide étranger désoler vos provinces,
> Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
> Le sang de nos sujets regorger jusqu'à vous.
> Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
>
> (ibid., v.1098-2004)

Ce personnage "barbare" et maléfique inspire aux jeunes filles du choeur une horreur et une répulsion qui s'expriment en termes <u>physiques</u>: elles frémissent et reculent devant Aman:

Une des Israélites: C'est Aman.
Une autre: C'est lui-même, et j'en frémis, ma soeur.
La première: Mon coeur de crainte et d'horreur se resserre.

(III,3, v.934-35)

Un seul regard d'Aman sème la terreur dans le coeur de ces jeunes Israélites; l'une d'elles s'exclame:

> Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie;
> Mais, en nous regardant, mes soeurs, il m'a semblé
> Qu'il avait dans les yeux une barbare joie

Dont tout mon sang est encore troublé.

(ibid., v.942-45)

Il est à noter que la réaction d'Assuérus, lorsque celui-ci est averti de la malignité de son conseiller, est du même ordre: pénétré d'horreur à la suite du récit que lui fait son épouse, il s'écrie: "Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme."[2] Nous avons déjà noté, lors de notre étude sur Phèdre, que la réaction des personnes exposés au "poison" s'exprimait en termes physiques, et souvent, comme c'est le cas ici, se manifestait par des réactions calorifiques appliquées au sang.

Il faudrait maintenant tenter de définir l'attitude d'Aman à l'égard des Juifs. L'on sait[3] qu'il existe depuis longtemps une inimitié profonde entre la race amalécite, à laquelle appartient Aman, et la race juive. Le favori du Roi affirme cependant dans la première scène de l'acte II que les "intérêts du sang" touchent peu son âme, attachée toute entière au souci de sa "grandeur".[4] Selon Aman, c'est à cette soif de grandeur qu'il sacrifie les Juifs; s'il poursuit avec acharnement la destruction de la race entière, c'est afin que la postérité tremble au seul nom d'Aman, qui, bravé par un Juif, se venge sur tout un peuple:

> Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés:
> "Il fut des Juifs, il fut une insolente race;
> "Répandus sur la terre, ils en couvraient la face;
> "Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
> "Aussitôt de la terre ils disparurent tous.
>
> (II,1, v.476-80)

Malgré sa prétendue indifférence aux "intérêts du sang",

l'aversion profonde qu'inspire à Aman la race juive, apparaît dans les vers 477-78 de cette citation, et se trouve confirmée par les vers suivants, tirés de l'acte III. Se confiant à Hydaspe, Aman déclare:

> La terre avec horreur dès longtemps les endure,
> Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
>
> (III,2, v.928-29)

La pensée de cette "délivrance" prochaine permet à Aman de "respirer"[5] enfin, et le remplit de cette joie que les jeunes filles du choeur ont décelée dans son regard.

Alors qu'Aman ne veut pas reconnaître que l'antipathie violente qu'il éprouve à l'égard des Juifs provient d'une incompatibilité du "sang", d'autres personnages admettent facilement l'idée d'une telle incompatibilité. Ainsi, Hydaspe demande à son ami:

> Ce n'est donc pas, seigneur, le sang amalécite,
> Dont la voix à les perdre en secret vous incite?
>
> (II,1, v.481-82)

et Zarès, l'épouse d'Aman, lui rappelle que la race juive a toujours été "fatale" à celle de son époux.[6] La raison d'être de cette "fatalité" apparaît à l'acte III: l'amalécite est maudit de Dieu. Esther, ayant appris au Roi sa parenté avec Mardochée, lui avoue que le vieux chef des Juifs reste

> Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
> Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
>
> (III,4, v.1124-25)

Aman, pour sa part, ne cache pas la haine que lui inspire Mardochée. Il sent que celui-ci le méprise et le brave:

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
(...)
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés,
N'osaient lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux!

(II,1, v.424-32)

et il est hanté par le regard[7] orgueilleux qu'il sent sans cesse posé sur lui:

Ce matin j'ai voulu devancer la lumière;
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière;
Revêtu de lambeaux, tout pâle, mais son oeil
Conservait sous la cendre encore le même orgueil.

(ibid., v.437-40)

Cet oeil obsédant se détache sur la pâleur de Mardochée, et sur la poussière grise dont il s'est couvert, comme une pointe de feu dans l'obscurité; rayon aveuglant qui pénètre jusqu'à l'âme d'Aman, l'empêchant de tirer le moindre plaisir des distractions dont il s'est entouré,[8] troublant son repos:

Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encore la nuit.

(ibid., v.435-35)

Il est évident qu'Aman déteste en Mardochée l'image de la race juive. Avouant à son confident que ce peuple lui fait horreur, il déclare:

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux;
Il faut craindre surtout leur chef audacieux.

(III,2, v.926-27)

S'étant vu obligé par le Roi de rendre hommage à Mardo-

chée, Aman s'écrie:

> Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
> S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains!
>
> (III,1, v.846-47)

Son aversion pour Mardochée est mêlée d'une peur que l'apparence misérable de ce vieillard ne semble guère justifier. Cherchant à s'informer sur lui, il s'adresse à Hydaspe:

> D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
> Toi qui dans ce palais vois tout ce qui ce passe,
> Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
>
> (II,1, v.441-43)

Tant que ce Juif vit, l'existence d'Aman est "empoisonnée" par une crainte qu'il n'arrive pas à définir:

> Mais de ce traître enfin le trépas différé
> Fait trop souffrir mon coeur de son sang altéré.
> Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
>
> (ibid., v.511-13)

Sent-il en Mardochée la présence de la Divinité? Nous citons deux vers qui semblent indiquer qu'Aman reconnaît dans le vieil Israélite celui qui participe de la lumière céleste:

> Et toute ma grandeur me devient insipide,
> Tandis que le soleil éclaire ce perfide.
>
> (ibid., v.461-62)

Il faudrait rappeler qu'Aman, en tant qu'"impie", est condamné inéluctablement à la souffrance. Poursuivi par la colère divine, "empoisonné" par le remords, l'impie traîne son existence pénible, avant de disparaître dans la nuit éternelle de la tombe:

Une Israélite: Nulle paix pour l'impie; il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son coeur ne trouve point de place.
Le glaive au dehors le poursuit;
Le remords au dedans le glace.

Une autre: La gloire des méchants en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.

(II,9, v.814-19)

Cherchant à provoquer la destruction de ce peuple détesté, Aman tente d'"empoisonner" le Roi contre eux. Il dépeint les Juifs comme jouissant déjà d'une puissance certaine dans le royaume d'Assuérus:

J'intéressai sa gloire; il trembla pour sa vie;
Je les peignis puissants, riches, séditieux;

(II,1, v,494-95)

avoue-t-il à son confident. Aman parvient à faire croire à Assuérus que ces Juifs, qui, selon lui, "N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,"[9] représentent une réelle menace pour la "tranquillité" de l'État. Les paroles d'Aman trahissent cette aversion profonde qu'il éprouve lui-même à l'égard des Juifs, car il les dépeint comme des êtres monstrueux, incompatibles avec le reste de l'humanité:

Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés.

(ibid., v.499-500)

Cette déclaration rappelle celle, déjà citée,[10] de l'acte III, où Aman envisage la race juive comme abhorrée de la terre et de toute la nature. Cette race monstrueuse doit être exterminée, pour l'empêcher de répandre dans le royaume le "poison" de sa religion, envisagée par Aman comme un "culte profane".[11]

Persuadé finalement que son État est "infesté" par un peuple "abominable",[12] Assuérus est confondu lorsqu'il apprend qu'Esther, qui représente pour lui l'innocence et la pureté, est de ce sang "taré":

> Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
> Que je croyais du ciel les plus chères amours,
> Dans cette source impure aurait puisé ses jours?
>
> (III, 4, v.1037-39)

De même qu'Aman envisage de préserver "le reste de l'humanité" de la "contamination" par les Juifs, de même ceux-ci, de leur part, souhaitent éviter tout contact avec un peuple "profane". Dès la première scène, Esther apprend à sa confidente que les jeunes filles du choeur vivent isolées du reste de la cour:

> Dans un lieu séparé de profanes témoins,
> Je mets à les former mon étude et mes soins.
>
> (I,1, v.105-06)

À l'acte suivant, elle invite ces mêmes jeunes filles à l'attendre près du trône d'Assuérus, "Sans craindre ici les yeux d'une profane cour."[13] Le regard même du profane peut souiller ce qui est pur; il est donc à craindre et à éviter. La pureté d'Esther est envisagée par Assuérus comme un rayonnement positif, capable de dissiper les "ombres" de son chagrin:

> Tout respire en Esther l'innocence et la paix,
> Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
> Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
>
> (II,7, v.672-74)

À la scène suivante, ayant convoqué ses "devins" pour qu'ils lui expliquent un songe, Assuérus appelle son épouse auprès

de lui, en lui déclarant:

> Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
> De vos propres clartés me prêter le secours.
>
> (II,8, v.707-08)

C'est Esther qui, dispensatrice de paix et de lumière, écarte l'"orage" qui menaçait son peuple, et éloigne les "ténèbres" du mal:

> Une Israélite: Comment s'est calmé l'orage?
> Une Autre: Quelle main salutaire a chassé le nuage?
> Tout le Choeur: L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.[14]
>
> (III,9, v.1221-23)

La main d'Esther est "salutaire". Ce personnage est envisagé comme répandant la "santé" autour d'elle; elle rétablit la "tranquillité" de l'État, apporte un remède, une antidote au "poison". Contrairement à l'"empoisonneur" Aman, qui, nous l'avons vu, "souffle la cruauté" dans le royaume d'Assuérus, Esther y "respire l'innocence et la paix".

On peut donc affirmer que la métaphore du "poison" est fondamentale dans cette pièce où l'action consiste en la destruction des forces du mal, et tend à rétablir les Juifs dans la situation privilégiée qui doit être la leur, en tant que peuple "élu". Le "sang" maudit d'Aman, totalement incompatible avec le "sang" privilégié des Israélites, le contraint à poursuivre la destruction de cette race dont l'existence l'"empoisonne". Dans ce but, il agit en "empoisonneur", tentant de semer dans le coeur du Roi les germes de la méfiance et de la crainte à l'égard des Juifs. La catastrophe qui menace ce peuple est écar-

tée par Esther, la servante de Dieu, qui, répandant autour d'elle la paix et la "santé", apporte un "remède" au mal pernicieux.

LA MÉTAPHORE DU POISON DANS ATHALIE

Nous avons relevé deux allusions au "poison" dans Athalie. Au troisième acte Mathan, favori d'Athalie, est envisagé comme étant totalement corrompu par le "poison" du "mensonge" qu'il nourrit et répand, en sa fonction de prêtre de Baal. Josabet, épouse du grand-prêtre, s'adresse ainsi à Mathan:

> Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée,
> Où le mensonge règne et répand son poison.
>
> (III,4, v.1016-17)

À l'acte suivant, Joad, qui craint de voir corrompu par le pouvoir royal la "pureté" de l'enfant élevé dans le temple, déclare à Joas:

> Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
> Hélas! Vous ignorez le charme empoisonneur;
>
> (IV,3, v.1387-88)

Nous nous proposons d'étudier sous l'angle du "poison" les personnages "impies": Mathan et Athalie, auxquels nous opposerons les habitants du temple, ceux qui, fidèles serviteurs de Dieu, participent de Sa "pureté".

Une fois de plus s'impose la question - fondamentale dans cette pièce - du "sang" qui détermine le destin des personnages. La descendance de Jézabel et d'Achab, "fameux l'un et l'autre(...) par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes"[1] est maudite de Dieu; Joad nous l'apprend dès le premier acte:

> Dieu qui hait les tyrans, et qui dans Jézraël
> Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
> Dieu qui, frappant Joram, le mari de leur fille,
> A jusque sur son fils poursuivi la famille;

> Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
> Sur cette race impie est toujours étendu.
>
> (I,2, v.229-34)

Si cette famille "impie" doit être exterminée, le "sang" du roi David est à conserver précieusement, car il s'agit de "conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devait naître le Messie."[2] Ainsi, songeant à la fureur destructrice d'Athalie qui, huit ans auparavant, avait voulu détruire tout ce qui était du "sang" de David, Abner s'exclame:

> Ah! si dans sa fureur elle s'était trompée;
> Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...
> (...)
> De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi!
>
> (I,1, v.143-46)

L'héritier légitime des grands rois d'autrefois ne manquera pas de montrer les qualités qui les ont distingués. Ainsi, cherchant à rassurer son épouse, qui craint pour Joas, le grand-prêtre affirme: "De nos princes hébreux il aura le courage."[3]

Fille de Jézabel et d'Achab, Athalie porte au "sang" de David une haine si violente qu'elle ne laisse plus de place aux sentiments "naturels" tel que l'amour maternel. Si elle a égorgé ses propres enfants, déclare-t-elle au deuxième acte, c'est que:

> David m'est en horreur, et les fils de ce roi,
> Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi,
>
> (II,7, v.729-30)

En Joas, descendant de David, mais petit-fils d'Athalie, se rejoignent ces deux "sangs", le "bon" et le

"mauvais". Josabet craint que Dieu ne veuille détruire cet enfant qui appartient à une race maudite:

> Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
> Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
>
> (I,2, v.237-38)

tout en espérant que le "bon" sang l'emportera, et que Dieu épargnera l'héritier de David. Elle se demande

> Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
> En faveur de David voudra lui faire grâce.
>
> (ibid., v.239-40)

Athalie envisage la rivalité qui existe entre Joad et elle-même, comme un conflit entre deux "sangs" ennemis. À la suite du combat, la Reine, vaincue, et ayant reconnu Joas pour le fils d'Okosias, s'écrie: "David, David triomphe: Achab seul est détruit."[4] Avant de mourir, pleine de dépit et impénitente jusqu'au bout, Athalie exprime son désir ardent que le sang "taré"[5] de Joas renaisse. Elle espère, déclare-t-elle au grand-prêtre, que:

> Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
> Conforme à son aïeul, à son père semblable,
> On verra de David l'héritier détestable
> Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
> Et venger Athalie, Achab et Jézabel.
>
> (V,6, v.1786-90)

Cette déclaration d'Athalie doit être considérée comme une prophétie.[6] Racine, dans sa préface, nous rappelle "le funeste changement de Joas qui, après trente ans d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur du grand-prêtre."

La haine et le ressentiment qu'éprouve Athalie à l'égard des Lévites et de leur religion se traduit par le désir de voir "profané" l'autel de Dieu. Cet autel, et le temple qui l'abrite, jouent un rôle fondamental dans Athalie. La "pureté" de ce lieu saint est "souillée" par la présence du profane, qui "infecte" l'air qu'on y respire. Ainsi Joad, indigné par la présence dans le temple de l'impie Mathan, s'écrie:

> Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
> Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?
>
> (III,5, v.1025-26)

À la suite de la visite d'Athalie, il déclare:

> Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
> A souillé les regards et troublé la prière,
> Rentrons, et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
> Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.
>
> (II,8, v.747-50)

Le marbre où Athalie a posé le pied reste souillé jusqu'à ce que le sang "pur" d'une victime sacrifiée à Dieu, répandu par les mains "propres" du grand-prêtre, l'ait purifié de cette tache.

Les murs de ce lieu saint s'abattraient sur l'impie pour l'écraser, plutôt que de souffrir sa présence abhorrée;[7] mais pour l'aimé de Dieu, le temple est un sanctuaire où règnent la tranquillité et la "santé-sainteté". Ainsi, une des jeunes filles du choeur, voulant fuir le combat qui se prépare, chante:

> J'entends même les cris des barbares soldats,
> Et d'horreur j'en frissonne.
> Courons, fuyons, retirons-nous
> À l'ombre salutaire
> Du redoutable sanctuaire.
>
> (IV,6, v.1505-09)

Celui qui n'a jamais respiré que l'air pur, salubre et sanctifiant du temple, en a assimilé les qualités, et n'est point susceptible d'être "contaminé" par le "poison" que l'impie répand autour de lui. Joas, interrogé par Athalie, fait preuve d'une pureté d'âme et d'une sagesse qui amènent l'une des jeunes filles du choeur à affirmer dans son chant:

> O bienheureux mille fois
> L'enfant que le Seigneur aime,
> Qui de bonne heure entend sa voix,
> Et qui ce Dieu daigne instruire lui-même!
> Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
> Il est orné dès son enfance;
> Et du méchant l'abord contagieux
> N'altère point son innocence.
>
> (II,9, v.768-75)

S'adressant à l'épouse du grand-prêtre, Athalie déclare:

> De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
> Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
> Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
>
> (II,7, v.702-04)

Pour cette reine, ayant en horreur tout ce qui participe de cette atmosphère imprégnée de la présence de Dieu, les répliques de l'enfant démontrent qu'il en a été "contaminé".

L'aversion que ressentent les "méchants" à l'égard du temple, est très marquée. Dès la première scène, Abner, voulant avertir le grand-prêtre des mauvaises intentions de Mathan, lui déclare:

> Ce temple l'importune, et son impiété
> Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
>
> (I,1, v.41-42)

Au troisième acte, Mathan exprime lui-même son désir de voir le temple détruit:

> Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
> Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.
>
> (III,3, v.913-14)

La raison d'être de cette fureur destructrice apparaît dans la scène suivante. Ancien prêtre de Dieu, Mathan, ayant quitté le service du Seigneur pour s'approprier le titre de grand-prêtre du culte de Baal, ne parvient pas à se libérer de sa crainte de la colère divine; un "reste de terreur" le tourmente et l'exaspère:

> Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
> Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
> Jette encore en mon âme un reste de terreur,
> Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
>
> (III,4, v.955-58)

Son désir de détruire le temple traduit son besoin de faire taire cette voix intérieure qui l'"empoisonne"; d'anéantir Dieu en lui-même:

> Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
> Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
> Et parmi le débris, le ravage et les morts,
> À force d'attentats perdre tous mes remords!
>
> (ibid., v.959-62)

Souhaitant la destruction de tout ce qui participe de la Divinité, Mathan s'est montré "de toute vertu zélé persécuteur".[8] Athalie partage son sentiment: elle déteste tout ce qui est proche de Dieu. Abner, s'adressant au grand-prêtre, affirme dès la première scène:

> Du mérite éclatant cette reine jalouse

Hait surtout Josabet, votre fidèle épouse.

(I,1, v.31-32)

Comme Mathan, Athalie abhorre le temple des Lévites, de sorte que Mathan s'étonne, au deuxième acte, de l'y trouver:

Grande reine, est-ce ici votre place?
(...)
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive...

(II,5, v.459-63)

La vue du temple semble augmenter l'inquiétude d'Athalie, tourmentée depuis deux jours par un "songe effrayant"[9]. Pressent-elle que c'est à l'intérieur du temple que se prépare sa ruine? Abner, s'adressant à Joad, déclare:

Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux:
Comme si, dans le fond de ce vaste edifice,
Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.

(II,1, v.53-6[illegible])

Souhaitant la destruction du temple, Mathan cherche à exploiter cette crainte mal définie. Il suggère à la Reine que, peut-être, "Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève"[10]; l'emploi du mot "monstre" étant évidemment destiné à accroître la crainte irraisonnée qu'elle peut nourrir à l'égard du temple.

Cet édifice qu'elle déteste tant, n'en exerce pas moins sur elle une curieuse attraction. Elle se sent poussée par un "instinct" à y pénétrer, pour apaiser un dieu qui n'est pas le sien, mais dont la colère semble la menacer:

J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels;
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.

(II,5, v.524-30)

Le souvenir angoissant du songe où elle a vu sa propre mort, "possède"[11] son âme; elle n'a plus de repos désormais. C'est dans l'espoir de retrouver cette paix qu'elle cherche, et qui la fuit toujours, qu'elle appelle auprès d'elle le prêtre de Baal. Celui-ci, nous l'avons vu, cherche à développer le sentiment de terreur qui s'est emparé de l'esprit de la Reine, ainsi qu'il l'avoue à son confident:

J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son coeur, déjà saisi des menaces du ciel!

(III,3, v.877-78)

Voulant persuader Athalie que l'enfant que l'on garde dans le temple représente effectivement une menace de mort pour elle, Nathan lui déclare:

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main,
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.

(II,5, v.557-58)

L'ironie de la situation apparaît en pleine lumière lorsque le grand-prêtre, cherchant à convaincre la Reine de la nature prophétique de son rêve, contribue à déterminer la situation même qu'Athalie s'efforce de prévenir: sa propre destruction. Car c'est finalement en raison du comportement agressif de la Reine, et de l'intérêt trop

marqué qu'elle manifeste à l'égard de Joas, que les Lévites s'arment contre elle pour sa ruine.

Il convient maintenant d'examiner le personnage de Mathan, dont la nature corrompue est évoquée par l'épouse du grand-prêtre en termes de "poison". Il sied mal au prêtre de Baal, déclare-t-elle au troisième acte, d'invoquer la Vérité de Dieu, car Sa Vérité reste totalement incompatible avec le personnage de Mathan, individu "impur", corrompu par le tissu de ses mensonges:

> Sa Vérité par vous peut-elle être attestée,
> Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée,
> Où le mensonge règne et répand son <u>poison</u>.
>
> (III,4, v.1015-17)

Dans la scène suivante, le grand-prêtre s'indigne de la présence dans le temple de cet être "malsain", qui contamine l'air "pur" que l'on y respire. Reprenons des vers déjà cités:

> Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
> Vient-il <u>infecter</u> l'air qu'on respire en ce lieu?
>
> (III,5, v.1025-26)

Prévoyant la destruction prochaine de ce "monstre d'impiété",[12] Joad déclare:

> Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
> Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel;
> Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
> Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
> Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.
>
> (ibid., v.1036-40)

La réplique de Mathan laisse voir un trouble que souligne son confident:

Mathan: Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Nabal.

Nabal: Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

(ibid., v.1041-44)

Mathan est tourmenté par la crainte de la vengeance divine; terreur que la dénonciation du grand-prêtre ne peut qu'alimenter. Peut-être faut-il voir également dans le comportement troublé du prêtre de Baal la conséquence logique de son intrusion dans le temple, dont l'atmosphère, pour lui "irrespirable" l'opprime et le désoriente.

Comme Narcisse et Aman, ce personnage "venimeux" sait très bien faire avancer ses propres intérêts en assumant auprès du souverain le rôle d'un courtisan adulateur. Au troisième acte, il relate à son confident comment il s'est élevé à la cour afin d'assouvir son "amour des grandeurs" et sa "soif de commander":[13]

J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur coeur, je flattai leurs caprices;
Je leur semai de fleurs le bord des précipices;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeais à leur gré.

(III,3, v.933-38)

Il faudrait faire un rapprochement entre cet aveu, et les paroles de Joad dans la scène 3 de l'acte IV, où, voulant avertir l'enfant Joas du péril que représentent pour un roi les "lâches flatteurs"[14] qui l'entourent, il affirme que ces courtisans flattent les caprices du roi, et l'encouragent à tyranniser son peuple:

Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;

(IV,3, v.1391-96)

Élevé dans l'atmosphère "pure" du temple, loin du trône dont il ignore le "charme empoisonneur",[15] l'enfant Joas, en accédant au trône, est désormais exposé à l'influence corruptrice de courtisans tels que Mathan:

Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos moeurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.

(ibid., v.1398-401)

Indépendamment d'une allusion possible à la cour de Louis XIV, et en se limitant au cadre strict de la tragédie, on peut admettre que c'est pour rendre plus "vraisemblable" la corruption ultérieure du "pur" Joas, que Racine a voulu souligner ainsi l'influence néfaste que peuvent exercer sur un roi la jouissance du pouvoir, et la "voix enchanteresse"[16] d'habiles courtisans.

Il nous semble que l'opposition entre les partisans de Joas et ceux d'Athalie, représente plus qu'un conflit entre la Vraie Religion et un culte profane; plus qu'une lutte acharnée entre deux "sangs" ennemis. Dans cette pièce s'opposent deux univers totalement incompatibles, et la finalité de l'action de la pièce consiste dans le triomphe de l'univers "pur" du sacré, sur l'univers "corrompu" de l'impiété. Renfermé d'abord dans l'espace clos du temple, il finit par en franchir les murs, pour se répandre à l'extérieur. Pour Jérusalem, c'est le retour à la

"santé-sainteté": répit temporaire, il est vrai, car dans peu d'années le "poison" s'infiltrera de nouveau jusqu'au coeur même de la cité sainte.

CONCLUSION

Il semble que les types de "poison" que nous avons définis dans le théâtre racinien, se répartissent en quatre catégories. On relève le concept du "sang corrompu", agent de destruction qu'il importe d'éliminer, (La Thébaïde, Andromaque, Phèdre, Esther, Athalie...). Nous avons également remarqué et étudié le thème du "poison-passion", dont les effets varient selon la personnalité de l'"empoisonné". Ainsi, des personnages qui sont d'une nature orgueilleuse et passionnée (Hermione, Roxane...) manifestent sous l'effet de ce "poison" une violente jalousie liée à un désir de vengeance. Enfin, chez les personnages dont le tempérament est caractérisé par un sentiment d'infériorité, ainsi que par un certain fatalisme - l'une de ses manifestations étant la conviction d'être poursuivi par la haine des dieux - le "poison-passion" engendre un véritable complexe de persécution, qui se transforme en tendances destructrices, ou auto-destructrices (Taxile, Oreste, Antiochus, Ériphile...). Un sentiment de culpabilité à l'égard de l'être aimé, "empoisonne" la psychologie d'autres personnages, lesquels en viennent à vouloir se détruire (Atalide, Monime, Phèdre...). Nous avons vu que le thème du "sang corrompu", et celui du "poison-passion" se confondent dans Phèdre, tragédie qui semble être fortement inspirée de la métaphore du "poison". Nous avons également étudié un troisième type de "poison": celui dont il est question dans Esther et dans Athalie. Car, dans ces drames sacrés, qui mettent en scène un conflit entre le Bien et le Mal, c'est le Mal, la haine de la

religion juive et de Dieu, qui est envisagé en termes de "poison". Cette métaphore est donc d'une importance capitale dans les deux dernière pièces de Racine. Enfin, nous avons étudié l'effet destructeur ou corrupteur du "poison" sur des personnages qui se meuvent dans une atmosphère qui en est imprégnée; que ce soit la cour de Néron, la cour de Thésée, ou le sérail du Sultan Amurat.

Il nous semble avoir démontré que la structure de la métaphore du "poison" est essentielle à l'univers du théâtre racinien. Cependant, pour en apprécier pleinement la signification, l'étude de cette métaphore devrait être étendue à d'autres auteurs, et aux différents groupes sociaux.

NOTES

Introduction.

1. La structure de la métaphore du "poison" s'inspire en partie d'une étude sur les métaphores dans la polémique sur les Mariages sous la régence de Marie de Medicis, de Michel Bareau, dont le manuscrit nous a été obligeamment communiqué par l'auteur.

2. Jean Racine: l'enfant du désert, (Paris: Plon, 1963), pp.55-58.

La Thébaïde

1. French Studies, vol.XIII (1959), pp.199-213.

2. Jean Racine, La Thébaïde, in Oeuvres complètes (Paris: Seuil, 1962), IV,1, v.933.

3. Ibid., III,4, v.746.

Alexandre le Grand

1. Jean Racine, Alexandre le Grand, in Oeuvres complètes, éd. cit., IV,5, v.1261.

2. Ibid., IV,4, v.1227-28.

3. Jean Racine: un itinéraire poétique, (Montréal: Presses de l'université de Montréal, 1970), p.34.

4. Sur Racine, (Paris: Seuil, 1963), p.74.

5. Racine, op. cit., I,1, v.34.

6. Ibid., IV,3, v.1202.

7. Ibid., v.1211-12.

Andromaque

1. Racine, Andromaque in Oeuvres complètes, éd. cit., I,3, v. 256.

2. Ibid., III,1, v.752.

3. Ibid., II,1, v.447.

4. Ibid., III,5, v.889.

5. Ibid., V,3, v.1554.

6. Ibid., I,1, v.54.

7. Ibid., II,2, v.570

8. Ibid., IV,3, v.1152.

9. Ibid., v.1157.

10. Ibid., V,4, v.1577.

11. Ibid., V,5, v.1635-36. M. Starobinski, dans son article "Racine et la poétique du Regard," in La Nouvelle Nouvelle Revue Française, vol. V (1957), pp. 246-63, écrit que, pour le personnage racinien, "être vu", c'est "se découvrir coupable aux yeux des autres". Dès l'instant même où il rencontre le regard de l'autre, "il ne peut plus échapper à cette faute; il est littéralement fixé dans sa culpabilité.", p.261.

12. Racine, op. cit., V,5, v.1644.

13. Ibid., II,5, v.673. Il est intéressant de noter que, dans l'édition de 1688, Phoenix, dans cette même scène, envisage la passion de Pyrrhus en termes de "poison". Félicitant son maître de sa décision de quitter Andromaque, il déclare:

> Qui l'aurait pensé, qu'une si noble audace
> D'un si long abaissement prendrait sitôt la place,
> Que l'on pût sitôt vaincre un poison si charmant?

(Ce passage a été supprimé dans les éditions ultérieures).

14. Ibid., III,1, v.721-22.

Britannicus

1. L'idée de faire l'essai du poison sur un être humain appartient en propre à Racine. Dans le texte de Suétone, c'est un chevreau et un cochon que Locuste

fait mourir.

2. Racine, Britannicus, in Oeuvres complètes, éd. cit., I,4, v.342.

3. Ibid., II,6, v.713. Cf. Starobinski, art. cit.

4. Ibid., IV,2, v.1183.

5. Ibid., I,4, v.209-10.

6. Ibid., I,1, v.82.

7. Ibid., I,1, v.29.

8. Cf. Charles Baudouin: "Bien avant que Néron se décide à manier le poison, c'est (Agrippine) qui le lui a versé dans le sang. Il subit (...) cette tare de l'hérédité des crimes.", p.58 in op. cit.

9. Ibid., V,8, v.1706.

10. Ibid., IV,4, v.1443.

11. Ibid., II,2, v.521-22.

12. Ibid., IV,4, v.1480.

13. Ibid., IV,2, v.1159-60.

14. Ibid., I,1, v.90.

Bérénice

1. Racine, Bérénice, in Oeuvres complètes, éd. cit., IV,4, v.1027-28.

2. Ibid., IV,6, v.1138.

3. Ibid., IV,5. v.1101.

4. Ibid., II,5, v.642.

5. Ibid., III,3, v.895.

6. Ibid., IV,5, v.1175, 1184, 1187.

7. Ibid., III,2, v.848.

8. Ibid., III,3, v.882.

9. Ibid., V,7, v.1506.

Bajazet

1. Racine, Bajazet, in Oeuvres complètes, éd. cit., II,1, v.437-38.

2. Ibid., IV,7, v.1395.

3. Ibid., I,4, v.401.

4. Ibid., II,1, v.523, 535.

5. Ibid., II,1, v.560.

6. Ibid., III,6, v.1058.

7. Ibid., IV,3, v.1192.

8. Ibid., II,1, v.509.

9. Ibid., III,8, v.1113-14.

10. Ibid., IV,5, v.1320.

11. Ibid., V,8, v.1636-39.

12. Ibid., IV,6, v.1321.

13. Ibid., V,11, v.1678.

14. Ibid., V,11, v.1677.

15. Mme. de Sévigné, Lettres, éd. Monmerqué et Mesnard, (Paris: Hachette, 1862-66), Tome II, p.535.

16. Racine, op. cit., V,6, v.1578.

17. Ibid., V,6, v.1590.

18. Ibid., I,4, v.397.

19. Ibid., I,4, v.353.

20. Ibid., V,12, v.1740.

21. Ibid., I,1, v.115-122.

22. Ibid., II,3, v.648.

23. Ibid., II,5, v.1742.

24. Ibid., II,5, v.1758.

Mithridate

1. Racine, Mithridate, in Oeuvres complètes, éd. cit., I,5, v.353.

2. Ibid., II,3, v.521.

3. Ibid., II,4, v.543.

4. Ibid., IV,4, v.1289-90.

5. Ibid., II,3, v.468.

6. Ibid., I,3, v.224-25.

7. Ibid., II,4, v.549.

8. Ibid., I,2, v.148.

9. Ibid., I,3, v.255.

10. Ibid., I,2, v.130.

11. Ibid., I,2, v.181.

12. Ibid., IV,2, v.1252.

13. Ibid., IV,4, v.1341.

14. Ibid., IV,2, v.1214.

15. Ibid., V,1, v.1501.

16. Ibid., V,2, v.1537-38.

17. Racine, Mithridate, éd. G. Rudler (Oxford: Blackwell, 1965), p. xxxiv.

Iphigénie

1. Racine, Iphigénie, in Oeuvres complètes, éd. cit., I,1, v.59.

2. Ibid., III,4, v.867

3. Ibid., v.860.

4. Ibid., II,1, v.474.

5. Ibid., v.451.

6. Ibid., III,4, v.890.

7. Ibid., IV,1, v.1126.

8. Ibid., III,4, v.891.

9. Ibid., IV,7, v.1427.

10. Ibid., IV,6, v.1382.

11. Ibid., II,1, v.411

Phèdre

1. Racine, Phèdre, in Oeuvres complètes, éd. cit. II,5, v.681.

2. La mère de Phèdre s'éprit d'un taureau: union dont devait naître le Minotaure.

3. Racine, op. cit., II,5, v.680-81.

4. Ibid., III,1, v.762.

5. Ibid., I,3, v.276.

6. Ibid., I,3, v.265.

7. Ibid., I,3, v.305.

8. Ibid., I,3, v.273.

9. Ibid., II,5, v.581.

10. Ibid., I,3, v.182.

11. Ibid., I,3, v.261.

12. Ibid., v.155.

13. Ibid., IV,6, v.1243.

14. Op. cit., p. 120.

15. Racine, op. cit., IV,6, v.1241.

16. Ibid., II,5, v.701.

17. Ibid., V,7, v.1642.

18. Ibid., V,1, v.1394.

19. Ibid., I,1, v.45.

20. Ibid., III,1, v.740-41.

21. Ibid., IV,4, v.920.

22. Ibid., IV,6, v.1270.

23. Ibid., II,4, v.580.

24. Ibid., I,1, v.119.

25. Ibid., I,1, v.55.

26. Ibid., IV,2, v.1112.

27. Racine, Iphigénie, op. cit., II,1, v.508.

28. Comme l'écrit Georges May, "les victimes de la passion, elles, savent qu'on n'en guérit que par la mort (...) il n'y a pas de contre-poison à l'amour."

D'Ovide à Racine (New Haven: Yale University Press, 1949), p.86.

29. Racine, op. cit., I,3, v.265-66.

30. Ibid., I,1, v.4.

31. Ibid., II,2, v.553-54.

32. Ibid., V,6, v.1538.

33. Ibid., v.1577.

34. Ibid., III,3, v.825.

35. Ibid., IV,5, v.1194.

36. Ibid., IV,2, v.1074-75.

37. Ibid., IV,2, v.1080.

38. Nous avons constaté, au début de ce chapître, que le poison est mentionné dans les scènes suivantes: I,3; II,5; III,6; IV,7; V,1; V,7.

39. Lecture de Phèdre (Paris: Gallimard, 1967), p.39.

Esther

1. Racine, Esther, in Oeuvres complètes, éd. cit., III, 1, v.869.

2. Ibid., III,4, v.1137.

3. Ibid., II,1, v.483-84.

4. Ibid., II,1, v.489-90.

5. Ibid., III,2, v.930.

6. Ibid., III,1, v.885.

7. Cf. Starobinski, (op. cit., p.262) : "Si l'homme sent tomber sur lui le regard surplombant du Juge, ce sera pour que s'accroisse le déchirement, (...) Il n'y a point de paix pour qui (...) se sait vu."

8. Racine, op. cit., II,1, v.453-62

9. Ibid., II,1, v.501.

10. Ibid., III,2, v.928-29.

11. Ibid., II,1, v.498.

12. Ibid., II,6, v.630.

13. Ibid., II,8, v.711.

14. L'importance dans Esther de l'antithèse de l'ombre et de la lumière, fondamentale dans le théâtre de Racine, est démontrée par M. Eigeldinger qui montre que cette antithèse revêt dans Esther un sens moral et religieux où "la lumière représente le signe de l'élection divine, l'éclat de l'innocence et l'efficacité de la grâce." L'action de la pièce consiste en l'anéantissement de l'ombre maléfique par le Dieu de lumière. La Mythologie solaire dans l'oeuvre de Racine (Genève: Droz, 1969), pp. 127-28.

Athalie

1. Racine, Athalie, Préface, in Oeuvres complètes, éd. cit., p.283.

2. Ibid.

3. Athalie, éd. cit., I,2, v.175.

4. Ibid., V,6, v.1773-74.

5. Cf. Baudouin (op. cit., p.58). "La marque qu'elle a laissée sur lui, c'est la tare congénitale, l'hérédité abominable, du sang d'Achab."

6. Ibid., "la marque laissée sur l'enfant se répète dans la malédiction prononcée,(...) qui cheminera dans le sang, comme vraiment le poison: car la mauvaise mère est celle qui donne le poison au lieu du lait."

7. Racine, op. cit., III,5, v.1024.

8. Ibid., I,1, v.38.

9. Ibid., II,5, v.536.

10. Ibid., II,6, v.603.

11. Ibid., II,5, v.519.

12. Ibid., III,5, v.1034.

13. Ibid., III,3, v.925.

14. Ibid., IV,3, v.1390.

15. Ibid., IV,3, v.1388.

16. Ibid., IV,3, v.1390.

BIBLIOGRAPHIE

Éditions des oeuvres de Racine que nous avons utilisées.

Mithridate, éd. G. Rudler. Oxford: Blackwell, 1965.

Oeuvres complètes, avec préface de Pierre Carnac, Paris: Seuil, 1962.

Ouvrages consultés.

Barthes, R. Sur Racine, Paris: Seuil, 1963.

Baudouin, C. Jean Racine: l'enfant du désert, Paris: Plon, 1963.

Bonzon, A. La nouvelle critique et Racine, Paris: Nizet, 1970.

Bowra, M. The Simplicity of Racine, Oxford: Clarendon Press, 1956.

Brody, J. "Racine's Thébaïde: An Analysis", pp. 199-213 in: French Studies, vol. XIII, 1959.

Cahen, L. Le Vocabulaire de Racine, Genève: Droz, 1946.

Eigeldinger, M. Le Mythe solaire dans l'oeuvre de Racine, Genève: Droz, 1969.

Freeman, B. Concordance du Théâtre et des Poésies de Jean Racine, New York: Cornell University Press, 1968.

Goldmann, L. Le Dieu caché, Paris: Gallimard, 1955.

Gutwirth, M. Jean Racine: un itinéraire poétique, Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1970.

Jasinski, R. Vers le vrai Racine, Paris: Collin, 1958.

Lapp, J. Aspects of Racinian Tragedy, Toronto: University of Toronto Press, s.d.

Maulnier, T. Lecture de Phèdre, Paris: Gallimard, 1967.

Mauron, C. L'Inconscient dans l'oeuvre et la vie de Racine, Gap: Editions Ophrys, 1957.

May, G. D'Ovide à Racine, New Haven: Yale University Press, 1949.

Picard, R. La Carrière de Jean Racine, Paris: Gallimard, 1956.

..... Corpus Racinianum, Paris: Les Belles Lettres, 1956.

..... Nouvelle critique, nouvelle imposture? Paris: Pauvert, 1965.

Poulet, G. Études sur le temps humain, Paris: Plon,

Sévigné, Mme. de. Lettres, éd. Monmerqué et Mesnard, Paris: Hachette, 1862-66. Tome 11, p.535.

Starobinski, J. "Racine et la poétique du regard", pp. 246-63 in: La Nouvelle Nouvelle Revue Française, vol. V, 1957.